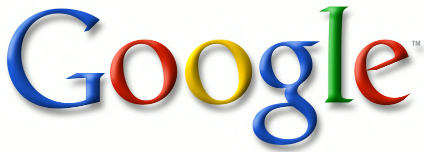






ADÈLE
ET THÉODORE,
OU
LETTRES SUR L'ÉDUCATION.

PAR MADAME DE GENLIS.

Quatrième édition, revue, corrigée et augmentée.

I consider an human soul without Education like marble in the quarry which shews none of its inherent beauties, till the skill of the polisher fetches out the colours, makes the surface shine and discovers every ornamental cloud, spot and vein that runs througt the body of it. Education after the same manner when it works upon a noble mind draws out to wiew every latent virtue and perfection which without such helps are never able to make their appearance. (*Spectator.*)

TOME SECOND.

V. J. Kulanyi

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue des Grands-Augustins, nº. 29.

AN XIII. — 1804.

ADÈLE

ET

THÉODORE.

LETTRE PREMIÈRE.

La Vicomtesse à la Baronne.

O MA chère amie! quel jour que celui qui vient de s'écouler!.... C'en est fait, Flore est mariée.... Enfin, elle a prononcé le serment redoutable qui l'engage à jamais..... Son sort, désormais indépendant de moi, est fixé.... Et c'est sans retour!.... Il y a des circonstances sans lesquelles on ne connoîtroit jamais toute la sensibilité dont on est susceptible; celle qui n'a jamais vu sa fille dangereusement malade, ou qui ne l'a point encore mariée, ne peut savoir parfaitement ce que

c'est *qu'être mère*.... Je ne puis vous dépeindre tout ce qui s'est passé dans mon ame depuis hier ; certainement j'ai un autre cœur, d'autres yeux, une autre manière de penser ; je ne suis plus la même...... Tout-à-coup j'ai trouvé que ma fille est au vrai ce que j'aime le mieux au monde, et que tout mon bonheur est attaché à sa destinée ; je n'ai pu concevoir que le soin de son éducation n'ait pas toujours été l'affaire principale de ma vie..... Je me reproche cruellement de l'avoir négligée, et de la marier si jeune ; et d'avoir fait un choix dont je ne vois plus maintenant que les inconvéniens. La conduite de madame de Valcé se retrace à ma mémoire sous les plus odieuses couleurs ; je rougis en entendant ma fille l'appeler sa mère.... Si j'en eusse été la maîtresse ce matin, si j'eusse pu tout rompre, ma fille seroit libre, elle seroit encore à moi..... M. de Valcé ne me paroît plus qu'un fat, sans esprit et sans caractère...... Ajoutez à toutes ces peines la vue de madame de Gerville, qui a passé ici toute la journée,

et qui triomphe et de son pouvoir et de tous les chagrins qu'elle me cause.... Ah! c'est à présent que je sens jusqu'au fond de l'ame combien je serois heureuse si j'avois suivi vos conseils!..... Je posséderois la confiance de M. de Limours, ma fille auroit une éducation parfaite, la foiblesse et la vanité ne m'auroient jamais fait faire d'imprudences, et je ne serois pas en proie à d'inutiles regrets!..... Je n'ai pas eu depuis vingt-quatre heures un moment de joie ni de consolation!.... Il est une heure du matin; tout le monde est encore dans le salon; on joue, et moi, à minuit, je me suis échappée pour venir m'enfermer dans ma chambre avec vous.... Avec vous! Je vous parle, en effet, mais vous êtes à deux cents lieues de moi.... Ma chère amie, vous m'avez abandonnée.... J'ai bien encore quelques amis qui voient ce que je souffre, et qui me plaignent, mais leur compassion m'humilie plus qu'elle ne me console; elle ne me paroît qu'un reproche indirect de ma conduite, puisqu'enfin je ne suis malheureuse que par ma faute: cette

espèce de pitié est toujours mêlée d'une sorte de mépris qui la rend insupportable, je ne veux que la vôtre; quelle qu'elle soit, elle m'est précieuse, elle m'est nécessaire; ah! ne me la refusez pas!.... Je pleure en vous écrivant..... Jamais, jamais je n'ai été si profondément affectée..... si triste, si découragée!..... Et le jour où j'ai marié ma fille, le jour qui devroit être le plus beau de ma vie!... Mais il semble que je ne sois dans ma propre maison qu'une étrangère!.... Imaginez que M. de Limours, depuis deux jours, n'a pas desiré me voir seule un instant pour me parler de sa fille.... Ce soir il a été question de la présentation de ma fille; madame de Valcé, sa belle-mère, l'a proposée pour après-demain, ou d'aujourd'hui en huit, en laissant à M. de Limours la liberté du choix; j'ai fait sentir que j'aimerois mieux le terme le plus éloigné; M. de Limours n'a pas eu l'air de m'entendre, et s'est décidé pour le plus prochain. Mille autres petites choses de ce genre m'ont contrariée et affligée à un point sans doute déraison-

nable ; mais vous connoissez ma tête, vous le savez, je suis extrême en tout, je n'ai ni mesure ni modération, je ne suis pas susceptible d'inquiétudes ; ce que je crains est certain à mes yeux, je ne sais point m'affliger à demi, je ne connois que le désespoir. Adieu, ma chère amie, adieu. Plaignez-moi, aimez-moi, écrivez-moi, et songez que vous pouvez seule me consoler ou du moins adoucir mes peines. Adieu ; j'ai un mal de tête affreux, je voudrois presque avoir une vraie maladie bien inquiétante, j'espère qu'alors vous reviendriez me soigner. Au reste, je vous assure que je quitterois la vie de fort bonne grace, car elle ne m'est guère agréable.

LETTRE II.

Madame d'Ostalis à la Baronne.

RASSUREZ-VOUS, ma chère tante, sur la situation de madame de Limours ; je ne suis pas surprise que vous ayant écrit le jour du mariage de sa fille, elle vous ait vivement inquiétée, car elle étoit dans un état affreux ; mais heureusement qu'elle est aussi facile à calmer qu'à émouvoir. Le lendemain de la noce, je fus la voir le matin, et je la trouvai dans un abattement inexprimable ; en sortant de sa chambre, sachant que M. de Limours étoit seul dans la sienne, j'y allai avec M. d'Ostalis ; nous lui parlâmes l'un et l'autre très-naturellement sur sa conduite avec madame de Limours, il sourit, et me demanda si vous m'aviez donné votre *procuration* pour le prêcher ; je convins sans peine que je n'aurois jamais assez d'esprit pour vous remplacer, et que j'étois beaucoup trop

jeune pour oser donner des conseils, si l'attachement le plus tendre n'autorisoit une semblable liberté. A ces mots, il a quitté le ton de la moquerie, et nous sommes entrés en explication sérieuse. Il s'est plaint avec quelque raison de l'humeur et des caprices de madame de Limours, mais il a rendu justice aux qualités si aimables qu'elle possède d'ailleurs; et lorsque je lui ai dit qu'elle étoit réellement malade, il a paru disposé à faire tout ce que je jugerois nécessaire pour lui remettre la tête; et il m'a priée de revenir dîner, afin, m'a-t-il dit, de juger sa conduite. En effet, il a été rempli de graces pour elle; ce qui a fait d'autant plus d'impression à madame de Limours, qu'il y avoit quarante personnes à dîner; peu à peu elle s'est animée, elle a oublié sa migraine et ses maux de nerfs, et de sa vie elle n'a été aussi aimable. Vous savez, ma chère tante, combien elle est charmante quand elle éprouve un vrai desir de plaire; aussi a-t-elle fixé l'attention de tout le monde comme une personne qu'on ver-

roit pour la première fois; le chevalier d'Herbain a raison de dire que *lorsqu'elle est dans ses bons jours, il n'y a pas moyen d'être occupé d'autre chose que d'elle*, quoiqu'une partie de ses graces tienne cependant à ne jamais parler d'elle, et à ne songer qu'à faire valoir les autres. Madame de Gerville étoit à ce dîner, et elle y faisoit une triste mine, car tout son apprêt et ses petites phrases étudiées paroissoient bien insipides en comparaison des agrémens naturels de madame de Limours; et cette dernière, qui n'est jamais plus généreuse que lorsqu'elle triomphe, faisoit de vains efforts pour la consoler et la mettre à son aise; mais madame de Gerville, absolument dominée par le dépit et par l'humeur, reçut toutes ces attentions avec une sécheresse si ridicule, que M. de Limours lui-même en fut choqué, et le témoigna à madame de Gerville, en employant ce persifflage piquant que vous lui connoissez. Madame de Gerville, outrée, déconcertée, alloit, je crois, faire une scène, si madame de Limours ne se fût jointe à

elle, et avec une grace, une gaîté et un art impossible à dépeindre, n'eût tourné en plaisanterie tout ce qui s'étoit dit. Quel dommage qu'avec tant de générosité, d'agrémens et d'esprit, madame de Limours n'ait pas plus de suite dans les idées, et un peu plus de fermeté dans le caractère! Enfin, elle est à présent parfaitement contente, enchantée de M. de Limours, charmée de sa fille, de son gendre, et même de madame de Valcé.

Vous me demandez, ma chère tante, des détails sur Flore, ou, pour mieux dire, madame la marquise de Valcé, et je vous dirai franchement tout ce que je pense. Elle est fort grandie depuis votre départ, on trouve sa taille belle, parce qu'elle est excessivement serrée dans son corps, ce qui la fait paroître en effet assez mince; elle est fort brune, elle a des yeux presqu'aussi beaux que ceux de madame de Limours, mais elle n'a ni sa charmante physionomie, ni ses graces; la crainte de se décoiffer ou de chiffonner sa robe, donne à tous ses mouvemens une roideur extrêmement désagréable;

de visites, je n'irai au bal et aux spectacles que pour y suivre la *princesse*, et je suis sûre que je trouverai tout le temps nécessaire pour remplir tous mes devoirs envers elle, et pour élever mes enfans. La seule privation que je sente vivement, est celle de ne pouvoir aller en Languedoc; et quand je pense que je serai encore au moins dix-huit mois sans vous voir, j'éprouve alors que la raison même ne console pas toujours des sacrifices qu'elle exige. Adieu, ma chère tante; daignez donc m'envoyer et les petits contes, et tous les papiers relatifs à l'éducation, que vous m'avez promis: car, que puis-je faire sans vous?.....

LETTRE III.

Réponse de la Baronne à madame d'Ostalis.

Je suis bien de votre avis, ma chère enfant ; lorsque nos devoirs nous sont chers, il n'y a point de situation où nous ne puissions les remplir ; quand la volonté est bien décidée, le temps ne manque jamais.

On m'a dit que, depuis votre dernière couche, vous aviez appris à monter à cheval ; j'avoue que je n'ai guère le droit de condamner cet exercice, car je l'ai beaucoup aimé : mais cependant vous savez que j'y renonçai entièrement lorsque mes soins vous devinrent véritablement utiles. Je ne connois point, pour une femme, d'amusement plus dangereux à tous égards, et qui entraîne une plus grande perte de temps. L'on rencontre aux promenades où l'on peut aller, tous les jeunes gens de Paris, et vous n'ignorez pas combien souvent ces

rencontres ont passé pour des rendez-vous, et que c'est ainsi que madame de Tervure perdit sa réputation. D'ailleurs, comment pourriez-vous vous occuper de vos enfans, cultiver vos talens, remplir les devoirs de votre place, en montant à cheval deux ou trois fois par semaine, c'est-à-dire, en passant ces trois jours au bois de Boulogne, et à vous habiller et vous déshabiller ?

Je ne puis terminer cette lettre sans vous offrir encore quelques réflexions sur la manière dont vous devez vous conduire dans votre nouvel état. Premièrement, n'oubliez jamais que votre famille a desiré et sollicité pour vous cette place, et ce souvenir vous préservera du ridicule si commun de vous plaindre sans cesse des devoirs qu'elle impose. C'est une affectation fort à la mode que celle de paroître excédé de la société des princes, et de gémir de l'obligation d'aller à Versailles, quoique, par une inconséquence aussi frappante qu'absurde, on fût au désespoir de quitter ces prétendues entraves si gênantes, pour

cette liberté dont on vante les charmes avec tant d'emphase. D'ailleurs, songez que toute chaîne qu'on peut rompre devient avilissante dès qu'on la garde en paroissant la porter à regret; car c'est dire alors : je sacrifie à l'intérêt et à l'ambition mes plaisirs, mes goûts et le bonheur de ma vie. Pour vous, ma chère fille, j'espère que vous avez trop d'élévation pour vous laisser entraîner par de pareils exemples : ne vous permettez donc jamais le plus léger murmure à cet égard; et comme le sentiment seul suffiroit pour tout ennoblir, aimez véritablement la princesse à laquelle vous êtes attachée, puisqu'elle mérite d'être aimée pour ses qualités personnelles. Je suis sûre qu'elle vous distinguera bientôt, quand elle connoîtra la sûreté de votre caractère et la bonté de votre cœur; alors vous serez d'autant plus enviée que vous êtes jeune, belle, naturelle, et que vous avez une réputation sans tache. Beaucoup d'efforts se réuniront, sans doute, pour vous perdre auprès de la princesse; chacun lui dira du mal de vous, les uns ouvertement,

les autres avec plus d'art et d'adresse ; à tout cela, n'opposez que de l'innocence et de la générosité ; soyez toujours noble, vraie, désintéressée ; ne cherchez jamais à profiter de votre crédit pour nuire à vos ennemis ; ayez l'air de les connoître, mais en même temps rendez justice à ce qu'ils ont d'estimable ; ne vous plaignez point d'eux : au contraire, si la princesse est irritée par leur méchanceté envers vous, mettez tous vos soins à l'adoucir : et s'ils sollicitent auprès d'elle quelque grace qu'elle n'ait nulle envie d'accorder, demandez-la vivement, et jouissez du noble plaisir de l'obtenir pour eux. Voilà, ma chère fille, l'art supérieur à l'intrigue, l'art ignoré des ames communes, qui pourra vous venger de vos ennemis les plus dangereux, et vous faire triompher de l'envie.

Adieu, mon enfant ; je vous envoie tout ce que vous desirez, et j'attends avec impatience les miniatures que vous m'avez promises. On me mande que, depuis mon départ, vous avez encore fait des progrès étonnans, et qu'à présent vous peignez

véritablement en maître. Adieu, cultivez toujours vos talens, et songez que vos succès, dans tous les genres, font la gloire et le bonheur de ma vie.

LETTRE IV.

La Baronne à la Vicomtesse.

Enfin, ma chère amie, il n'y a plus d'espoir pour notre aimable Cécile ; elle touche au terme de ses longues souffrances, et dans quelques jours peut-être elle n'existera plus : il y a plus de deux mois qu'elle connoît son état, et qu'elle a forcé M. Lambert (le médecin de Carcassonne) de lui parler sans détour, en lui défendant expressément d'éclairer sa famille sur le danger pressant de sa situation. Hier matin je reçus un billet écrit de sa main, par lequel elle me prioit de l'aller voir, s'il m'étoit possible, sur-le-champ. Je partis au moment même ; M. d'Aimeri et madame de Valmont étoient allés faire une visite dans le voisinage, et je trouvai Cécile seule dans le château : elle étoit dans un fauteuil, car elle n'a pas encore gardé le lit un seul jour ; je fus frappée de son abat-

tement et de sa pâleur. Cependant, elle parut se ranimer à ma vue, et me faisant asseoir à côté d'elle : Je connois, me dit-elle, votre sensibilité ; ainsi, Madame, souffrez qu'avant de m'expliquer, je vous assure qu'il est impossible d'être plus parfaitement heureuse que je le suis à présent..... Ce début ne me prépara que trop à ce qu'elle vouloit m'annoncer. Eh quoi! m'écriai-je, M. Lambert vous auroit-il dit..... — Je l'ai vu ce matin.... — Eh bien ?..... — Eh bien! Madame, je dois vous dire un éternel adieu..... A ces mots, quelques pleurs mouillèrent ses paupières ; pour moi, je fondois en larmes..... Nous fûmes un moment sans parler..... Enfin, Cécile reprenant la parole : Eh quoi! Madame, me dit-elle, mon bonheur vous afflige!..... Ah! Cécile, interrompis-je, vous nous trompiez donc quand vous nous assuriez que vous pourriez aimer la vie ?... — Non, répondit-elle, je ne vous trompois pas ; si Dieu vouloit prolonger mon exil, je me soumettrois à sa volonté, non-seulement sans murmure, mais sans chagrin ; de-

puis ma dernière maladie, il a changé mon cœur, ce cœur jadis si foible !.... C'est dans la cabane de Nicole que j'ai reçu le coup qui me prive de la vie..... Ce que je souffris alors ne peut ni s'exprimer, ni se concevoir !.... J'abhorrois mon existence, et cependant je n'envisageai la mort qu'avec effroi, qu'avec horreur; et j'éprouvai que dans ces terribles momens, sans l'innocence et la pureté de l'ame, il n'est point de vrai courage : enfin, lorsqu'on me crut hors de danger, je sentis bien que je n'étois arrachée du tombeau que pour quelques instans; je profitai du délai qui m'étoit accordé, je reconnus mes fautes et la coupable illusion de toutes les passions humaines; j'osai m'adresser avec confiance à Dieu; il exauça mes prières, il me rendit la paix et la tranquillité; il éleva mon ame jusqu'à lui, et devint seul l'objet de toutes mes affections et de mes plus chères espérances. A mesure que Cécile parloit, je voyois sa pâleur se dissiper, ses yeux s'animer, et sa physionomie s'embellir par l'expression la plus

touchante et la plus noble ; le ton fermé de sa voix, la douceur de ses regards, l'auguste sérénité répandue sur son visage, me faisoient passer insensiblement de l'attendrissement à l'admiration ; je croyois voir, je croyois entendre un ange ; je la regardois avec avidité, je l'écoutois avec respect ; et lorsqu'elle eut cessé de parler, je la contemplois toujours avec ravissement, et j'étois affectée d'une manière trop extraordinaire pour pouvoir rompre le silence. Enfin, elle m'expliqua les raisons qui lui avoient fait souhaiter de me voir en particulier ; elle desiroit que je préparasse doucement son père et sa sœur *à l'événement*, ajouta-t-elle, *qu'elle sentoit devoir être infiniment prochain*..... Vous jugez avec quelle répugnance je me chargeai d'une semblable commission, et avec quel chagrin je m'en acquittai. M. d'Aimeri et madame de Valmont ne voyoient dans la situation de Cécile, que cette langueur peu dangereuse qui suit si souvent les grandes maladies ; ils étoient rassurés par sa jeunesse et son air de

sécurité, et ils ignoroient absolument les symptômes et les accidens qui rendoient son état mortel. Cependant, comme un vif intérêt nous fait aisément passer en un moment d'une extrémité à l'autre, M. d'Aimeri, dès les premiers mots que je prononçai, pressentit son malheur; mais, comme s'il eût voulu nourrir encore un foible rayon d'espoir, il cessa tout-à-coup de me questionner, et un instant après il me quitta et fut s'enfermer dans sa chambre. Pour madame de Valmont, elle eut tant de peine à me comprendre, qu'elle me força de lui répéter presque tout ce que m'avoit dit Cécile. Je restai avec elle jusqu'au soir. Il y a trois jours que je ne l'ai vue : elle m'écrit que sa sœur est toujours dans le même état; que M. d'Aimeri est accablé de la plus profonde douleur; mais que cependant la parfaite résignation et l'angélique piété de Cécile, lui procurent les seules consolations qu'il soit susceptible de recevoir. Adieu, ma chère amie; tout ceci m'a tellement troublée et touchée, que j'en ai été malade.

J'irai après-demain passer la journée chez madame de Valmont, et je vous écrirai le soir même avant de me coucher.

LETTRE V.

De la même à la même.

Hélas!.... elle n'est plus!.... ô de quel spectacle j'ai été témoin!.... Cet infortuné M. d'Aimeri, c'est lui seul qu'il faut plaindre maintenant!.... Ah! si pour une faute, irréparable à la vérité, mais expiée par dix ans de repentir, le ciel le punit avec autant de sévérité, que doivent donc craindre les pères dénaturés qui cherchent à s'aveugler sur l'atrocité de leur injustice!.... J'ai l'imagination si remplie de tout ce que j'ai vu aujourd'hui, mon cœur en est si affecté, que je ne puis parler d'autre chose. Ecoutez donc ce triste récit; il sera fidèle et vrai, et il me semble que je suis trop vivement frappée pour ne pas vous communiquer une partie des profondes impressions que j'ai reçues. J'arrivai ce matin chez madame de Valmont, à l'heure du dîner; je trouvai toute la

maison consternée, et l'on me dit que Cécile avoit été si mal dans la nuit, qu'on avoit envoyé chercher le médecin; qu'elle avoit reçu tous ses sacremens, mais que cependant elle étoit mieux, et que même elle venoit de se lever. J'entrai dans sa chambre; elle étoit couchée sur une chaise longue; son père et sa sœur étoient assis à ses côtés, et le médecin lui faisoit boire une potion. Aussitôt que je parus, madame de Valmont vint à moi, et me dit avec un air de satisfaction, qui me confondit: « Elle a eu » une crise affreuse; mais elle est bien, » elle est étonnamment bien à présent ». A ces mots, je jetai les yeux sur le médecin, comme pour l'interroger, et il me répondit par un regard qui me fit frémir.... Je me sentis un tel battement de cœur, que je fus contrainte de m'asseoir... Dans ce moment, M. de Valmont prenant la parole: « Certainement, » dit-il; dès qu'elle a eu la force de sup» porter la crise de cette nuit, on a tout » lieu de croire qu'elle est absolument » hors d'affaire ». En effet, ajouta ma-

dame de Valmont, en regardant le médecin, il faut voir bien en noir pour penser autrement... Ah! ma sœur, ma sœur, interrompit Cécile, que vous avez peu de raison!.... M. d'Aimeri, qui jusqu'alors avoit gardé le plus profond silence, leva dans cet instant, sur Cécile, des yeux remplis de larmes, et saisissant une de ses mains: eh pourquoi, lui dit-il d'une voix étouffée, pourquoi vouloir nous ravir l'espérance?.... Pour toute réponse, Cécile jeta ses deux bras autour du cou de son père, et le tint embrassé quelque temps, sans parler; ensuite s'adressant à madame de Valmont, elle demanda où étoit le jeune Charles, et parut desirer de le voir: on fut le chercher, il vint; Cécile le fit asseoir sur le pied de sa chaise longue, et remarquant qu'il avoit les yeux rouges: Charles, lui dit-elle en souriant, vous avez donc aussi pleuré? Charles, à ces mots, lui baisa la main, et resta la tête appuyée sur les genoux de sa tante, n'osant plus montrer son visage, parce qu'il pleuroit encore. Cécile, sentant sa

main mouillée de larmes : Charles, ajouta-t-elle, si vous étiez moins jeune, vous comprendriez que, lorsqu'on a bien vécu, le moment où vous me voyez est le plus beau de la vie, même la plus heureuse.... Mon corps est bien foible et bien languissant, mais mon ame est calme et satisfaite.... J'emporte de si douces idées ! Je suis sûre, Charles, que vous ferez toujours le bonheur de mon père, et que vous l'aimez autant que je l'aime.... Comme elle achevoit ces paroles, Charles, baigné de pleurs, se leva impétueusement, et fut se jeter dans les bras de son grand-père.... Je ne puis vous exprimer le sentiment et la grace qu'il mit à cette action. M. d'Aimeri le pressa contre son sein avec la tendresse la plus passionnée, et le prenant par la main, il sortit avec lui de la chambre de sa fille, pour aller, sans doute, se livrer sans contrainte à tout l'attendrissement dont il étoit pénétré. Un moment après, Cécile nous conjura tous d'aller nous mettre à table. Vous jugez bien que le dîner ne fut pas long. Madame de Valmont s'obstinoit toujours

à conserver de l'espérance ; pour moi, je n'en avois aucune, car le médecin m'avoit dit positivement que Cécile n'avoit pas vingt-quatre heures à vivre. En sortant de table, nous retournâmes chez elle ; nous la trouvâmes très-calme, et le curé, qui ne l'avoit point quittée, nous dit qu'elle lui paroissoit beaucoup mieux que la veille. Nous nous assîmes autour de sa chaise longue, et au bout d'un moment, Cécile dit qu'elle avoit envie d'essayer si elle pourroit marcher ; son père et le médecin l'aidèrent à se lever, et la soutinrent sous les bras ; mais à peine avoit-elle fait cinq ou six pas, que s'arrêtant brusquement, elle s'écria : O mon père!..... A ce cri plaintif et déchirant, M. d'Aimeri, hors de lui, la prit dans ses bras ; elle s'y pencha doucement, les yeux à moitié fermés... Le médecin saisit sa main, et après lui avoir tâté le pouls, fit un signe au curé, qui, au moment même, prit un crucifix, s'approcha de Cécile, et lui dit d'une voix forte, ces terribles paroles : *Recommandez votre ame à Dieu!* A ces mots, Cécile r'ou-

vrant les yeux, les éleva vers le ciel, en pressant le crucifix contre sa poitrine; et dans cette attitude, son visage et toute sa personne avoient une expression et une noblesse qui donnoient à sa beauté quelque chose de véritablement céleste. Après avoir fait sa prière, tout-à-coup elle se jette à genoux, en disant: Mon père, donnez-moi votre bénédiction. M. d'Aimeri se précipite à côté d'elle; ses bras tremblans s'ouvrent pour recevoir encore une fois cette fille chérie.... Cécile tombe sur le sein de son malheureux père.... et c'en est fait.... elle expire !.... (*).

Après ce triste récit, vous n'attendez pas de moi d'autres détails; il vous suffira de savoir que la douleur de M. d'Aimeri est au-dessus de tout ce que peuvent imaginer ceux qui n'ont jamais eu d'enfans.... Je l'ai forcé de venir avec moi à B.... le soir même, avec madame de

---

(*) On peut voir par le détail de cette maladie, auquel je n'ai ni changé ni ajouté un mot, si l'accusation de M. de la Harpe est fondée.

Valmont et le jeune Charles, et quand il sera en état de recevoir les conseils de l'amitié, nous l'engagerons à voyager avec son petit-fils; car cette espèce de distraction est la seule qu'on puisse supporter dans sa situation. Adieu, ma chère amie; écrivez-moi, je suis bien triste; vous savez que je ne m'affecte pas foiblement; vous savez à quel point me deviennent chers mes amis lorsque je les vois souffrans et malheureux, ainsi jugez combien je suis pénétrée, et combien vos lettres me sont nécessaires!

LETTRE VI.

Le comte de Roseville au Baron.

Je vous ai promis, mon cher Baron, de vous donner le détail d'une scène réellement intéressante que je préparois à mon élève. Je n'ai pu satisfaire plutôt votre curiosité à cet égard, parce que je voulois un tableau auquel rien ne manquât, et il m'a fallu six mois de recherches pour le trouver tel que je le desirois.

Je vous ai déja dit que mon jeune prince annonce des qualités brillantes; il a de l'esprit, de l'imagination, un bon naturel; mais je remarquois en lui une certaine sécheresse qui m'affligeoit, quoique je ne l'attribuasse cependant qu'à son peu d'expérience. Si l'on n'a jamais été malheureux, ou si l'on n'a jamais vu de près le spectacle terrible de l'infortune et de la misère, il n'est pas possible d'être véritablement compatissant. Ce ne sont pas des récits qui peuvent

graver au fond du cœur des sentimens qui seront combattus par toutes les passions factices, mais contagieuses, que la corruption enfante. Il faut, pour ce grand ouvrage, non des paroles, mais des exemples, et sur-tout de vives images qui laissent à jamais dans une ame flexible, neuve et pure encore, un souvenir ineffaçable. Pénétré de ces idées, je me décidai donc à chercher dans la ville même et aux environs, une malheureuse famille prête à succomber sous le poids affreux de la misère. Pour être plus sûrement éclairé dans cette recherche, je m'adressai à un homme bienfaisant, qui consacre aux infortunés plus des trois-quarts d'une fortune considérable acquise par ses travaux et des entreprises de commerce. Cet homme est étranger; s'appelle M. d'Anglures, et l'on ignore quelle est sa naissance et sa patrie; il parle également bien plusieurs langues. Il y a environ dix ans qu'il vint s'établir ici dans une petite maison sur les bords du lac ***; la singularité de son genre de vie piqua la curiosité du

Prince, qui voulut le voir. On suppose que M. d'Anglures lui conta une histoire digne de l'intéresser; car le Prince, de ce moment, lui témoigna une estime particulière, peu de temps après l'employa dans différentes négociations, et par la suite l'honora de sa confiance et le combla de bienfaits. Depuis deux ans, M. d'Anglures s'est retiré de la cour, et vit paisible et solitaire sur les bords du lac ***, dans sa première habitation, qu'il a rendue une des plus charmantes maisons des environs de cette capitale. J'ai été le trouver il y a plus de trois mois, pour lui faire part de mon projet. Il me donna tous les renseignemens que je pouvois desirer, mais j'étois trop difficile sur le choix, pour me décider légèrement; je sentois que tout étoit perdu si je ne produisois qu'une foible impression; et lorsque j'eus enfin trouvé ce que je cherchois, je pensai qu'il étoit encore nécessaire d'employer toutes les préparations dont vous allez voir le détail. Le jeune Prince, comme tous les enfans, est excessivement curieux; j'affectai plu-

sieurs fois devant lui de parler bas avec un grand air de mystère à M. de Sulback, son sous-gouverneur ; le Prince ne manqua pas de me questionner; je lui répondis que j'étois occupé d'une affaire qui m'intéressoit au-delà de l'expression, et j'ajoutai : « Si vous aviez quelques » années de plus, je vous la confierois, » mais vous êtes trop enfant..... ». A ces mots je fus pressé, comme vous pouvez l'imaginer ; je tins bon, et le Prince ne put arracher de moi que des réponses vagues qui ne firent qu'augmenter et enflammer sa curiosité. Le soir il fut encore bien plus mécontent, lorsqu'il apprit que le fils de M. de Sulback étoit dans notre secret; il m'en fit des plaintes amères, je me contentai de lui répondre simplement : le jeune Sulback n'est plus un enfant, il a treize ans, d'ailleurs, il est singulièrement raisonnable pour son âge; et je parlai d'autre chose. Le Prince prit de l'humeur et me bouda, je lui fis observer que ce n'étoit pas le moyen d'obtenir une confidence ; ce n'est point par méfiance, ajoutai-je,

que j'ai refusé de vous faire le détail de l'affaire qui nous occupe, c'étoit uniquement parce que je vous croyois trop enfant pour y prendre part; cependant il seroit très-possible qu'à dix ans et demi vous fussiez en état de comprendre et de sentir des choses si touchantes par elles-mêmes.... J'ai vu plusieurs exemples d'enfans de votre âge, assez avancés pour cela. Si vous ne m'eussiez pas montré une curiosité si indiscrète, tant d'humeur, et si peu d'empire sur vous-même, j'aurois certainement fini par vous dire ce que vous desirez savoir, mais à présent il vous sera bien difficile d'obtenir cette grace, et je vous préviens que si vous ne réparez pas votre tort par une douceur extrême et une conduite prudente et réservée, et si enfin vous faites encore la plus légère question, vous n'aurez jamais ma confiance. Lorsqu'on promet pour récompense à un enfant la chose précisément qu'il desire avec ardeur, on peut exiger de lui tout ce qu'on veut. Le Prince, dans le moment même, dérida son visage, vint à moi d'un air

timide et caressant, et me promit qu'il me prouveroit *qu'il avoit de l'empire sur lui-même*, et en effet il me tint parole. Le lendemain, après le dîner, nous étions ensemble ans son cabinet, lorsque M. de Sulback et son fils entrèrent tout-à-coup avec précipitation, et le premier venant à moi: enfin, s'écria-t-il, *je l'ai trouvé*.... A ces mots, j'affectai la plus grande joie, et je dis: allons-y sur-le-champ. Quoi! me demanda le Prince, d'un air également inquiet et curieux, vous allez sortir? Oui, répondis-je, pour deux ou trois heures.... Emmènerons-nous mon fils, reprit M. de Sulback; ah! je vous en conjure, interrompit le jeune homme, je serois inconsolable si vous me priviez de ce bonheur. Pendant tout ce dialogue, le Prince nous regardoit tour-à-tour, et se faisoit une extrême violence pour cacher l'excès de son dépit et de son chagrin. Je prends mon chapeau, mon épée, je m'apprête à sortir, le Prince s'avance vers moi, j'envoie chercher les personnes qui doivent rester avec lui dans mon absence, et je

l'embrasse et lui dis adieu ; alors il n'y peut plus tenir, et n'osant parler, il fond en larmes..... Je parois ému, touché, je le questionne, il m'avoue qu'il est au désespoir ; M. de Sulback me presse de lui conter *l'intéressante histoire*..... Le Prince m'en conjure..... j'hésite encore, enfin je me rends. Je prends le Prince sur mes genoux, tout le monde s'assied, et m'adressant au Prince, dont j'étois bien sûr alors de fixer l'attention : M. de Sulback et moi, lui dis-je, nous sommes dans l'usage de mettre tous les mois à part une portion de notre revenu, pour le soulagement des infortunés que la misère accable, et nous faisons l'un et l'autre beaucoup de recherches, afin de bien placer cet argent, et de ne le donner qu'à des gens aussi honnêtes que malheureux. Il y a six semaines que nous mîmes ensemble à la loterie, et nous gagnâmes trente mille francs ; nous formâmes aussitôt le projet de faire, avec la moitié de cette somme, le bonheur d'une famille entière ; en conséquence nous achetâmes à trois lieues d'ici une jolie petite ferme,

pourvue avec abondance de tout ce qui est nécessaire à la vie, et nous la fîmes meubler avec une extrême propreté; pendant ce temps, nous cherchions une famille bien pauvre et bien vertueuse; enfin nous l'avons trouvée; elle existe dans un des faubourgs de cette ville, et nous voulons l'aller chercher et la conduire à la charmante petite ferme. Ici, M. de Sulback prenant la parole : Quelle sera votre joie, me dit-il, en voyant ce malheureux Alexis Stezen et sa famille, en rendant la vie et donnant le bonheur à quatre jolis enfans, un père, une mère et un vieillard, tout cela prêt à expirer de faim, lorsque notre messager est arrivé chez eux ce matin! A ces mots, le jeune Prince, saisissant une de mes mains, et jetant son autre bras autour de mon cou : Ah! mon ami, s'écria-t-il, emmenez-moi avec vous, que je voie cela!.... Et en disant ces paroles, il avoit les larmes aux yeux; je l'embrassai tendrement, et je lui dis : Puisque vous êtes sensible, je ne vous regarde plus comme un enfant; vous viendrez chez Alexis Stezen : oui,

vous êtes digne en effet de voir un tel spectacle. Les transports et la joie du Prince, à ce discours, furent inexprimables; il m'accabloit de remercîmens, de caresse; il nous embrassoit tous, il pressoit notre départ, et en attendant, il se promenoit dans la chambre avec le jeune Sulback, qu'il tenoit affectueusement sous le bras; son air triomphant sembloit dire : *Si je n'ai pas treize ans, que m'importe? on ne me traite plus en enfant.*

Enfin, nous sortons par des escaliers dérobés; nous montons dans une voiture de louage, et, suivis seulement de deux valets-de-pied vêtus d'habits gris, nous partons, le Prince, M. de Sulback, son fils et moi. Il n'étoit que cinq heures après-midi; mais comme nous sommes dans le cœur de l'hiver, le jour étoit absolument fini, et le froid excessif nous faisoit d'autant plus souffrir, que notre voiture fermoit très-mal, et que nous n'avions ni peaux d'ours ni tapis. Le Prince, sans se plaindre, le remarqua : Jugez, Monseigneur, dit M. de Sulback,

par cette légère épreuve du mal que peut causer le froid, jugez des souffrances que doit avoir endurées cette malheureuse famille que nous allons secourir, car elle a passé tout l'hiver dans un grenier, sans poêle, sans habits!.... Et vous, Monseigneur, couvert d'un habit chaud, d'une longue pelisse de fourrure, et d'un gros manchon, vous trouvez le froid insupportable!..... Le jeune Prince, pour toute réponse, fit un profond soupir plein d'expression et de sentiment, son cœur enfin s'ouvroit à l'humanité; je jouissois délicieusement de mon ouvrage, et j'éprouvois une émotion si douce et si vive, qu'il m'étoit impossible de proférer une seule parole. Cependant, au bout d'une demi-heure, nous entrons dans une petite rue bien étroite, et notre voiture s'arrête. Le Prince s'écrie : « C'est ici, » sans doute, nous sommes arrivés..... »; et dans son empressement, il se précipitoit pour ouvrir la portière et pour descendre; je le retins, et je lui dis : Je parie que le cœur vous bat?.... Oui, répondit-il, et bien fort!..... On apporte un flam-

beau, nous entrons dans une maison délabrée, nous montons cent vingt marches, ensuite nous grimpons, avec beaucoup de peine, une mauvaise échelle de bois qui nous conduit au grenier habité par l'infortunée famille..... Nous trouvons dans un galetas, éclairé par une triste lampe, un homme de trente et quelques années, couché sur de la paille, il étoit évanoui; une femme jeune, belle et baignée de larmes, le soutenoit dans ses bras, tandis qu'un vieillard vénérable lui faisoit respirer un peu de vinaigre; trois petits garçons étoient à ses pieds, et une jeune fille, d'une figure ravissante, âgée de neuf ou dix ans, ayant pour tout vêtement une chemise déchirée, étoit à genoux devant lui, et prioit Dieu en versant un déluge de pleurs!.... Ce spectacle, auquel je ne m'attendois pas, me surprit et me toucha également; mais au même moment le malade reprit sa connoissance, et nous apprîmes que cet accident n'avoit été causé que par la nourriture que nous lui avions envoyée, et qu'il avoit prise dans la journée pour la première

fois depuis trois jours ; car cet infortuné, afin de laisser un peu plus de pain à son père, à sa femme et à ses enfans, s'étoit obstiné à ne vouloir pas manger..... Je lui fis boire un peu d'eau des Carmes, et il se trouva parfaitement soulagé ; alors nous lui donnâmes une bourse qui contenoit cinquante louis. A cette vue il s'écria : O mes enfans ! remerciez ces généreux inconnus ; et vous, ma femme, mon père, tombez à leurs pieds !.... Toute la famille nous entoure, en nous prodiguant les plus touchans témoignages de la plus vive reconnoissance, excepté la jeune fille, qui, honteuse de paroître à nos yeux presque nue, se tenoit retirée dans un coin, et n'osoit approcher..... Au milieu de toute cette scène, vous croyez bien que rien ne pouvoit me distraire de mon élève ; il considéroit ce tableau, si nouveau pour lui, avec autant de curiosité que d'attendrissement ; il écoutoit et regardoit avec une si profonde attention, qu'il pleuroit, pour ainsi dire, sans s'en appercevoir. Pendu à mon bras, respirant à peine, observant

avidement tout ce qui se passoit, il remarqua le premier l'embarras naïf et modeste de la charmante petite fille; aussi-tôt il quitte mon bras, il s'avance vers elle, il détache sa pelisse, la jette sur les épaules de la jeune fille, en disant d'une voix entrecoupée : *Je vous donne cela, venez à présent*.... Comment vous exprimerai-je la surprise et la joie délicieuse que me causa cette action?..... Je m'élance vers le Prince, et le prenant dans mes bras : O cher enfant! m'écriai-je, me voilà payé de ma tendresse et de mes soins!..... Je n'en pus dire davantage, les pleurs me coupèrent la parole.... Dans cet instant, un de nos gens entra avec un gros paquet qui contenoit plusieurs pelisses de fourrures communes que j'avois fait faire pour la malheureuse famille. Le Prince ayant donné la sienne, il s'en trouva une de trop; je la lui présentai : Gardez-la toujours, lui dis-je; elle est moins chaude et moins belle que celle que vous avez donnée, mais avec quel plaisir vous la porterez, puisqu'elle vous rappellera le doux souvenir d'une

action qui vous rend digne d'être aimé!....
Le Prince s'en revêtit au moment même, et jamais la plus brillante parure n'inspira plus de satisfaction et de joie qu'il en éprouva en se voyant enveloppé de cette lourde et grossière pelisse. Cependant nous faisons transporter Alexis Stezen au premier étage de la même maison, dans une chambre commode; son père, sa femme et ses enfans l'y suivent; et quand nous les eûmes établis dans ce nouveau domicile, nous les quittâmes, en leur disant qu'aussi-tôt que le malade seroit en état de se lever, nous les conduirions à la ferme que nous leur destinions. Nous ne rentrâmes au palais qu'à huit heures passées; nous retrouvâmes du feu avec un plaisir qui nous fit mieux sentir encore le bonheur que nous avions procuré aux infortunés dont nous venions de changer le sort. Nous veillâmes ce soir-là beaucoup plus tard qu'à l'ordinaire, le Prince ne se sentoit nulle envie de dormir; il se plaisoit à se rappeler jusqu'aux plus minutieuses circonstances d'une journée si intéressante, et je suis

bien certain que le souvenir de ce tableau frappant des misères humaines, ne s'effacera jamais de son cœur. Cependant je n'approuverois pas que des scènes semblables fussent renouvelées trop souvent : le plus grand de tous les dangers seroit d'accoutumer à ces objets pathétiques et terribles : il s'agit de frapper l'imagination, de lui laisser un point de vue sur lequel à jamais elle puisse se fixer ; il faut développer la sensibilité, mais surtout craindre de l'affoiblir et de l'épuiser par trop d'épreuves ; et c'est ainsi, mon cher Baron, que l'écueil est sans cesse à côté du bien ! Quel est l'esprit assez délicat pour s'arrêter toujours au point juste qu'il est dangereux de franchir ! Voilà du moins ce qu'il est utile de savoir pour n'agir qu'avec précaution et prudence.

Mais revenons à mon élève ; le soir, avant de nous coucher, nous le priâmes, M. de Sulback et moi, de ne parler de notre aventure à personne, *parce que nous ne voulions pas avoir l'air de nous glorifier d'un acte d'humanité aussi*

simple, et auquel d'ailleurs la vanité n'avoit eu nulle part. Le jeune Prince convint qu'il n'en parleroit qu'au Prince son père, qui, vous le croyez bien, étoit déja dans notre confidence, et nous avoit fourni les moyens de donner une leçon de bienfaisance si magnifique, car elle a coûté plus de vingt mille francs; mais c'est de l'argent bien placé, et qu'un grand souverain et un bon père ne regrettera sûrement jamais. Le lendemain, le jeune Prince, qui brûloit de voir Alexis Stezen établi dans sa ferme, envoya de bonne heure savoir de ses nouvelles, et nous apprîmes avec une extrême satisfaction qu'il étoit levé et en parfaite santé : aussi-tôt il fut décidé que nous leur enverrions une voiture le jour même, pour les conduire à la ferme, et que nous nous y rendrions de notre côté. En effet, nous partîmes après le dîner, et nous arrivâmes à leur habitation un peu avant eux. Le Prince, de lui-même, leur avoit porté plusieurs présens, et les attendoit avec une impatience inexprimable. Lorsqu'il entendit le bruit de leur

voiture, il courut précipitamment au-devant d'eux, ensuite les suivit par-tout, jouissant de leur surprise, de leur bonheur, avec une joie qui alloit jusqu'au transport. Avant de partir, le Prince s'approcha de moi, et me sauta au cou: « O mon ami! s'écria-t-il, que je vous » remercie de m'avoir fait voir cela!.... » Et que vous devez être heureux en con» templant la satisfaction de ces hon» nêtes gens!.... ». Oui, je le suis en effet, répondis-je, et au-delà de l'expression; voilà le vrai bonheur, je vous l'ai fait connoître, et quand je vous en verrai jouir, rien ne manquera plus à ma félicité. Huit jours après, un matin que nous étions seuls avec le Prince, M. de Sulback et moi, l'on vint me dire qu'un artiste fort distingué par ses talens, et que nous connoissions de réputation, demandoit à me parler; je sortis, et je rentrai un moment après, en tenant un grand dessin fait à la mine de plomb, et superbement encadré: Ah! m'écriai-je de la porte, notre secret est divulgué; nous voilà tous représentés chez Alexis

mon jeune Prince confirme les espérances que je conçois de lui, quel mortel sur la terre pourra comparer sa félicité à la mienne ?

LETTRE VII.

Le Baron au Vicomte.

Oui, mon cher Vicomte, vous ne reconnoîtriez pas Théodore, il n'a plus en effet ce teint blanc et délicat des enfans élevés à Paris ; il est grandi de la tête, et fortifié à proportion ; et cette métamorphose est due, non-seulement à l'air pur qu'il respire ici, mais aussi à la vie active qu'il y mène. Il est également accoutumé à supporter, sans en être incommodé, le chaud, le froid, le soleil et la pluie ; je ne lui ai fait prendre ces différentes habitudes que peu à peu, sans précipitation comme sans excès ; car, pour fortifier son corps, je n'ai pas eu la cruauté de le faire souffrir, ou l'imprudence d'exposer sa vie (*). Rousseau veut

(*) J'imaginai depuis pour mes élèves différens exercices que je leur ai fait suivre avec le plus grand succès pendant treize ans. On me

qu'on ne prenne aucune précaution pour les enfans, qu'on les laisse tomber, se blesser, qu'on les expose sans cesse aux plus grandes rigueurs des saisons : en prescrivant toutes ces choses, il tombe dans l'inconvénient qu'il recommande tant d'éviter, celui de rendre les enfans malheureux ; ensuite il dit : « Que faut-il » donc penser de cette éducation barbare » qui sacrifie le présent à un avenir incer- » tain ? . . . etc. ». Et, dans le même volume, il dit aussi : « Armons toujours » l'homme contre les accidens imprévus ; » qu'Emile coure les matins à pieds nus, » en toute saison, par la chambre, par » l'escalier, par le jardin ; loin de l'en » gronder, je l'imiterai, etc. ».

Cette imitation n'est pas si facile. Pour

confia ces enfans dans un très-mauvais état de santé ; l'un d'eux avoit un défaut inquiétant à la taille, j'ai parfaitement rectifié ce défaut et rétabli leur santé ; aucun d'eux n'a été malade durant le cours de l'éducation. J'ai consigné tous ces détails dans mon ouvrage intitulé : *Journal d'Education, ou Leçons d'une Gouvernante à ses Elèves.*

moi, j'avoue que je n'imiterai point Théodore, si, au mois de janvier, il se promène dans mon parc sans bas et sans souliers. Rousseau, toujours pour *armer son élève contre les accidens imprévus*, trouble son repos, interrompt son sommeil, le réveille brusquement, et le fait lever au milieu de la nuit; enfin, je ne vois point d'enfant plus tourmenté et plus malheureux que ce pauvre Emile. Une autre idée de Rousseau me paroît encore plus dangereuse : « Accoutumez » l'élève, dit-il, à ne compter ni sur la nais- » sance, ni sur la santé, ni sur les riches- » ses; ébranlez, effrayez son imagination » des périls dont tout homme est sans cesse » environné; qu'il voie autour de lui tous » ces abîmes, et qu'à vous les entendre » décrire, il se presse contre vous de peur » d'y tomber ».

Tout cela, afin de rendre l'enfant compatissant; mais pour cet objet, prenons une autre méthode, car celle-là ne le rendroit que poltron. En lui apprenant à ne compter ni sur la santé ni sur les richesses, montrez-lui toutes les ressources,

qui, dans les plus affreux revers, restent toujours à l'homme courageux et vertueux; peignez-le, cet homme, noble, patient, supérieur à sa destinée, il n'en sera que plus intéressant, votre élève ne l'en plaindra que davantage; mais cette compassion, loin d'amollir son ame, ne fera que lui donner plus d'élévation et de grandeur : la pitié devient sublime quand elle est unie à l'admiration. Enfin, de cette manière, l'enfant sera profondément touché de la situation de votre héros, mais il ne sera point épouvanté de son sort, et il se promettra de supporter une semblable destinée avec la même vertu, si jamais elle doit être son partage. Adieu, mon cher Vicomte; je vous assure que malgré tout le bonheur dont je jouis ici, je pense avec un grand plaisir que j'en partirai dans un an, puisque cet instant doit nous réunir.

M. d'Aimeri est parti hier avec son petit-fils; il commence ses voyages par le Nord, qu'il ne connoît point, et va directement en *****. Je lui ai donné une lettre pour le comte de Roseville,

qui sûrement prendra de l'amitié pour lui, car ces deux hommes ont trop de mérite pour ne pas se convenir mutuellement.

LETTRE VIII.

La Baronne à la Vicomtesse.

Adèle et Théodore, depuis quinze jours, ont été mis à de rudes épreuves; mais enfin, ils s'en sont tirés à ma satisfaction. Ils sentent depuis long-temps l'un et l'autre combien il est important d'avoir de l'empire sur soi-même, et combien l'on est méprisable quand on est capable de manquer à sa parole. Comme Adèle a neuf ans, et son frère dix, nous avons pensé qu'après beaucoup de petites épreuves, qui presque toutes ont réussi, nous en pouvions risquer une véritablement séduisante, et qu'il étoit temps (pour me servir de l'expression de M. d'Almane) de leur faire commencer sérieusement leur *cours de vertu expérimentale*. Il faut vous dire d'abord que depuis deux ou trois mois, l'espèce d'antipathie qui existoit entre miss Bridget et Dainville paroît fort di-

minuée; Dainville a fait les premières avances, miss Bridget les a reçues avec dignité, mais sans humeur, et les anciennes querelles sont presqu'entièrement oubliées. Enfin, Dainville dit hautement que miss Bridget est une *personne d'un vrai mérite*, et miss Bridget convient que M. Dainville est au fond un très-bon garçon. C'est d'après toutes ces circonstances que nous avons formé notre plan. Vous n'avez point oublié qu'Adèle, il y a environ dix-huit mois, se moqua cruellement de miss Bridget, en plaçant dans sa chambre ce fatal profil de l'empereur Vespasien, et que ce procédé diminua beaucoup en apparence la tendresse de miss Bridget pour Adèle, et sur-tout sa confiance: enfin, il faut que vous sachiez encore que mon fils, de son côté, donna vers le même temps plusieurs sujets de plainte à Dainville; ressouvenez-vous de tout cela; maintenant je commence mon récit.

Adèle remarque un matin que miss Bridget est excessivement rêveuse et distraite, elle lui en demande la raison;

miss Bridget soupire, rougit, pâlit, se confond, et garde le silence; les questions redoublent d'un côté, le trouble augmente de l'autre : alors Adèle éprouve le mouvement de curiosité le plus vif qu'elle ait jamais ressenti; elle presse, prie, conjure; miss Bridget hésite, et lui dit : Ah ! si je pouvois compter sur votre amitié, sur votre discrétion !..... — Eh quoi ! vous doutez de moi ! ... Je suis bien jeune, mais j'aimerois mieux mourir que de trahir un secret. Ma chère miss Bridget, me croyez-vous donc un monstre? — Eh bien ! je vous dirai tout ce soir, si nous nous promenons seules.... — Pourquoi pas à présent? — Je ne le puis; ce que j'ai à vous confier est d'un trop long détail. — O ciel, attendre jusqu'à ce soir ! .... — Il le faut, et je vous préviens même que si, d'ici là, vous faites la plus légère indiscrétion, c'est-à-dire, si vous paroissez desirer vivement de vous trouver seule avec moi, si vous me faites le moindre signe d'intelligence, je ne vous dirai rien.... — Un seul mot; maman, sait-

elle ? . . . . — Non, personne au monde. Mon projet est bien de le déclarer un jour à madame votre mère, mais ce ne sera que dans quelques mois ; ainsi, vous voyez que vous ne pourrez même pas lui en parler. Vous savez qu'elle vous a dit cent fois que vous ne deviez pas lui dire le secret d'un autre ; il est vrai qu'elle vous a bien répété que toute confidence qu'on ne veut pas lui faire, doit vous être suspecte, et. . . . — Mais de vous, qu'elle estime tant ! . . . . — Il est certain que c'est un cas différent ; d'ailleurs, je vous jure qu'elle le saura un jour . . . . — De tout autre, je refuserois d'apprendre un secret qu'on me défendroit de lui dire, mais. . . . — Vous acceptez le mien, n'est-ce pas ? . . . . — Je crois que je le puis sans scrupule. — Eh bien ! vous me donnez donc votre parole d'honneur de le garder fidèlement ? . . . . — Je vous la donne. — Il suffit. . . . Dans ce moment, la conversation fut interrompue au grand regret de la curieuse Adèle ; un domestique lui vint dire que je la demandois, et elle quitta miss Bridget avec une émo-

tion qui paroissoit encore sur son visage lorsqu'elle entra dans ma chambre. Pendant ce temps, Dainville avoit avec mon fils exactement le même entretien, et en reçut la même promesse. Vous jugez bien qu'Adèle et Théodore attendirent impatiemment l'heure de la promenade, mais ils furent trompés dans leur espérance; nous ne les quittâmes pas un instant, et l'on fut se coucher sans savoir le secret. Adèle, en se déshabillant, pria mademoiselle Victoire d'aller chercher miss Bridget *pour un moment seulement*. Miss Bridget fit répondre qu'elle ne pouvoit venir, et la pauvre Adèle se coucha fort tristement. Le lendemain, miss Bridget l'accabla de reproches : « Vous avez » fait, lui dit-elle, dix *indiscrétions*; » vous m'avez fait demander hier au » soir; vous qui paroissez ordinairement » si contente lorsque vous êtes avec ma» dame votre mère, vous aviez l'air dis» trait, inquiet, vous me regardiez » fixement, vous n'étiez occupée que de » moi : enfin, tout le monde a remarqué » que vous n'étiez point dans votre état

» ordinaire ; et d'après cela, je suis dé-
» cidée à vous éprouver encore avant de
» vous confier mon secret ; ainsi, vous ne
» le saurez que d'aujourd'hui en huit, si,
» à cette époque, je n'ai rien à vous
» reprocher ». Vous jugez combien cet arrêt parut cruel, mais il fallut s'y soumettre ; et Théodore, de son côté, subit la même loi : enfin, au bout de ces huit mortels jours, Adèle et Théodore reçoivent le prix de leur patience et de leur parfaite discrétion ; le grand secret leur est révélé, et ils apprennent que miss Bridget et Dainville sont mariés secrètement depuis deux mois. Vous concevez sans peine à quel excès cette nouvelle dut paroître surprenante ; on ne sentit d'abord que la joie que devoit inspirer l'honneur d'être jugé digne d'une confidence si importante ; mais on connut bientôt qu'un secret peut quelquefois être pesant et difficile à garder. Le soir même, me trouvant seule avec Adèle : je veux, lui dis-je, vous faire part d'une chose qui vous intéressera, c'est que je m'occupe d'un établissement avantageux

pour Dainville, d'un mariage qui feroit sa fortune..... A ce mot de mariage, Adèle changea de visage, je feignis de ne pas remarquer son trouble; et poursuivant mon discours, je veux, ajoutai-je, le marier à une veuve fort riche qui demeure à Carcassonne, je suis sûre de son consentement; et pour lui réserver le plaisir de la surprise, je ne l'instruirai de cette affaire que lorsqu'elle sera tout-à-fait arrangée; ainsi, je vous défends d'en parler à qui que ce soit, pas même à miss Bridget.... Pourquoi rougissez-vous, Adèle?....—Moi, maman?....—Oui! vous avez rougi quand j'ai prononcé le nom de miss Bridget.... —C'est que.... — Vous imaginez peut-être que miss Bridget a toujours la même aversion pour Dainville.... — Oh non! maman, au contraire....— Comment au contraire, que voulez-vous dire?.... — Rien, maman..... — Sauriez-vous quelque chose de particulier là-dessus?.... — Mais.... — Pour moi, je suis persuadée que miss Bridget en effet conserve encore quelque rancune contre Dainville; quoi qu'il en soit, je vous le

répète ; je vous défends absolument de lui dire un mot de ce mariage projeté. Après ces mots, je changeai d'entretien. Adèle tomba dans la plus profonde rêverie, et, sous je ne sais quel prétexte, je l'envoyai à miss Bridget. Elle ne lui parla point de notre conversation, mais elle la conjura avec instance de me tout avouer, et s'offrit même à me préparer à cette nouvelle, ce que miss Bridget refusa positivement. Le lendemain, seule à la promenade avec Adèle, je lui témoignai de l'inquiétude sur sa santé. Vous êtes triste, mon enfant, qu'avez-vous? — Rien, maman..... — Vous paroissez rêveuse, préoccupée; à quoi pensez-vous?..... — Maman!..... — Comment, cette question vous embarrasse? Vous m'avez assuré si tendrement, il n'y a pas encore quinze jours (et c'étoit dans ce même jardin), que dans aucun moment vous n'hésiteriez à me dire votre plus secrète pensée, quelle qu'elle fût, si je vous la demandois.... Sans une parfaite confiance, il n'est point de tendresse véritable..... — Aussi, maman, je vous dirai

toujours tous mes secrets. — Eh bien! à quoi pensiez-vous tout-à-l'heure?... Répondez donc.... Mais que vois-je? vous pleurez!.... — C'est de ne pouvoir vous dire.... Pourtant.... Je ne vous mentirai sûrement pas.... — Qu'avez-vous donc? — Maman, dois-je vous dire le secret d'un autre quand vous me le demandez?.... — Le secret d'un autre! vous savez un secret que j'ignore? — Oui, maman, et un bien grand secret.... — Apparemment que le hasard vous l'a fait découvrir? — Non, maman, on me l'a confié, et l'on m'a fait donner ma parole d'honneur que je ne vous le dirois pas. — Et vous avez pu prendre un semblable engagement!.... Vous n'avez pas senti que vous vous exposiez, ou à manquer à votre parole, ou à me tromper en ne répondant point à mes questions avec vérité? Voyez combien la curiosité peut être dangereuse!.... — Maman, j'espérois que vous ne me questionneriez pas. — Au moins falloit-il, avec ce desir, avoir plus d'empire sur vous-même, et ne pas paroître si distraite et si préoc-

cupée ; mais quand vous auriez eu à cet égard toute la prudence imaginable, pouviez-vous échapper à cette question si simple que je vous fais si souvent ? *Adèle, à quoi pensez vous?* Il eût toujours fallu alors me mentir (mentir à votre mère, à votre seule, votre véritable amie), ou manquer à votre parole, et découvrir le secret. — J'ai pensé, maman, que j'en serois quitte pour avouer que je savois un secret, et que lorsque vous sauriez que j'avois promis de le garder, vous ne m'ordonneriez point de vous le dire. — Mais seulement avouer qu'on sait un secret, c'est toujours le trahir à moitié, et souvent le découvrir tout-à-fait. Par exemple, dans votre situation, de qui pouvez-vous tenir un secret important ? De votre père ? il n'en a point pour moi. D'une femme-de-chambre ? je vous ai défendu toute espèce de conversation avec elles. Il n'est pas possible que ce soit d'un homme ; il est donc facile de deviner que ce secret n'a pu vous être confié que par miss Bridget ; et c'est en savoir assez pour pé-

nétrer le reste avant la fin du jour : ainsi, vous n'avez pas tenu l'engagement que vous aviez pris de n'avoir jamais rien de caché pour moi ; vous avez donné légèrement votre parole d'honneur, vous avez fait depuis quelques jours cent indiscrétions indirectes, et vous découvrez enfin le secret dont vous étiez dépositaire ; voyez combien de torts réunis ! tout cela faute de réflexion, et pour n'avoir pu résister aux mouvemens d'une curiosité frivole. Cette exhortation finit par l'ordre positif de ne point parler à miss Bridget de ce dernier entretien. Je la laissai pendant huit jours dans une incertitude cruelle pour un caractère aussi impatient et aussi curieux que le sien ; elle ignoroit si je m'étois expliquée avec miss Bridget, si cette dernière étoit instruite de l'aveu que j'avois arraché, et si moi-même je l'étois ou non du mariage secret. N'osant faire de questions, ne pouvant rien pénétrer par notre conduite, elle étoit dans un doute qui ne fut pas pour elle l'épreuve la plus facile à supporter ; mais instruite déja par l'ex-

périence de ses premières fautes, elle eut assez de pouvoir sur elle-même pour se taire constamment, et pour montrer un visage serein et tranquille. L'instant fixé pour le dénouement étant arrivé, miss Bridget m'amène un matin Adèle, et lui dit en l'embrassant : Le secret que je vous ai confié n'en est plus un, et maintenant je vais vous apprendre la vérité. Comme vous m'aviez donné lieu de douter de votre amitié pour moi, j'ai voulu vous éprouver avant de vous rendre toute la mienne : en conséquence, je vous ai confié un secret imaginaire, vous l'avez gardé assez fidèlement à certains égards, vous n'en avez point parlé à M. votre frère, vous n'avez point laissé soupçonner à M. Dainville que vous le sussiez, vous avez évité l'occasion de le révéler à madame votre mère ; en même temps vous m'avez soigneusement caché ce qu'elle vous avoit défendu de me dire, et vous avez témoigné que vous preniez un intérêt véritable à mon sort ; tout cela sans doute est beaucoup pour votre âge, puisque vous n'avez que neuf ans et

demi; je vois que vous avez un bon cœur, et que vous serez discrète quand vous serez moins dominée par la curiosité, et que vous aurez plus de force et plus de pouvoir sur vous-même. Quoi! s'écrie Adèle, vous n'êtes point mariée à M. Dainville?.... Mais pouviez-vous penser, répondit miss Bridget, que si la chose eût été véritable, je vous l'aurois confiée de préférence à madame votre mère?.... Je vous l'avois dit, Adèle, ajoutai-je, que vous deviez regarder comme suspecte toute confidence qu'on vous recommanderoit de me cacher; et avec un peu plus de raison, n'auriez-vous pas dû deviner que miss Bridget ne vouloit que vous éprouver, et qu'elle connoît trop combien vos devoirs envers moi sont sacrés, pour vous proposer sérieusement de vous y faire manquer? Ces réflexions si simples ne se sont point présentées à votre esprit. Pourquoi? parce que vous n'étiez occupée que du desir de savoir ce secret important; parce que vous vous laissiez maîtriser par une ardente curiosité, et que toute passion, lors-

qu'on s'y livre, ôte le jugement et rend aveugle.

J'espère, ma chère amie, que vous me pardonnerez ce détail si long et si minutieux en apparence, mais qui ne vous sera pas inutile, si vous voulez réellement adopter ma méthode; cette manière de donner des leçons est la seule profitable, et c'est ainsi que je ferai passer mon élève par toutes les épreuves qui pourront former son caractère et fortifier ses principes. Quand elle débutera dans le monde, elle connoîtra parfaitement par sa propre expérience, et sans que ce soit aux dépens de sa réputation et de son bonheur, tous les inconvéniens de la légéreté, de la précipitation, de l'indiscrétion, de la curiosité, de la foiblesse, etc. Elle saura enfin combattre ses passions et en triompher. Théodore recevra la même éducation; il a supporté l'épreuve que je viens de vous détailler mieux encore qu'Adèle, car il a été irréprochable dans son maintien, et n'a pas fait une mine qui pût donner lieu de soupçonner qu'il fût dépositaire

d'un grand secret; mais il est plus âgé que sa sœur, d'un an; et quand l'éducation est véritablement bonne, une année de plus est beaucoup.

LETTRE IX.

Madame d'Ostalis à la Baronne.

J'ai aujourd'hui vingt-trois ans, ma chère tante, et je ne puis mieux célébrer le jour de ma naissance qu'en m'entretenant avec vous; mais quand je pense qu'il y a trois mortelles années que je suis séparée de vous, et que je serai encore privée du bonheur de vous voir au moins un an, mon cœur est bien triste.... Du moins j'éprouve une grande consolation, c'est de m'être conduite loin de vos yeux, comme j'aurois pu le faire si vous eussiez toujours daigné me servir de guide; d'avoir enfin suivi avec la plus scrupuleuse exactitude le plan que vous m'aviez tracé, et tous les conseils que vous m'avez donnés dans vos lettres, ces lettres si précieuses où je trouve avec tant de détail tout ce qui peut me dédommager de l'éloignement qui nous sépare. On ne vous dira sûrement point à

votre retour que votre fille a de *la coquetterie*, ce vice odieux pour lequel vous m'avez inspiré une si juste et si profonde aversion : aussi n'ai-je tourné la tête de personne, et je puis même me vanter qu'il n'a jamais été possible de dire qu'aucun homme fût amoureux de moi ; il est vrai, comme vous me l'aviez recommandé, que j'ai conservé ce maintien simple, naturel et tranquille que vous m'aviez donné ; que je ne fais point de mines ; que je ne vais *seule*, c'est-à-dire sans ma belle-mère, que depuis deux ans, et presque toujours avec M. d'Ostalis ; que je ne reçois du monde chez moi que de l'année passée ; que ma société n'est composée que de gens raisonnables ; que je ne vais point au bal de l'Opéra ; que je ne monte point à cheval, et qu'ainsi il n'est pas étonnant que j'aye eu le bonheur d'obtenir une réputation sans tache. Je jouis bien de ce bonheur, et j'en sens trop tout le prix pour ne pas le conserver.

Je n'ai toujours rien de satisfaisant à vous dire de madame de Valcé ; madame

de Limours, aveuglée sur elle à tous égards, est persuadée qu'elle aime son mari avec passion, mais je n'en crois rien; elle a déja une excessive coquetterie; et quand elle n'est pas sous les yeux de sa mère, elle s'en vante, et elle a assez peu d'esprit et d'élévation pour penser que cet aveu *a beaucoup de graces*, et qu'il montre une franchise très-aimable. J'imagine, ma chère tante, que vous ne trouverez pas cette espèce d'*ingénuité* de bien bon goût; pour moi, elle me paroît aussi ridicule qu'indécente. Au reste, elle s'est bien corrigée de cet air empesé qu'elle avoit dans les commencemens de son mariage; vous n'avez jamais rien vu de plus *sémillant*; elle est toujours en l'air, et sa tête sur-tout est dans un mouvement perpétuel. Il me semble que si j'étois coquette, je chercherois à plaire par ma conversation et par mes talens autant que par ma figure; mais madame de Valcé prend des moyens tout-à-fait différens; pour vous en donner une idée, je vais vous rendre compte d'un déjeûner qu'il y eut hier chez ma-

dame de Limours. Il n'y avoit en femmes que madame de Limours, madame de Valcé, et madame la comtesse de Germeuil, jeune personne de mon âge, mariée depuis quatre ans, qui n'est ni jolie, ni aimable, mais qui a de l'élégance, assez bonne grace, beaucoup d'étourderie et d'affectation, et avec laquelle madame de Valcé est intimement liée depuis six mois. Le déjeûner étoit médiocrement gai, lorsque madame de Limours reçut une lettre qui l'obligeoit de sortir dans l'instant même ; elle nous quitta en me disant qu'elle me chargeoit d'être le chaperon de sa fille ; un moment après son départ, on annonça le chevalier de Créni et le marquis de L.... On dit que le premier est amoureux de madame de Valcé, et que le second a les mêmes sentimens pour madame de Germeuil. J'étois placée entre ces deux dames, et dans le moment je remarquai dans leur maintien et (comme elles disent) dans leur *manière d'être*, un changement surprenant ; madame de Valcé devint tout-à-coup d'une tendresse ex-

trême pour moi, elle m'embrassoit, se penchoit sans cesse à mon oreille pour me dire en secret la chose la plus commune, et puis ensuite elle faisoit des éclats de rire aussi forcés qu'immodérés, tout cela accompagné de tournoiemens de tête impossibles à dépeindre; mais dont je souffrois extrêmement, car à toute minute je me trouvois ses plumes et ses nattes sur le visage; enfin, voyant que j'étois très-froide, et que je la secondois mal, elle se leva, ainsi que madame de Germeuil, et toutes deux se promenèrent dans la chambre; elles se tenoient de manière que leurs bras étoient entrelacés autour de leurs tailles; et après avoir marché ainsi nonchalamment un demi-quart-d'heure, elles furent ensemble s'asseoir sur un canapé, s'y placèrent en attitude, et n'y restèrent que le temps nécessaire pour nous laisser remarquer qu'elles formoient dans cette position le plus joli tableau du monde.

Enfin, je revins chez moi sans pouvoir comprendre qu'on soit assez stupide pour avoir le projet et l'espérance

de tourner les têtes avec de semblables moyens. J'aime bien mieux l'espèce de coquetterie d'une Anglaise que le chevalier d'Herbain a connue dans ses voyages; elle étoit fort belle; mais par un caprice assez nouveau, elle dédaignoit une conquête qui n'étoit due qu'aux charmes de sa figure: lorsqu'elle vouloit *tourner une tête*, elle renonçoit à toute parure, cachoit ses beaux cheveux, et la moitié de son visage sous un grand chapeau; et enveloppée d'un manteau, elle déroboit aux yeux la plus élégante taille du monde, mais elle déployoit tous les agrémens de son esprit; et par les graces séduisantes d'une conversation aussi piquante qu'intéressante, elle l'emportoit toujours sur ses rivales les plus jolies, les mieux coiffées et les mieux mises. Aussi, avec de tels moyens, cette dangereuse coquette, ajoute le chevalier d'Herbain, n'a point fait naître de fantaisies, et n'a jamais inspiré que de grandes passions. Adieu, ma chère tante; je pars dans l'instant pour Versailles, j'en reviendrai après-demain, et je vous écrirai encore

en vous envoyant la petite caisse de musique que vous m'avez demandée.... On m'envoie chercher, on m'attend; adieu: votre fille vous embrasse aussi tendrement qu'elle vous aime.

LETTRE X.

La Vicomtesse à la Baronne.

Je suis tous les jours plus contente de ma situation, ma chère amie, c'est-à-dire, de ma fille, car mon bonheur dépend de sa conduite et de sa tendresse pour moi. Je vous ai fait part de tous les petits sujets de mécontentement qu'elle m'a donnés dans les commencemens de son mariage; mais enfin ces légers nuages se dissipent, et je commence à croire qu'en doutant de sa sensibilité, la mienne me rend souvent injuste; elle aime son mari avec passion: en général, tous les mouvemens de son ame sont violens, et quoiqu'il y ait plus de dangers pour de tels caractères que pour les autres, vous conviendrez cependant que ce sont les seuls attachans. Je dois bien m'applaudir de lui avoir donné l'objet qu'elle avoit choisi: impétueuse, franche et sensible comme elle l'est, comment auroit-elle

supporté un engagement contraire à son inclination, elle qui ne peut souffrir l'ombre de la contrariété dans les choses qui lui sont le plus indifférentes? Elle a de grands défauts, je l'avoue, mais ils tiennent presque tous à sa vivacité et au peu de dissimulation dont elle est capable; vous m'avez vu la soupçonner de fausseté en quelques occasions, cette idée m'affligeoit mortellement; grace au ciel, j'en suis bien désabusée; comme elle le dit elle-même, ce qu'on seroit tenté d'attribuer à l'artifice, n'est que de l'inconséquence et de l'étourderie, et voilà ses deux défauts dominans. D'ailleurs, son ame est susceptible de tous les sentimens honnêtes, et veut s'y livrer; elle a fait choix d'une amie, et elle l'aime avec excès; c'est une jeune personne plus âgée qu'elle de quelques années, mariée depuis quatre ans, et également distinguée par sa naissance, sa conduite, et l'existence agréable qu'elle a dans la société; et je vois avec plaisir ma fille se livrer à ces transports, à cet enthousiasme qu'inspirent à la jeunesse vive et

sensible les charmes d'une première amitié.

Parlons à présent d'un objet plus intéressant pour vous, puisque vous devez l'adopter un jour. Constance n'annonce aucun des agrémens piquans de sa sœur, mais sa beauté régulière et touchante, sa douceur, son ingénuité, la parfaite égalité de son caractère, attirent déja tous les cœurs vers elle ; sa raison est au-dessus de l'âge de sept ans. Sensible, mais timide, et peu démonstrative, toujours la même, toujours sérieuse, craintive et soumise, malgré les charmes de sa figure, elle paroît plus faite pour être aimée que pour plaire ; je crois que son caractère et le genre de son esprit vous conviendront également, et que vous trouverez en elle une femme simple, raisonnable et réfléchie, ce qui me paroît être l'objet de tous vos vœux. Puisse-t-elle faire le bonheur de notre aimable Théodore, de cet enfant si précieux et si cher ! et puissions-nous alors, réunies l'une et l'autre, nous applaudir et jouir ensemble de leur félicité commune ! Oh

ma chère amie, que ces temps heureux sont encore éloignés!.... En attendant, quels sacrifices vous faites! Je les admire, mais j'en gémis chaque jour davantage, et je n'ai pour les supporter, ni votre courage, ni votre enthousiasme, ni votre philosophie. Adieu, pardonnez-moi cette foiblesse, en songeant au sentiment si tendre qui la produit.

LETTRE XI.

Réponse de la Baronne.

Je vous félicite, ma chère amie, du bonheur dont vous jouissez à présent : sûre du cœur de votre fille, je pense comme vous, que vous devez en effet supporter et tolérer ses défauts ; qu'elle vous aime, c'est assez : l'âge et le temps, n'en doutez pas, réformeront insensiblement son caractère. Vous me dites que déja elle a fait choix d'une amie, permettez-moi de vous communiquer là-dessus quelques réflexions que j'ai faites autrefois dans le monde, lorsque j'étois observatrice et témoin des événemens de la société ; cette partie de votre lettre me les rappelle, et peut-être ne vous seront-elles pas inutiles. C'est en prodiguant à des goûts passagers et frivoles les noms sacrés de confiance et d'amitié, qu'on est parvenu à faire presque douter de l'existence du sentiment qu'on a méconnu.

Cette succession rapide de mouvemens vifs et tumultueux, épuise et dessèche le cœur, sans l'avoir jamais pu remplir. L'inconstance naît du besoin d'aimer; on veut s'attacher, on change par le desir ou l'espoir de se fixer enfin, et la vie se passe à chercher ce qu'on finit par croire une chimère, parce qu'on ne l'a point trouvé. Toutes ces erreurs viennent des préjugés qu'on nous donne, et qui se multiplient tous les jours. Un seul sentiment bien vrai suffiroit au cœur, et l'on nous persuade que pour être parfaitement heureux, il faut les éprouver tous en même temps. Comme pour rendre le bonheur une chose moins commune, on établit des différences qui n'existent point, on donne au même sentiment une infinité de noms, on le partage ainsi en plusieurs branches, et l'on assure que la félicité parfaite consiste à trouver les objets qui doivent remplir cette liste nombreuse: je vais vous en faire le calcul suivant les idées reçues. Une jeune femme instruite de cette manière, si elle n'aime point son mari, sait qu'il lui faut de

l'amour, et elle cherche un amant; elle sait de même qu'elle doit avoir de la tendresse pour ses parens, ce qui forme un sentiment à part qui n'a rien de commun avec l'amitié; elle leur rend *des soins*, leur fait des visites, voilà cette espèce de sentiment établi, et tout ce qu'il exige; elle a des frères, des sœurs, autres sentimens auxquels elle applique des noms particuliers: tout cela ne suffit pas, elle a besoin d'une amie; la sympathie vient à son secours, et lui découvre au bout de six mois l'objet digne de posséder toute sa confiance; outre cela, il faut encore ce qu'on appelle *des amis*, car il est nécessaire de pouvoir dire, *mon amie intime* et *mes amis*, ce qui est fort différent. Ces amis ont, pour leur partage les demi-confidences, les secrets du moment, et sont toujours sur la petite liste: d'ailleurs, s'ils sont malades, on court s'enfermer avec eux, on les garde, on les soigne, on les voit tous les jours; ils doivent être au nombre de cinq ou six, ont tous le même rang et les mêmes priviléges, et ne sont subordonnés qu'à

l'amie intime : voilà donc déja, sans compter les sentimens de la nature et l'amour, deux espèces d'amitié très-différentes. Pour l'amie intime, c'est une passion qui doit durer toute la vie ; on a son portrait, de ses cheveux ; l'on a toujours deux ou trois secrets à lui dire à l'oreille quand on la rencontre, ne l'eût-on perdue de vue que depuis un quart-d'heure ; et l'on n'est jamais priée à souper qu'avec elle : au lieu que pour *les amis*, on n'éprouve qu'un sentiment tendre, mais tranquille, fondé sur l'*estime* et la *convenance*, et qui n'a rien de violent. Si l'on est doué d'un peu de délicatesse, il y a encore un cinquième sentiment, qu'on appelle de *l'intérêt* ; il tombe sur une douzaine de personnes de la société générale, qu'on choisit communément parmi celles qui ont le plus de considération par leur rang ou par leur fortune : ce sentiment exige, dans l'absence, une lettre tous les mois ; dans les maladies, on est obligé d'envoyer savoir des nouvelles trois ou quatre fois par jour ; et dans les cas de mort, on

doit s'abstenir des spectacles au moins le reste de la semaine. Toutes ces choses sont marquées d'une manière si précise, et suivies si exactement, qu'il est aisé de voir qu'elles ont été apprises par cœur dès l'enfance, et que l'éducation et l'exemple les ont gravées de bonne heure dans la tête. N'est-il pas aussi plaisant que ridicule qu'une jeune personne qui trouve si naturellement dans sa famille les objets qui doivent remplir son cœur, aille former au-dehors et parmi des étrangers ces nœuds frivoles, qui, sans l'attacher, l'éloigneront insensiblement pour jamais de tout ce qu'elle doit aimer?.... Croyez-moi, ce n'est point une amie qu'on cherche à dix-huit ans; ce n'est point un guide, un conseil qu'on desire, puisqu'on le trouve dans sa mère, dans son mari, et qu'on néglige l'une et l'autre. On ne songe d'abord qu'à former une liaison brillante; c'est toujours pour la personne qu'on croit de meilleur air et le plus à la mode, que la sympathie se déclare. D'ailleurs, on veut aussi une confidente complaisante et facile, et pres-

que toujours l'intimité de deux jeunes personnes peut faire soupçonner entre elles quelque intrigue imprudente ou dangereuse. On commence par dire des secrets innocens, peu-à-peu les têtes s'échauffent ; pour remplir l'engagement d'une confiance entière, on rend un compte plus détaillé qu'exact de tous ses sentimens, on disserte, on parle surtout de l'amour, on s'en communique mutuellement une idée fausse et exagérée, ensuite on se vante de ses conquêtes, des passions qu'on inspire. Dans ces petites histoires, l'amour-propre altère presque toujours les faits, et déguise souvent la vérité ; on prend le goût de l'intrigue, l'habitude du mensonge, et l'on s'accoutume à la fausseté en prodiguant à cette amie, qu'on n'aime que pour être écoutée, tous les témoignages de la tendresse la plus vive et la plus passionnée. Voilà ce que j'ai observé, voilà ce qu'il faudroit faire remarquer aux jeunes personnes, en causant, en plaisantant, et en tâchant de jeter du ridicule sur des choses qui en sont si sus-

ceptibles. Adieu, ma chère amie; l'on m'apporte une lettre de vous, et de cette manière je termine la mienne sans regret, puisque ce ne sera pas pour vous quitter.

LETTRE XII.

La même à la même.

QUELLE attention il faut avoir avec les enfans jusques dans les plus petites choses !... Adèle est naturellement vraie, l'éducation n'a fait que fortifier en elle cette vertu ; jamais elle n'aura recours au plus léger déguisement pour tâcher de s'excuser d'une faute, et cependant je me suis apperçue que, depuis quelques jours, elle mentoit de gaîté de cœur et pour s'amuser ; voici comment. Dainville, la semaine passée, a fait un rêve très-plaisant, qu'il a conté, et dont on a beaucoup ri. Le lendemain, Adèle a rêvé aussi, et m'a fait part de son rêve, auquel j'ai donné peu d'attention. Deux jours après, autre songe, et enfin aujourd'hui elle m'en a conté un si joli, que j'ai vu clairement qu'elle l'avoit composé à loisir ; elle en est convenue, en avouant aussi que tous les autres étoient

pareillement de son invention ; je n'ai pas eu de peine à lui faire comprendre que s'il est affreux de mentir pour son intérêt, il est encore plus inexcusable de mentir sans motif : je vous ai fait connoître, ai-je ajouté, combien le mensonge est un vice odieux et bas ; vous savez à quel point un menteur est digne de mépris ; je dois vous apprendre encore qu'il ne peut jamais être véritablement aimable. Il y a beaucoup de gens qui se plaisent à composer des histoires qu'ils donnent pour vraies sans scrupule, parce qu'elles ne font tort à personne ; ils n'ont d'autre projet, en exagérant et en mentant, que celui d'amuser et de se rendre agréables à la société ; mais ils manquent absolument leur but, et seulement choisissent, pour se déshonorer, la manière la plus frivole et la plus absurde. Un homme qui ment ainsi pour son plaisir, n'est cru sur rien ; ses récits, quelque agréables qu'ils puissent être, n'intéressent jamais, parce qu'ils ne peuvent inspirer ni curiosité ni confiance, et il est à peine écouté ; tandis

qu'une personne bien vraie, en supposant même qu'elle n'eût point d'esprit, si elle a une chose extraordinaire à conter, est toujours sûre de captiver l'attention, et d'être écoutée avec plaisir : outre l'estime qu'elle mérite, l'idée qu'on doit croire tout ce qu'elle dit, rend sa conversation intéressante, et sa société pleine d'agrémens ; et n'eût-elle enfin que cette précieuse vertu, elle seroit aimable et recherchée. Après ces réflexions, j'ai prié Adèle de ne plus conter ses rêves à l'avenir.

Je viens de recevoir une lettre de madame d'Ostalis, qui ne me parle que de notre charmante Constance : elle me dit que je la trouverai embellie à un point surprenant, et qu'elle est véritablement jolie comme un ange ; j'en suis presque fâchée : la laideur révoltante est sans doute un malheur très-réel ; mais une beauté parfaite est un don de la nature toujours dangereux, et souvent nuisible et funeste. Une belle personne, en attirant tous les regards, n'en est jugée qu'avec plus de sévérité, même sans que

la jalousie s'en mêle ; la curiosité, qui nous est naturelle, cherche à pénétrer si cet objet, dont les charmes nous intéressent, possède encore les autres qualités que nous lui desirerions. Une ame honnête et douce éprouvera ce sentiment ; la vue de ce qui plaît inspire l'envie de le connoître davantage, ce mouvement désintéressé ne cause point de défiance : on ne réfléchit pas que la haine et l'amour s'aveuglent, que l'indifférence n'examine rien, et que la bienveillance est seule clair-voyante et juste ; et voilà le sentiment général. C'est ainsi qu'un avantage, si précieux en apparence, n'est en effet qu'un danger de plus. Telle est à-peu-près, dans un autre genre, la situation d'un homme médiocre, élevé à d'éclatans emplois ; tous les yeux fixés sur lui découvrent facilement jusqu'à ses moindres défauts ; pendant que la flatterie l'encense, la haine le noircit, la calomnie le déshonore, et la vérité même le démasque et l'accuse. Toutes ses fautes sont observées, comptées, exagérées ; ôtez-lui ce titre brillant

qui le décore et l'expose, la moitié de ses ridicules sera ignorée ; personne ne se donnera la peine nécessaire pour dévoiler ses vices, ils resteront secrets au fond de son ame, et l'on ne portera point le jour sur les actions qu'il veut cacher.

Il est rare qu'une femme parfaitement belle soit aimable ; elle croit communément que la nature a tout fait pour elle, qu'il lui suffit de se montrer pour enchanter et pour séduire, et que ce moyen les vaut tous ; voilà les idées qu'elle apporte dans la société ; aussi tous ses succès se bornent à la frivole admiration qu'excite sa première vue ; ce mouvemeut passager, en se dissipant, ne laisse après lui que l'ennui, l'insipidité, et même le dégoût. Près d'elle, l'esprit est oisif, le cœur est froid, et c'est une remarque très-vraie, que les passions les plus vives ne sont pas inspirées par les plus belles personnes.

Un extérieur qui n'offre rien de choquant, une physionomie caractérisée, d'une expression intéressante ou spirituelle, voilà les avantages desirables ;

ajoutez à ce portrait, des graces simples et naïves, de la douceur, de l'esprit sans affectation, et vous verrez si la beauté seule pourra lui disputer le prix. Ainsi, ma chère amie, redoublez donc vos soins pour Constance, persuadez-lui bien que, dans la société, la beauté ne peut suppléer aux autres agrémens, qu'elle expose à toutes les noirceurs de l'envie des femmes et de la fatuité des hommes; qu'en attirant l'attention générale, elle ne sert souvent qu'à faire observer des défauts et des foiblesses qu'on ne remarqueroit pas sans elle; mais que c'est elle aussi qui rend la modestie plus intéressante, et qui donne à la vertu l'éclat le plus brillant. Ne cherchez point à lui dissimuler qu'elle est belle, c'est une chose impossible à cacher; dites-le lui simplement, froidement, sans paroître attacher de prix à cet avantage; en même temps répétez-lui que si elle conserve sa figure jusqu'à vingt-cinq ans, ce qui est fort incertain, elle se verra successivement préférer, dans cet espace, cent femmes qui n'auront ni sa régularité, ni

sa beauté, mais que la mode et la fantaisie feront trouver charmantes. N'avons-nous pas vu madame de Gerville passer un moment pour la plus jolie personne de Paris, malgré la chanson qui critiquoit si cruellement, mais si justement, sa taille, ses dents, son teint, sa bouche et son nez? Comme nulle figure n'est absolument parfaite, en ne cachant point à votre fille qu'elle est belle, dites-lui aussi naturellement les défauts qui peuvent se trouver dans sa personne, afin qu'elle ne se croie pas un chef-d'œuvre de la nature, et qu'elle s'accoutume à s'entendre critiquer à cet égard, sans éprouver du dépit ou du chagrin; et pour cela, faites-lui remarquer ses petites imperfections, non avec l'air d'en être affligée, mais avec le ton qu'on prend en parlant des choses indifférentes.

Adèle est véritablement jolie, elle le sait, et n'y pense jamais. J'ai donné un grand dîner il y a quelques jours; j'avois rassemblé presque tous mes voisins, l'assemblée étoit fort brillant, Adèle très-bien mise, et singulièrement en beauté;

toute la compagnie se récria sur sa figure, et chacun répéta qu'on n'avoit jamais rien vu de si charmant et de si agréable. Le soir, quand nous fûmes en famille, miss Bridget me demanda le nom d'un grand homme qui s'étoit mis à table à côté de moi, et dont la conversation avoit paru m'intéresser; je répondis qu'il s'appeloit M. de l'Orme, qu'il avoit beaucoup voyagé, qu'il étoit fort instruit et très-aimable; mais un peu caustique, répondit miss Bridget, et il m'est arrivé avec lui, poursuivit-elle, une petite aventure assez drôle, et que je conterai sans crainte devant mademoiselle Adèle, parce que je suis bien sûre qu'elle en rira toute la première. Je parie, interrompit M. d'Almane, que vous lui aurez entendu dire qu'il ne trouvoit point Adèle jolie: Oh! cela, reprit miss Bridget, ne vaudroit pas la peine d'être conté, car enfin chacun a son goût; et quand mademoiselle seroit belle comme le jour, elle ne pourroit pas plaire à tout le monde; mais c'est que M. de l'Orme m'a choisie pour sa confidente à ce sujet, ce

qui est assez singulier; voici comment : il a cru que j'étois une dame des environs, et une demi-heure avant le dîner, pendant que tout le monde étoit dans le salon, je me promenois sur la terrasse; il est venu m'y joindre, et pour entrer en conversation, je lui ai demandé comment il trouvoit que mademoiselle Adèle expliquoit les tapisseries historiques : A merveille, a-t-il répondu; et ce que j'ai sur-tout admiré, c'est qu'elle les explique sans pédanterie, et n'en parle que lorsqu'on la questionne; elle fera bien de conserver cette simplicité et cette modestie, car sans ces deux qualités, toute l'instruction du monde, loin d'être agréable aux autres, ne sert qu'à rendre celui qui la possède importun, ennuyeux, et même ridicule : voilà, continua-t-il, ce que j'aurois desiré qu'on eût loué dans cette jeune personne, au lieu de s'extasier, comme on fait, sur sa figure, qui est infiniment médiocre. En effet, ai-je dit, on lui donne là des louanges bien frivoles; il est vrai qu'elle est jolie, mais.... Jolie! a-t-il interrompu, voilà ce que

je ne trouve point du tout ; elle a une petite figure sans aucune régularité, un minois de fantaisie extrêmement commun, et je vous assure que la plupart des personnes qui disent là-dedans qu'elle est charmante, n'en pensent pas un mot. Cette sotte flatterie m'indigne, je vous l'avoue, et je voudrois que cette enfant, qui m'intéresse réellement par son éducation, pût savoir combien tous ces complimens sont faux, et même injurieux pour l'objet auquel ils s'adressent, car on ne les fait qu'en supposant une personne assez stupide et assez vaine pour les prendre au pied de la lettre, et pour en être enchantée. Ce discours, continua miss Bridget, me parut de très-bon sens, et j'aurois fort desiré prolonger cet entretien, lorsque mademoiselle Adèle vint me trouver pour me dire qu'on alloit se mettre à table ; à la manière dont elle me parla, M. de l'Orme vit bien que j'étois une personne du château, et mademoiselle Adèle peut se rappeler qu'il partit très-embarrassé, et que je lui parlai bas, parce qu'il me pria de ne point le com-

promettre, ce que je lui promis. Ainsi, interrompit Adèle en rougissant un peu, il a cru que si j'apprenois qu'il m'a trouvée *laide*, je serois au désespoir; je voudrois bien qu'il fût désabusé d'une idée semblable..... Elle a raison, ajoutai-je; mais comment faire? Il ne reviendra plus ici, et il part dans deux jours. Il faut, dit M. d'Almane, que miss Bridget lui écrive; et comme c'est un homme de mérite, et qui d'ailleurs a cinquante ans, Adèle, si sa mère le permet, pourroit ajouter quelques lignes dans la lettre de miss Bridget. J'approuvai fort cette idée: Adèle eut quelque peine à se décider, par la crainte de faire quelques fautes d'orthographe; mais enfin miss Bridget la détermina; et lorsque cette dernière eut écrit une lettre par laquelle elle apprenoit à M. de l'Orme qu'elle avoit trouvé ses réflexions si sensées, qu'elle n'avoit pu se défendre d'en faire part à sa jeune amie, Adèle s'enferma dans un cabinet pour écrire ses quatre lignes; elle y resta fort long-temps, en sortit extrêmement rouge, et nous donna un billet écrit

à main posée, parfaitement bien, et conçu dans ces termes :

« Oui, Monsieur, je ne suis ni sur-
» prise ni fâchée que vous m'ayiez trouvée
» si laide, cela est tout simple ; et lors-
» qu'on me dit que je suis jolie, je me
» doute souvent qu'on se moque de moi,
» et j'aime bien mieux être louée sur le
» peu que je sais et sur mon caractère,
» parce que ces louanges-là sont pour
» maman comme pour moi ; je vous prie,
» Monsieur, de ne me pas croire une
» jeune personne *absurde* et *frivole* ;
» avec la mère que j'ai, je ne serai jamais
» ni l'un ni l'autre ».

J'approuvai fort ce billet, nous le donnâmes sur-le champ à un postillon, avec ordre de le porter à M. de l'Orme, qui devoit passer encore trois jours chez un de nos voisins qui n'est qu'à deux lieues d'ici. Adèle vit monter le postillon à cheval, qui revint à neuf heures avec les réponses de M. de l'Orme. Voici celle qui s'adressoit à Adèle :

« Mademoiselle,

» Je ne puis croire que *madame de*

» *Bridget* vous ait dit que je vous trou-
» vois *laide ;* je ne me suis certaine-
» ment point servi de cette expression,
» je hais trop l'exagération pour l'em-
» ployer jamais, sur-tout quand elle
» est désobligeante et malhonnête. Je
» conçois même que l'on peut trouver
» votre figure très-agréable; car les opi-
» nions et les goûts n'ont rien de fixe et
» d'arrêté relativement à la beauté ou à
» la laideur, chacun en juge diverse-
» ment, et très-souvent le visage le plus
» médiocre est préféré au plus parfait ;
» voilà pourquoi celles qui veulent plaire
» universellement par ce petit moyen,
» sont en effet aussi *absurdes* que *fri-*
» *voles*. Mais vous, Mademoiselle, vous
» n'aurez certainement pas cette plate et
» ridicule prétention ; c'est par les char-
» mes de votre caractère, par votre dou-
» ceur, votre égalité, votre esprit et vos
» talens, que vous desirerez plaire; et si
» vous profitez de l'éducation que vous
» recevez, vous aurez dans la société le
» rang le plus distingué comme le plus
» agréable; alors, quand le hasard, dans

» huit ou dix ans, me procurera l'hon-
» neur de vous rencontrer, ce sera avec
» un grand plaisir que je verrai ma pré-
» diction accomplie ».

Adèle parut assez contente de cette lettre, elle dit même qu'elle la conserveroit et la liroit de temps en temps; elle ajouta que ce M. de l'Orme n'étoit pas *d'une politesse bien parfaite*, mais qu'il avoit beaucoup de raison et de bon sens. Vous ne sauriez croire, ma chère amie, combien cette manière de donner des leçons est amusante; au lieu de ces froids sermons si ennuyeux à répéter et à entendre, et qui fatiguent également les instituteurs et les élèves, nous avons le plaisir d'inventer de jolis plans, que nous mettons en action, et de faire jouer les principaux acteurs, sans qu'ils ayent la peine d'apprendre leurs rôles; et je vous assure que ces petites comédies, qui durent souvent dix ou douze jours, ont pour nous un intérêt, et nous procurent un plaisir dont vous ne pouvez vous faire une idée.

LETTRE XIII.

Le comte de Roseville au Baron.

J'AI à vous mander un événement si extraordinaire, mon cher Baron, que je ne veux pas perdre un moment à vous en instruire, d'autant plus que M. d'Aimeri est le héros principal de cette histoire singulière. Les sentimens que vous avez pour lui, suffiroient pour m'inspirer en sa faveur le plus vif intérêt; mais d'ailleurs, son mérite et l'excès de son malheur lui ont acquis pour jamais toute mon amitié. Je conçois quelle doit être votre curiosité, je vais la satisfaire. M. d'Aimeri est arrivé ici, il y a environ huit ou dix jours; d'après tout ce que vous m'aviez écrit à son sujet, j'avois engagé un de mes amis à le loger, et le soir même je fus le voir; une légère indisposition lui fit garder sa chambre quelques jours, au bout desquels il parcourut la ville, et vit ce qu'elle offre de

plus curieux : on lui vanta la maison de M. d'Anglures (cet homme singulier et bienfaisant dont je vous ai déja parlé) ; il me témoigna le desir d'y aller, et comme je suis présentement fort lié avec M. d'Anglures, je promis à M. d'Aimeri de l'y mener. Le lendemain, en effet, nous partîmes aussi-tôt après le dîner, M. d'Aimeri, le jeune Charles et moi, dans la même voiture ; en arrivant, on nous dit que M. d'Anglures étoit sorti pour se promener dans la campagne, mais que sûrement il rentreroit bientôt, et l'on nous ouvrit tous les appartemens. Au bout d'une demi-heure, voyant que M. d'Aimeri ne pouvoit s'arracher du cabinet d'histoire naturelle, je lui offris de conduire son petit-fils dans les jardins qui méritent d'être vus, et dont je vous ferai la description dans ma première lettre. A peine étions-nous sortis de la maison, qu'un domestique vint nous dire que M. d'Anglures revenoit de sa promenade et me cherchoit ; au même moment il parut au bout d'une allée, et nous le joignîmes : aussi-tôt qu'il eut

jeté les yeux sur le jeune Charles, je remarquai sur son visage une altération singulière; il le regardoit d'un air étonné, attendri; et après un moment de silence, il s'écria : Grand Dieu ! quelle ressemblance!.... et détournant la tête, il essuya ses yeux remplis de larmes; ensuite se rapprochant de Charles, et le prenant par la main : Pardonnez, lui dit-il, ma curiosité, mais.... quel âge avez-vous?.... Quinze ans et demi, répondit Charles.... O ciel! reprit M. d'Anglures, jusqu'au son de sa voix!.... Ah! Monsieur, continua-t-il, en m'adressant la parole, quel est ce jeune homme, quel est son nom?.... — Le chevalier de Valmont.... A peine eus-je prononcé ces mots, que M. d'Anglures, saisissant Charles dans ses bras, le serra contre son sein, avec un transport qui m'auroit dans l'instant fait deviner la vérité, si j'eusse été mieux instruit de l'histoire de M. d'Aimeri, mais n'en sachant aucun détail, je contemplois cette scène avec une surprise inexprimable, lorsque M. d'Anglures, se retournant vers moi : Vous saurez aujourd'hui

même, me dit-il, le motif de l'état où vous me voyez; vous me connoîtrez, vous me plaindrez, j'en suis sûr.... Mais avec qui cet aimable enfant voyage-t-il? est-ce avec un gouverneur? Non, répondis-je, avec son grand-père..... Son grand-père! reprit M. d'Anglures d'un air égaré. — Oui; M. d'Aimeri... — Que dites-vous? interrompit-il encore, M. d'Aimeri est ici, il est dans ma maison!.... Il prononça ces paroles d'une voix si forte, et en même temps si tremblante; une colère si vive se peignit dans ses yeux encore remplis de pleurs, que je compris facilement que s'il voyoit en Charles un objet intéressant et cher, il retrouvoit dans M. d'Aimeri un ennemi détesté. Je crois, lui dis-je, que vous connoissez tous les droits de l'hospitalité, et que vous ne ferez rien qui ne justifie la haute idée que j'ai de votre sagesse et de votre vertu. Ah! si vous saviez, s'écria-t-il.... Il s'arrêta, parut rêver un moment; et tournant les yeux sur le chevalier de Valmont, sa colère, loin de se dissiper, sembla se ranimer encore; et

Charles, jusqu'alors immobile d'étonnement, rompant enfin le silence : Mais, Monsieur, lui dit-il, connoissez-vous mon grand-père? auriez-vous à vous plaindre de lui? dans ce cas, je suis prêt à vous offrir pour lui toutes les satisfactions que vous pouvez desirer..... — Généreux enfant, interrompit M. d'Anglures en l'embrassant..... — Encore une fois, reprit Charles, connoissez-vous mon grand-père?.... M. d'Anglures hésita un moment à répondre; ensuite prenant un air plus doux et plus calme : Il ne me connoît pas, dit-il, vous devez le savoir; par un hasard singulier, son nom me rappelle de douloureux événemens; je desire même de le voir un instant; attendez-nous dans ce jardin.... Non, non, interrompit vivement Charles, vous ne le verrez qu'en ma présence..... — Jeune homme, reprit M. d'Anglures avec un peu de sévérité, je pardonne l'outrageante défiance que vous me montrez, à la cause respectable qui vous l'inspire; mais songez que je consens à prendre le comte de Roseville pour té-

moin de cet entretien; songez que je suis chez moi, et que quand il seroit vrai que votre père fût mon ennemi, il seroit ici dans un asyle sacré. M. d'Anglures a raison, ajoutai-je, et croyez que M. d'Aimeri lui-même blâmeroit beaucoup le mot qui vient de vous échapper; restez donc ici; dans un quart-d'heure nous reviendrons vous rejoindre. A ces mots, nous nous éloignâmes du jeune Charles, que nous ne laissâmes pas entièrement exempt d'inquiétudes. Pour moi, surpris, confondu de tout ce que je venois d'entendre, j'attendois avec quelque crainte et une extrême curiosité, le dénouement de cette aventure extraordinaire, et je n'osois questionner M. d'Anglures, qui me dit en entrant dans la maison : Allez, mon cher Comte, retrouver M. d'Aimeri; je vous demande votre parole de ne lui rien dire de tout ce que vous avez vu. Je vous la donne, répondis-je. Eh bien! reprit-il, attendez que je vous envoie chercher : en disant ces paroles, il me quitta sans me laisser le temps de lui répondre. Je trouvai

encore M. d'Aimeri dans la galerie d'histoire naturelle, et il étoit si profondément occupé, qu'il ne s'apperçut même pas que je revenois sans son petit-fils. Au bout de dix minutes, un valet-de-chambre vint nous avertir que M. d'Anglures nous attendoit dans son cabinet. Cette invitation me causa un trouble que M. d'Aimeri, toujours en distraction, ne pouvoit remarquer; je le pris sous le bras, et nous suivîmes le valet-de-chambre, qui, après nous avoir fait traverser plusieurs appartemens, nous montra une porte, nous en donna la clef, et s'en alla. A l'instant même, j'ouvris cette porte mystérieuse, et je passai le premier. Je croyois connoître toute la maison, que j'avois parcourue cent fois, et je vis avec surprise que ce cabinet, aussi singulier que magnifique, m'étoit absolument inconnu; les murs et le plancher en sont revêtus d'un marbre blanc d'un éclat éblouissant; et dans le fond, vis-à-vis de la porte, quatre superbes colonnes de porphyre soutiennent un élégant baldaquin de drap d'argent, orné de franges brillantes,

auquel sont attachés des rideaux de gaze, qui, tirés alors entièrement, nous cachoient l'intérieur du pavillon; mais au moment où M. d'Aimeri parut dans le cabinet, ces rideaux s'ouvrirent tout-à-coup, et nous découvrîmes M. d'Anglures, qui s'adressant à M. d'Aimeri, lui dit d'une voix terrible : Lève les yeux, barbare, et contemple ton ouvrage!.... M. d'Aimeri tressaille, et porte ses regards sur le touchant objet qui devoit r'ouvrir toutes les plaies de son cœur.... Il voit sur un piédestal une statue de marbre blanc représentant la Fidélité éplorée; cette figure tenoit d'une main une longue chevelure blonde, et de l'autre, pressoit contre son cœur une lettre à moitié ployée, dont on ne pouvoit lire que ce seul mot tracé en grosses lettres d'or : *Cécile*. A cette vue, votre malheureux ami, glacé d'étonnement et pénétré de douleur, reste un instant immobile; ensuite, jetant un œil égaré sur M. d'Anglures, il frémit, il chancelle; et s'appuyant contre une colonne : Quoi! dit-il, le chevalier de Murville!.... Oui,

lui-même, interrompit M. d'Anglures ; oui, je suis cet infortuné... le chevalier de Murville, ton plus implacable ennemi.... O ma fille !.... s'écria M. d'Aimeri ; il n'en put dire davantage, ses sanglots lui coupèrent la parole. Cruel, reprit M. d'Anglures, de quel bonheur ton exécrable ambition m'a privé ! Il est juste qu'enfin cette même ambition serve aujourd'hui à redoubler ta confusion et tes remords ; songe à la fortune que je possède, à ces richesses que je méprise, et dont je ne pouvois sentir le prix qu'en les partageant avec l'objet que j'adorois, cette innocente victime de ta barbarie, aussi sensible, hélas ! que malheureuse ; car si tu l'ignores, apprends que j'étois aimé !.... Oui, barbare ! Cécile m'aimoit ; et malgré ton atroce cruauté, c'est elle qui m'ordonna de respecter ta vie ; c'est elle seule qui pouvoit retenir ce bras désespéré.... J'abandonnai ma patrie, je vins au fond du Nord chercher en vain le repos que tu m'as ravi pour toujours... Un ami fidèle, le seul que j'aye conservé en France, me donne tous les ans des

nouvelles de Cécile, je sais qu'elle existe encore.... Rends-en grace au ciel.... Tant qu'elle vivra, tu n'as rien à redouter de mon ressentiment; mais..... Eh bien! interrompit enfin M. d'Aimeri, satisfaites donc votre rage.... Votre ami vous abuse.... Cécile n'est plus!.... Elle n'est plus, s'écria le chevalier de Murville, Cécile n'est plus, et tu respires encore!.... A ces mots, éperdu, hors de lui, il s'avança impétueusement vers M. d'Aimeri.... Je m'élançai entr'eux, dans cet instant, le jeune Charles, guidé par son inquiétude, entra précipitamment, et voyant que je retenois le chevalier de Murville, Quoi! lui dit-il, me trompiez-vous? que signifie ce transport furieux?.... Si mon père en est l'objet, c'est moi qui vous en demande raison.... Ces paroles rendirent enfin le chevalier de Murville à lui-même; le visage de Charles et le son de sa voix avoient pour lui un charme irrésistible; à la fureur succéda l'attendrissement, ses yeux se remplirent de larmes; et se tournant vers M. d'Aimeri: Ah! s'écria-t-il, don-

nez-moi cet enfant, et je pourrai vous pardonner les maux dont vous avez empoisonné ma vie!.... M. d'Aimeri, loin de pouvoir lui répondre, ne l'entendoit même pas; plongé dans la plus profonde rêverie, les yeux fixement attachés sur les cheveux de sa malheureuse fille, il n'étoit occupé que de ce triste objet; je m'approchai de lui; et le prenant par le bras : Venez, lui dis-je, laissons M. de Murville livré à ses réflexions; il se reprochera sans doute bientôt d'avoir aggravé des peines mille fois plus vives que les siennes. Oui, Monsieur, continuai-je, en m'approchant du chevalier de Murville, j'ignorois et votre nom et votre passion pour l'infortunée Cécile; mais je savois que c'est dans les bras de son père qu'elle a rendu le dernier soupir, et que ce père malheureux, inconsolable de sa perte, accablé de regrets, de douleur, ne supportoit la vie que pour ce jeune homme.... le neveu de Cécile, et l'unique fils que le ciel lui ait laissé..... Quoi! reprit le chevalier de Murville, son fils est mort?..... et il regrette Cé-

cile ! .... Ah ! s'il est malheureux, je suis maintenant le seul coupable !..... Va, s'écria M. d'Aimeri, cesse de te reprocher un emportement qui n'est à mes yeux que l'effet du courroux céleste qui me poursuit..... S'il est vrai qu'un vif ressentiment puisse durer toujours dans un cœur généreux, vous ne devez jamais me pardonner ; et moi je dois tout excuser de vous. A ces mots, M. d'Aimeri s'appuya sur le bras de Charles ; je le soutins de l'autre côté, et nous sortîmes tous les trois. Vous concevrez facilement la cruelle et profonde impression que produisit cette scène sur M. d'Aimeri ; je le ramenai à***** dans un état digne de pitié ; je passai la soirée avec lui ; il me conta, devant le chevalier de Valmont, toute son histoire, et la termina par cette exhortation qu'il adressa à son petit-fils : « Tu seras père un jour, lui
» dit-il, garde-toi d'oser choisir parmi
» tes enfans un objet de prédilection ;
» défends-toi d'un mouvement de préfé-
» rence, qui, devenant bientôt un sen-
» timent exclusif, te plongeroit dans un

» funeste aveuglement sur les défauts et
» les vices de cet enfant chéri, et te ren-
» droit injuste et barbare envers les
» autres ».

Le lendemain matin je retournai seul chez le chevalier de Murville, que je trouvai dans le plus grand abattement, et se reprochant vivement son emportement de la veille; je portai ses regrets au comble, en l'instruisant de tout ce que m'avoit dit M. d'Aimeri; il fondit en larmes au récit de la scène qui se passa chez la jeune fermière où Cécile reçut l'impression fatale qui lui coûta la vie, et vous jugez de ce qu'il dut éprouver pendant le détail de sa maladie et de sa mort. Après avoir répondu à toutes ses questions, je lui en fis à mon tour : il me dit qu'il avoit changé de nom et qu'il s'étoit expatrié, afin que Cécile n'entendît plus parler de lui, et afin de ne jamais rencontrer M. d'Aimeri; qu'il avoit conservé une correspondance en France avec une seule personne, mais qu'en même temps il l'avoit priée de ne jamais lui prononcer le nom de M. d'Aimeri; que

le temps et la raison, en calmant les transports de son désespoir, n'avoient pu détruire sa passion, et que Cécile vivroit toujours au fond de son cœur. Qu'enfin le desir de justifier les bontés et la confiance d'un grand Prince, avoient fait naître dans son ame quelques mouvemens d'ambition, mais qu'il n'avoit trouvé de véritables consolations que dans la retraite, l'étude et le plaisir de faire du bien. Avant de nous séparer, il écrivit à M. d'Aimeri la lettre d'excuses la plus touchante, et me pria de la lui remettre. M. d'Aimeri la reçut avec sensibilité ; le soir même nous apprîmes que le chevalier de Murville avoit envoyé chercher un médecin, et qu'il étoit sérieusement malade : il est beaucoup mieux aujourd'hui ; quand il sera parfaitement rétabli et en état de nous recevoir, je mènerai chez lui mon jeune Prince, qui ne connoît ni sa maison, ni son jardin ; et M. d'Aimeri m'a demandé d'y conduire en même temps le chevalier de Valmont ; ainsi je me flatte que toute animosité de part et d'autre sera totalement détruite

avant le départ de M. d'Aimeri, qui, sachant que je vous rends compte de tous ces détails, me charge de vous dire qu'il vous écrira par le prochain courrier, et vous enverra tous les mois, suivant sa promesse, une copie de son journal.

Je ne puis finir cette lettre sans vous parler encore du chevalier de Valmont : je n'ai jamais vu de jeune homme de son âge, plus formé, plus instruit, et en même temps plus simple et plus intéressant; il me parle sans cesse de vous et de votre aimable famille, et il assure qu'il n'existe point d'enfant dans le monde qu'on puisse comparer à la charmante petite Adèle : le jeune Prince a pris pour lui la plus vive amitié, et je profiterai de cette liaison que j'approuve, pour établir entr'eux, par la suite, une correspondance suivie, qui contribuera sûrement à former beaucoup mon élève.

LETTRE XIV.

La Vicomtesse à la Baronne.

Je suis triste, mécontente, ma chère amie; depuis quelques jours, des tracasseries, des chagrins domestiques m'ont vivement occupée, et je vais soulager mon cœur en vous les détaillant. M. de Valcé jusqu'ici s'étoit conduit de manière à me satisfaire sur tous les points; il paroissoit aimer sa femme; mais en même temps il lui laissoit une entière liberté, et jamais personne n'a semblé plus éloigné que lui de toute jalousie, et plus ennemi de toute contrainte. Lundi dernier, ma fille devoit aller à un bal paré; madame de Valcé, sa belle-mère, est venue la prendre; Flore étoit dans son lit, elle a prétexté une migraine; la partie de bal n'a point eu lieu. Informée de ce caprice, j'ai passé dans son appartement; avant d'entrer, j'ai entendu de grands éclats de rire, qui m'ont un peu

rassurée sur l'état de la malade; je suis entrée, je l'ai trouvée tête à tête avec la comtesse de Germeuil, cette amie dont je vous ai parlé; en me voyant elles ont pris l'une et l'autre un air composé, et il y a eu entre nous un moment de silence causé par leur embarras : enfin, j'ai fait des questions; ma fille m'a répondu qu'elle se portoit à merveille, qu'elle étoit au désespoir de ne point aller au bal, et que c'étoit une fantaisie de M. de Valcé qui l'avoit obligée à ce sacrifice : j'ai demandé pourquoi. Eh, mon Dieu! m'a-t-elle dit en riant, ne connoissez-vous pas son humeur bizarre, et ignorez-vous son extravagante jalousie?... Je l'ai cachée autant que je l'ai pu, a-t-elle continué d'un air plus sérieux, mais les scènes deviennent si ridicules et si multipliées, qu'il n'est plus possible de n'en pas convenir! Pendant ce discours, j'étois restée debout, immobile de surprise. Quoi! dis-je enfin, M. de Valcé est jaloux, et vous l'avouez avec cette légèreté! C'est ainsi que vous parlez du plus grand malheur que puisse éprouver une femme

honnête et sensible ! Pourquoi, reprit Flore, s'affliger d'une folie ? Je l'excuse, je la plains, je cède aux caprices qu'elle inspire, mais je ne croyois pas qu'il fût de mon devoir de m'en désespérer. Cette réponse, qui vouloit donner un tour ridicule à ce que je venois de dire, m'a choquée, j'ai pris un ton sévère : alors Flore a mis en usage tant de grace et de douceur pour m'appaiser, qu'elle y a réussi. Elle m'a conté que son mari devoit aller au bal avant qu'elle en fût priée, et que depuis il avoit témoigné beaucoup d'humeur, et avoit déclaré qu'il n'iroit point; que toute cette journée il l'avoit traitée de la manière la plus dure; ce que madame de Germeuil affirma comme en ayant été témoin, en ajoutant beaucoup d'autres circonstances dont le détail seroit trop long. J'ai fait là-dessus les réflexions et donné les leçons que je croyois nécessaires, et j'ai été me coucher. Le lendemain matin, j'ai fait venir M. de Valcé, et je lui ai parlé de sa jalousie; il s'est mis à rire : C'est la folie de madame de Valcé, m'a-

t-il dit, de vouloir absolument que je sois jaloux; en vérité, je n'y comprends rien; elle m'en fait chaque jour des reproches, elle le persuade à ses amis, et m'en paroît elle-même convaincue; mais je vous proteste que rien n'est plus faux: je fais ce que je peux pour lui ôter cette idée; elle a liberté entière de recevoir toutes les personnes qui lui plaisent; je ne l'observe ni ne la suis jamais, et je n'ai d'humeur que lorsqu'elle s'obstine à m'accuser d'un tort que je n'ai dans aucun moment de ma vie. Cependant, ai-je repris, elle n'a point été hier au bal dans la crainte de vous déplaire, et c'est un grand sacrifice pour elle. Oui, m'a-t-il répondu; et si j'étois jaloux comme elle le prétend, je n'en serois pas plus tranquille, car elle a passé la nuit au bal de l'Opéra où j'étois masqué, et où le hasard me l'a fait rencontrer et reconnoître. Mais, ajouta M. de Valcé, en voyant, à ces mots, l'étonnement peint sur mon visage, je ne la désapprouve nullement; elle est jeune, elle a trouvé plus amusant d'aller au bal de l'Opéra avec son amie, que de suivre à un

bal paré ma mère qui l'ennuie, cela me paroît tout simple; et vous ne devez pas être plus sévère que moi. Mettez-vous un moment à ma place, ma chère amie, et représentez-vous, s'il se peut, la douleur que dut me causer cette explication, qui me prouvoit la sincérité et l'indulgence de M. de Valcé, et qui me découvroit, dans la conduite de sa femme, un tissu de faussetés, d'artifices et d'intrigues. Au désespoir, et furieuse, j'ai été la trouver, et nous avons eu ensemble la scène la plus vive et la plus violente; elle a beaucoup pleuré, m'a protesté que lorsqu'elle m'avoit vue le soir, elle ne songeoit point au bal de l'Opéra; que cette idée étoit venue depuis à madame de Germeuil, qui l'avoit persécutée pour y aller, et qu'enfin elle avoit eu la foiblesse de céder à ses instances; elle m'a toujours soutenu que son mari étoit jaloux, et que la vanité seule l'empêchoit d'en convenir, en lui inspirant la crainte de se donner un ridicule. J'ai tracé à ma fille un plan de conduite qu'elle m'a promis de suivre avec exactitude; ensuite elle m'a fait des protestations si tou-

chantes de tendresse et de confiance, elle est convenue de ses torts avec tant d'ingénuité et de regrets, que, soit justice, soit peut-être foiblesse, elle a fini par me calmer ; mais j'ai remarqué avec chagrin qu'elle avoit peine à se défendre d'une humeur qui perçoit, malgré elle, contre son mari : cependant, depuis deux jours, elle paroît être entièrement dissipée, et la bonne intelligence est rétablie entr'eux. Ce qui me fâche, c'est que cette histoire a fait du bruit, qu'on la conte d'une manière fort infidelle, et toute au désavantage de M. de Valcé, qu'on prétend injuste, jaloux et tyrannique. On croit ma fille fort malheureuse, on la plaint, on s'attendrit sur son sort, et je ne puis me dissimuler que ces idées fausses, répandues dans le monde, viennent directement d'elle et de sa société. Tout cela, ma chère amie, m'afflige au dernier point ; je me flatte encore que ma fille s'abuse elle-même, et qu'elle connoît mal son mari, ce qui cependant paroît incroyable, avec l'esprit qu'elle a ; mais si elle n'étoit pas de bonne foi, si c'étoit une comédie, afin de se rendre

intéressante, et pour se fournir un prétexte en apparence légitime, de cesser d'aimer celui qu'elle a choisi de préférence à tous... Cette idée m'accable, elle est affreuse, et remplit mon ame d'amertume : elle supposeroit une combinaison, un sang-froid, un artifice dont une jeune personne de dix-neuf ans ne peut être capable. Adieu, ma chère amie, j'ai grand besoin de vos réflexions, de votre sagesse, de votre amitié; conseillez-moi, éclairez-moi, voilà ce que j'attends de vous seule. Adieu; répondez-moi le plus promptement qu'il vous sera possible.

LETTRE XV.

La Baronne à madame d'Ostalis.

Je me flatte, ma chère fille, que vous recevrez cette lettre avec plaisir, puisqu'elle vous annoncera que votre mère aura enfin le bonheur de vous embrasser dans quelques jours. Je pars vendredi prochain; et malgré toute votre tendresse pour moi, souffrez que je vous dise qu'il n'est pas possible que vous puissiez vous former une juste idée de l'excès de joie que j'éprouverai en vous revoyant. Non, mon enfant, nul sentiment humain ne peut se comparer aux sentimens d'une mère tendre. Si la nature ne vous a pas fait naître ma fille, n'êtes-vous pas l'enfant de mon choix? et croyez-vous que je puisse jamais aimer davantage ceux que le hasard m'a donnés? Enfin, je vais donc recevoir le prix du courage et de la raison qui m'ont fait résister pendant si long-temps aux instances que vous me renouveliez tous les trois

mois de vous permettre de venir en Languedoc. Il étoit trop nécessaire aux intérêts de votre mari et à votre bonheur, pour la suite de votre vie, que vous restassiez à Paris, pour que je cédasse au desir passionné que j'avois de vous voir: c'est ainsi, ma chère fille, qu'il faut aimer. Enfin, je puis vous dire à présent que, depuis un an sur-tout, je brûlois de retourner à Paris, et qu'il m'a fallu bien de la force pour consentir de bonne grace à rester ici six mois de plus que les quatre ans convenus; mais M. d'Almane a pensé, avec beaucoup de raison, qu'il falloit ne quitter la campagne qu'au mois d'août, temps des vendanges et d'un grand amusement pour mes enfans, afin de leur donner un sujet de regretter la vie simple et champêtre, et le séjour où ils doivent être élevés. Adieu, ma chère fille; voilà, depuis notre séparation, le premier adieu que je vous dis sans peine; vous me trouverez, sans doute, comme le prétend la Vicomtesse, *bien vieillie et bien brûlée* de notre beau soleil de Languedoc, pour lequel elle a tant d'aversion: pour vous,

mon enfant, je suis bien sûre que quatre ans et demi n'auront fait qu'ajouter aux charmes de cette figure si noble et si intéressante que j'aime tant. Adieu, ma chère enfant; mon cœur palpite en songeant que dans quinze jours je serai dans vos bras.

LETTRE XVI.

La Baronne à madame de Valmont.

De Paris.

Je suis arrivée, Madame, hier à midi; je trouvai, sur le grand chemin, à vingt-cinq lieues de Paris, madame d'Ostalis et madame de Limours; ainsi, vous croirez facilement que, malgré ma lassitude et mon aversion pour la voiture, les vingt-cinq lieues qui me restoient à faire m'ont paru bien courtes. En arrivant à Paris et en entrant dans ma maison, madame d'Ostalis m'a conduite dans un petit cabinet que j'aimois particulièrement : j'ai vu avec surprise qu'il étoit orné d'une manière toute différente; j'ai voulu vous prouver, me dit madame d'Ostalis, que je n'ai pas été oisive en votre absence; tout cela est mon ouvrage; j'ai brodé ce meuble, j'ai dessiné ces paysages; et j'ai peint ces fleurs, ces fruits, ces oiseaux et ces miniatures. Cette attention si charmante a d'autant plus de prix, que ma-

dame d'Ostalis cultive encore beaucoup d'autres talens, qu'elle s'occupe infiniment de ses enfans, et remplit, avec la plus scrupuleuse exactitude, tous les devoirs de sa place. Mais on n'a pas d'idée de tout ce qu'on peut faire quand on a le goût de l'occupation, et qu'on ne perd jamais un moment. Au reste, elle est belle comme le jour; son ame est aussi paisible que pure; elle ne veille point, n'intrigue point; elle ne prend ni thé, ni café à la crême; ainsi elle conservera long-temps sa brillante santé, sa beauté et sa fraîcheur.

Adèle et Théodore ont déja regretté le Languedoc; ils ont été se promener aujourd'hui au Palais-Royal, et m'ont fait de grandes plaintes de la poussière et de la foule; ils me trouvent aussi bien malheureuse de n'avoir à Paris qu'un petit jardin dont on fait le tour en dix minutes: miss Bridget les entretiendra parfaitement dans ces dégoûts; car le chagrin de manger seule dans sa chambre, lui rend le séjour de Paris extrêmement désagréable.

M. d'Almane vient de recevoir une lettre de M. d'Aimeri, qui lui mande qu'il compte

rester en **** jusqu'au mois de novembre, qu'alors il ira en Russie, et viendra au mois de juin à Paris; il y passera trois mois, et de là conduira Charles à sa garnison. Adieu, madame; donnez-moi de vos nouvelles : vous devez juger, par mon empressement à vous écrire, du prix infini que j'attacherai à votre exactitude.

Billet de la Vicomtesse à la Baronne.

Ah! ma chère amie, si vous pouvez disposer d'un moment, venez me voir.... venez..... je suis affligée..... bien cruellement affligée..... L'aventure du jardin n'est que trop vraie..... elle se perd!..... Venez, de grace, il faut absolument que je vous parle.

Billet de la marquise de Valcé à la comtesse de Germeuil.

NOTRE promenade nocturne n'est plus un secret.... et vous imaginez le train, les cris, les sermons qu'il faudra essuyer..... Je ne puis sortir; mais allez sur-le-champ conter notre désastre à madame de Gerville, dites-lui bien qu'on veut donner le tour le plus noir à ce qui n'est au fond qu'une étourderie..... elle intriguera pour nous..... Adieu..... car je crains une surprise.

LETTRE XVII.

La Baronne à madame d'Ostalis.

Je ne sais, ma chère enfant, si l'on parle à Fontainebleau de l'aventure de madame de Valcé; la voici dans l'exacte vérité. Lundi dernier, 20 octobre, madame de Valcé dit à sa mère qu'elle iroit souper au Palais-Royal; en effet, le soir elle sortit à neuf heures et demie, avec la comtesse de Germeuil qui la vint prendre, et elle ne rentra qu'à trois heures et demie après minuit. Le lendemain, elle dit à sa mère qu'elle avoit soupé en effet au Palais-Royal; qu'à minuit on avoit entendu du salon une musique charmante; que madame de Germeuil l'ayant *persécutée* pour l'engager à descendre un moment dans le jardin, elle y avoit consenti, et qu'au bout d'un quart-d'heure, elle avoit reconduit madame de Germeuil chez elle, s'y étoit déshabillée pour y prendre du thé tête-à-tête avec

elle, et qu'enfin elle s'y étoit oubliée jusqu'à trois heures. Le soir, le chevalier d'Herbain avertit madame de Limours qu'on prétendoit avoir vu sa fille et madame de Germeuil se promener avec M. de Créni et M. de L***, depuis une heure jusqu'à trois. Madame de Limours n'en voulut rien croire; mais le lendemain, un des gens qui avoient suivi madame de Valcé, vivement pressé par madame de Limours, lui avoua que sa maîtresse étoit sortie à onze heures du Palais-Royal, avoit été se déshabiller chez madame de Germeuil, étoit ensuite revenue au Palais-Royal, et avoit passé trois heures dans le jardin. Toute cette intrigue a été sue dans le monde par M. de B***, amoureux de madame de Valcé depuis six mois; il soupoit aussi au Palais-Royal, et prétend avoir entendu madame de Valcé donner rendez-vous à M. de Créni. M. de B*** est descendu dans le jardin avec deux de ses amis; et là, ils ont vu M. de Créni et M. de L*** attendre une demi-heure, rejoindre ensuite madame de Valcé et

tout enfin, excepté des coups d'épée donnés et du sang répandu. En un mot, les deux rivaux, charmés de leur bravoure mutuelle, se sont embrassés, raccommodés; et ce qui me paroît encore plus sûr que le rapport des témoins, c'est que voilà cette pauvre madame de Valcé plus affichée que jamais.

Billet de madame de Valcé à M. de Créni.

Ne songez plus à venir chez moi, cela est impossible; mais puisque madame de Gerville a envoyé savoir de vos nouvelles, saisissez ce prétexte, allez la voir, liez-vous avec elle et avec ma belle-mère, *à quelque prix que ce puisse être*; c'est le seul moyen qui nous reste, pour nous voir aussi souvent qu'autrefois. Louez madame de Gerville sur ses agrémens, son air de jeunesse, et parlez-lui de Versailles; jouez au quinze avec ma belle-mère, et tout ira bien. Je ne vous parle point de *mon sentiment*, vous ne le

connoissez que trop; que du moins le vôtre me dédommage de tout ce que j'ai sacrifié pour vous convaincre de sa vérité.

LETTRE XVIII.

Madame de Valcé à mad. de Germeuil.

Réellement, ma chère amie, vous n'avez pas le sens commun : vous êtes, dites-vous, *au désespoir ;* vous ne vous consolerez jamais d'un *égarement* qui n'est excusé par rien : *l'illusion est détruite*, etc. etc..... enfin tous les grands mots !.... Quelles expressions, quel style romanesque ! et tout cela pour dire que vous avez un amant, et que vous n'éprouvez pas pour lui ces sentimens exagérés ou chimériques qui n'existent que dans l'imagination ! Vous le préférez, vous l'aimez mieux qu'un autre : eh bien ! voilà l'amour, non pas tel que nous l'admirions jadis dans Cléveland ou dans Zaïde ; mais tel qu'il est véritablement. Eh ! comptez-vous pour rien le charme d'être aimée, d'être obéie, de commander ?...... Vous serez toujours malheureuse, parce que vous avez une exces-

sive délicatesse, et une tête froide; c'est ce qu'il y a de pis : l'on n'est jamais contente, et l'on n'a pas la ressource de pouvoir s'abuser. Pour moi, je possède assez l'art heureux de monter ma tête à mon gré, du moins pour quelque temps; et lorsqu'une illusion se dissipe, j'en répare la perte par une autre : c'est ainsi qu'on me voit tour-à-tour indifférente, sensible, coquette, passionnée, et jamais fausse, car je me pénètre de mon rôle; mon imagination s'échauffe, je crois agir naturellement; voilà tout mon artifice : vous conviendrez qu'il est excusable, puisqu'avant d'abuser les autres, je commence par me tromper moi-même.

Je pense bien, comme vous, que si l'on pouvoit lire dans l'avenir, on n'auroit jamais d'amant, si l'on savoit que ce trouble, ces émotions si vives qu'on éprouve avant *l'aveu fatal*, sont les plus grands charmes de l'amour, et que l'instant où l'on s'égare détruit sans retour un si doux enchantement. J'étois mille fois plus heureuse il y a six mois que je ne le suis à présent, remords et préjugés

à part. Un moment d'entretien, un mot dit à la dérobée, un regard, une rencontre dans la rue ou à l'Opéra, tout cela m'enchantoit; l'habitude et la certitude d'être aimée m'ont infiniment blasée sur ces petits détails; mon imagination n'a plus rien à faire, elle est oisive et froide; je reste avec mon cœur, et je vous avouerai naïvement que la vanité l'occupe beaucoup plus que l'amour. La vanité!... oui, c'est elle seule qui règle la destinée d'une femme. Sans une petite rivalité, causée par la jalousie la plus frivole, je n'aurois point d'amant, ou j'aurois fait peut-être un autre choix. Une Cosaque décida de mon sort; madame de**** dansa mieux que moi, mais on me trouva plus jolie qu'elle; cette nuit célèbre nous rendit ennemies: vous savez comme je me suis vengée depuis: elle pleure l'amant que je lui ai enlevé, et moi je regrette la tranquillité que j'ai perdue: voyez un peu l'influence d'une Cosaque sur la destinée de trois personnes! Mais puisque la vanité nous égare, du moins qu'elle serve à nous con-

soler ; ne cherchons point à lire dans l'avenir, il est trop incertain pour être effrayant. Plaire, réussir, être à la mode, s'amuser, voilà ce qui doit étouffer de vains remords et de tristes préjugés. Vous me demandez des conseils, ma chère amie, et je vous donne celui de renoncer à la folie de prétendre cacher un secret qui n'en peut être un, lorsqu'on est répandu dans le grand monde : l'afficher seroit indécent ; mais en convenir avec quelques personnes sûres, est un des plus grands moyens de s'attacher des amis et de se rendre intéressante. Vous me paroissez regretter amèrement ce que vous appelez votre *ancienne réputation* ; on vous citoit, dites-vous, pour n'avoir jamais eu d'amant, cela est vrai : si vous aviez trente ans, je trouverois ce regret assez simple ; mais enfin l'on ne vous accordoit point une réputation parfaitement établie, et l'on disoit seulement : *Elle n'a point encore d'amant.* D'ailleurs, on peut vous citer à présent pour n'en avoir eu qu'un ; cette gloire-là n'est pas si brillante que l'autre, cependant

elle est aussi rare ; et au fond, je n'en suis pas surprise, car un premier amant, c'est presque un mari : communément on est si jeune quand on le prend, que c'est moins un choix du cœur qu'un engagement formé par la vanité et l'étourderie ; et le moyen que cela dure ?.... Adieu ; revenez donc de la campagne, j'ai besoin de vous voir et de causer avec vous. Votre lettre, vos complaintes, vos délicatesses, tout cela me trouble malgré moi, et me donne de l'humeur. Justement je soupe ce soir avec une femme qui aime son mari, qui n'a jamais eu d'amant, qui est belle, et qui a plus de trente ans ; vous savez bien de qui je veux parler : en vérité, dans la disposition où je suis, sa présence me déplaira plus que jamais.

A propos de femmes à grande réputation, je dois vous dire que j'ai fort à me louer de madame d'Ostalis ; elle m'a défendue dans le monde avec une extrême chaleur, comme vous savez : depuis, elle a réussi à me raccommoder entièrement avec ma mère, et tout-à-l'heure elle a encore eu plusieurs procédés très-

honnêtes pour moi ; je vous ferai ce détail quand je vous verrai. En vérité, je me reproche beaucoup à présent toute l'aversion que j'ai eue pour elle. Adieu ; revenez promptement, vous m'êtes plus nécessaire que jamais ; je vous attends lundi à souper.

LETTRE XIX.

La Baronne à madame de Valmont.

Vous desiriez savoir, Madame, l'impression que produiroit sur Adèle un bal d'après midi, et je puis à présent satisfaire votre curiosité. Je l'ai menée hier au bal, avec son frère, pour la première fois; vous savez que je lui ai donné un maître à danser en arrivant ici, et six mois de leçons l'ont mise en état d'aller au bal et d'y danser comme toutes les jeunes personnes de son âge, d'autant plus facilement, qu'elle a sur elles l'avantage de courir et de sauter à merveille, ce qui la rend infiniment plus légère. Adèle, prévenue par la petite comédie de *la Colombe* (*), n'avoit qu'une médiocre envie d'aller au bal, et *la toque*, la coiffure haute, *la considération* et l'habit garni de fleurs, lui parurent en

(*) Petite pièce du Théâtre d'Education.

effet un attirail fort incommode pour danser. Quand elle fut habillée, je la menai dans un salon, où nous trouvâmes madame d'Ostalis et quelques personnes qui avoient dîné chez moi. Chacun loua son habit, mais sans dire un mot de sa figure, et madame d'Ostalis prenant la parole : Adèle est, dit-elle, ce qu'on appelle *très-bien mise ;* mais ne trouvez-vous pas que le lévite blanc qu'elle porte tous les jours, lui sied mille fois mieux que toute cette parure ? Tout le monde fut de cet avis, et convint qu'une élégante simplicité est toujours ce qui a le plus de grace. Cette dissertation rendit Adèle encore plus mécontente de son habillement ; elle ajouta que les fils d'archal de ses guirlandes de fleurs lui écorchoient les bras ; qu'elle ne pouvoit se remuer avec son panier, et que sa coiffure lui donnoit un mal de tête affreux : au milieu de toutes ces complaintes, cinq heures sonnèrent, et nous partîmes. En traversant l'antichambre, Brunel nous arrêta un moment, parce qu'il s'approcha pour voir Adèle dans sa parure ; mais

à peine eut-il jeté les yeux sur elle, qu'il se tourna en éclatant de rire. Adèle, un peu déconcertée, lui demanda raison de cette incartade. Excusez-moi, Mademoiselle, reprit Brunel, mais c'est que ce rouge et tout cet équipage-là donnent à Mademoiselle une si drôle de figure.... A ces mots, les rires de Brunel recommencèrent; alors nous continuâmes notre chemin, assez attristées par l'impertinente gaîté de Brunel, et nous montâmes en voiture en fort mauvaise disposition pour aller au bal. Quand nous fûmes arrivées dans la salle, à peine Adèle étoit posée sur sa banquette, qu'elle me pria de lui ôter une petite fourmi qui couroit sur sa joue. Vous devez souffrir cela, dis-je en riant, sans quoi vous barbouillerez tout votre rouge, et vous serez hideuse. Adèle murmura fort contre le rouge; et un moment après, ne pouvant résister à la démangeaison, elle passa sa main sur son visage deux ou trois fois, se dessina plusieurs raies sur la joue, et se couvrit de rouge et les yeux et le nez; je l'engageai à se retourner vers une glace,

elle s'y regarda, et ne s'y vit pas avec satisfaction : cependant, prenant son parti d'assez bonne grace : Je ne crois pas, me dit-elle, qu'en cet état j'aye ici beaucoup de succès, et qu'aucun danseur veuille se charger d'une semblable figure. Eh bien ! repris-je, si vous ne dansez pas, nous pourrons causer. Par exemple, dites-moi ce que vous pensez de cette petite demoiselle qui danse là avec Théodore? — Ah! il y a déja long-temps que je la remarque. — Eh bien, comment la trouvez-vous? — Mais elle a l'air d'une folle ; regardez donc, maman, dans les repos de la contredanse, comme elle s'agite, avec quel air familier elle parle à tous ces jeunes gens, quelles mines elle fait!..... Réellement c'est une girouette que sa tête..... Ah! elle danse à présent..... Mon Dieu, comme elle saute et comme elle tourne, cela est fort drôle, mais cela est fort laid ; n'est-ce pas, maman? — Oui, elle a la prétention d'être excessivement leste, et elle ignore apparemment qu'il faut, avant tout, qu'une jeune personne ait l'air noble et modeste :

d'ailleurs on peut danser très-légèrement, et sûrement avec beaucoup plus de grace, sans faire toutes ces contorsions et tous ces sauts ridicules.... — Mais, maman, je m'apperçois que ce genre de danse est très à la mode; tenez, voyez-vous ces deux jeunes personnes, l'une en couleur de rose, et l'autre en blanc.... C'est la même chose..... — Oui, en effet, c'est le goût dominant, et cela est fort simple; tout ce qui est bien est toujours rare, le nombre des gens raisonnables et de bon goût est très-borné, et c'est ce qui fait aussi que chaque personne de cette petite classe est si admirée; car si la vertu, l'esprit, les talens et les graces étoient des avantages très-communs, une personne honnête et aimable trouveroit sûrement dans la société infiniment plus d'agrément et de bonheur; mais confondue dans la foule, elle ne pourroit s'y distinguer, et n'auroit que bien peu de moyens d'y acquérir de la gloire et de s'y faire admirer. — Oui, j'entends cela, maman, *tout ce qui est bien est toujours rare* : et voilà pourquoi

il y a un si grand nombre de coquettes, de personnes oisives, paresseuses, ignorantes, étourdies, et de petites demoiselles qui ont des airs évaporés, et qui font tant de pirouettes et de bonds pour se donner l'air leste. Il faut pourtant être bien bête pour aller se placer dans cette foule-là, au lieu de choisir *la petite classe*, qui est si charmante..... où l'on sera distinguée, admirée !..... Adèle en étoit là de son discours, lorsqu'enfin un jeune homme vint la prier de danser; elle quittoit une conversation qui l'amusoit, elle savoit qu'elle étoit mise à son désavantage; d'ailleurs, n'ayant jamais été parée, elle étoit fort gênée, et par sa coiffure et par son habit, de manière qu'elle dansa mal, et vit bien qu'on la critiquoit et qu'on ne la trouvoit point du tout jolie; aussi revint-elle sur sa banquette avec le ferme projet de ne plus danser. De temps en temps on passoit devant nous de grandes corbeilles remplies de rafraîchissemens et de tartelettes qui tentoient beaucoup Adèle : accoutumée à ne manger que du pain ou du

fruit à son goûter, elle ne touchoit à rien; mais je m'apperçus que les corbeilles lui arrachoient quelques soupirs, et la faisoient tomber dans la rêverie. Adèle, lui dis-je, vous commencez à n'être plus un enfant, vous avez onze ans; ainsi, mangez, si vous avez faim; et de tout ce que vous voudrez, pourvu que ce soit sans excès: au reste, je m'en rapporte entièrement à vous. Adèle profita de cette permission avec grand plaisir; et moi, toutes les fois que je voyois arriver les corbeilles, je tournois la tête d'un autre côté, je parlois à mes voisins; et croyant que je ne l'observois pas le moins du monde, Adèle mangeoit toutes les tartelettes qu'on lui présentoit. J'allois quitter le bal, lorsque Théodore, fort ému, accourut à ma banquette, et me dit tout bas: « Il vient de m'arriver » un malheur en jouant tout seul dans un » petit cabinet; j'ai cassé une belle glace; » et je vous prie, maman, d'en instruire » la maîtresse de la maison, afin que » personne n'en soit soupçonné injuste- » ment ».

Vous concevez, madame, le plaisir que me causa cette candeur et cette délicatesse : j'embrassai Théodore, et après avoir fait l'aveu de sa faute à la maîtresse de la maison, je l'emmenai avec sa sœur, et nous partîmes. Adèle étoit triste et silencieuse, je lui en demandai la raison; elle me répondit qu'elle avoit un peu mal à la tête : C'est, repris-je, parce que vous avez une indigestion. — Moi, maman? — Oui, vous avez mangé dix tartelettes, six meringues, et pris deux tasses de glaces à la crême; ainsi il n'est pas étonnant que vous soyiez malade. — Je ne croyois pas avoir autant mangé. — Ni que je vous eusse si bien observée. Ceci doit vous apprendre deux choses : premièrement, que la sobriété est une vertu aussi utile qu'elle est estimable; et secondement, que rien ne peut me distraire de vous, et que même, en ne paroissant pas vous regarder, je vous vois parfaitement. D'ailleurs, Adèle, quand on a de la générosité, on n'abuse jamais de la confiance que les autres nous témoignent...... — Oh! maman, je sens mon

tort, je le réparerai. — Je l'espère; mais faut-il, mon enfant, que vous ayiez toujours besoin d'une fâcheuse expérience pour vous persuader de ce que vous pourriez apprendre parfaitement, si vous ajoutiez plus de foi à mes discours?.....
— Ah! maman, je crois tout ce que vous dites..... — Pourquoi donc ne me le prouvez-vous pas dans l'occasion? Par exemple (sans parler des tartelettes), pour votre habit de bal, je vous avois conseillé d'en préférer un bien simple: ma petite comédie de la Colombe avoit paru vous inspirer même de l'aversion pour une parure si recherchée, et cependant, quand vous avez vu, chez mademoiselle Hubert, un habit garni de fleurs, vous avez desiré d'en avoir un semblable; vous voyez le succès qu'il vous a procuré, ainsi que l'énorme quantité de rouge que vous avez mis..... — Oh! c'en est fait, je n'aurai jamais d'habit garni de fleurs, et je ne mettrai jamais de rouge.
— Ne soyez extrême en rien; il faut suivre les modes, mais toujours avec modération: je desire seulement que vous

ayiez assez bon goût pour préférer en général une noble simplicité, à-la-fois modeste, élégante et commode, à la vaine affectation d'une parure éclatante et surchargée d'ornemens. Comme j'achevois ces mots, la voiture s'arrêta; la pauvre Adèle ne pouvant se soutenir, descendit avec beaucoup de peine : arrivée dans sa chambre, elle se trouva mal, vomit prodigieusement, et n'éprouva pas même la consolation d'inspirer la plus légère compassion à tout ce qui l'entouroit : au contraire, elle entendoit chacun s'étonner qu'elle eût eu si peu de sobriété, et témoigner un extrême dégoût pour l'espèce de mal qui la faisoit souffrir, et enfin, ne prononcer le mot *indigestion* qu'avec un grand air de mépris, excepté moi cependant, car je me taisois, et seule je soignois Adèle avec l'air de l'intérêt et de la pitié; aussi me témoignoit-elle une reconnoissance, une tendresse et un repentir qui me touchoient véritablement, et qui m'assuroient qu'elle n'auroit jamais d'indigestion par sa faute.

Tout ceci m'a fait faire une réflexion

qui prouve bien la bonté de notre plan d'éducation ; c'est que l'enfant le mieux né ne supportera jamais parfaitement une épreuve absolument nouvelle. Par exemple, vous avez vu Adèle dans une chambre remplie de bonbons et de confitures, et se croyant seule, sans être tentée d'y toucher, parce qu'elle avoit donné sa parole de n'en point manger ; vous avez vu aussi combien il a fallu de punitions et d'épreuves pour l'amener à ce point de probité, elle y est parvenue ; mais comme jusqu'ici elle n'avoit été sobre que par obéissance et par un sentiment d'honneur, aussi-tôt qu'elle a été livrée à elle-même à cet égard, elle a oublié tous les éloges qu'elle a entendu faire de la tempérance, et elle a mangé avec excès. Mais si l'on oublie facilement des discours, on se souvient éternellement des faits, sur-tout lorsqu'ils ont été accompagnés de circonstances fâcheuses : il est donc nécessaire, il est donc indispensable d'instruire les enfans sur tous les points, non par des raisonnemens, mais par l'expérience même : je n'exclus

assurément pas le raisonnement, mais il faut toujours, je le répète, que l'expérience en démontre la solidité.

Pour revenir à Adèle, elle avoit encore mal à la tête ce matin, et elle étoit très-fatiguée : madame d'Ostalis l'a beaucoup sermonée : Enfin, a-t-elle ajouté, vous me trouvez de belles dents et de la fraîcheur, madame de Germeuil ne vous paroît pas jolie, parce qu'elle n'a plus ces avantages, elle est cependant plus jeune que moi ~~de deux ans~~.... — Mais jamais elle n'a eu votre teint et vos dents?... — Pardonnez-moi, quand elle s'est mariée, elle étoit d'une fraîcheur parfaite; mais elle est gourmande, elle mange beaucoup de *tartelettes*, elle a souvent des indigestions, et vous voyez comme elle est couperosée. Adèle a paru très-frappée de ce discours, et deux jours entiers d'une diète bien austère donneront encore plus de profondeur aux réflexions qu'elle pourra faire sur ce sujet. Adieu, madame; vous voyez avec quelle exactitude je vous obéis, et il faut en effet que je compte bien sur votre bonté

particulière, et même sur votre prévention pour Adèle, pour oser me livrer avec tant de confiance au plaisir de vous parler d'elle.

LETTRE XX.

La Baronne à madame d'Ostalis.

Je conçois bien, ma chère fille, que vous ayiez eu un peu d'humeur d'être obligée de rester deux jours de plus à Versailles, uniquement pour des affaires fort ennuyeuses; mais votre mari est absent, et vous devez sur-tout alors vous occuper de ses intérêts : d'ailleurs, souvenez-vous de cet excellent conseil de madame de Lambert (*).

« Pendant que vous êtes jeune, formez » votre réputation, augmentez votre cré» dit, arrangez vos affaires; dans un autre » âge, vous aurez plus de peine. Dans la » jeunesse, tout vous aide, tout s'offre à » vous, les jeunes personnes dominent » sans y penser; dans un âge plus avan» cé, vous n'êtes secourue de rien; vous » n'avez plus en vous ce charme sédui-

(*) Avis d'une mère à sa fille.

» sant qui se répand sur tout, vous n'avez
» plus pour vous que la raison et la vérité,
» qui ordinairement ne gouvernent pas
» le monde ».

J'ai passé hier une délicieuse soirée chez madame de Limours; l'ambassadeur de..... que je ne connoissois pas, y est arrivé, et presque en entrant, a demandé si vous étiez revenue de Versailles; alors vous êtes devenue le sujet de la conversation générale; chacun a vanté avec enthousiasme votre conduite, vos talens, votre figure, votre douceur, et cette gaîté franche et naturelle qui vous sied si bien et vous rend si aimable. Oh! qu'il est doux pour le cœur et satisfaisant pour l'amour-propre, d'entendre louer sa fille, son ouvrage, celle qui vous doit ses principes, ses vertus, ses agrémens et sa réputation! Et l'on n'est pas obligé de dissimuler cette espèce d'orgueil; au contraire, on peut l'avouer, et même se glorifier ouvertement d'en être susceptible. De tous les éloges qu'on vous a donnés, il n'en est point qui m'ayent autant flattée que ceux de l'am-

bassadeur de.... parce qu'il ne me connoissoit pas, et ne pouvoit soupçonner l'intérêt extrême que je prenois à cette conversation.

Oui, ma chère fille, je vois arriver, avec un grand plaisir, le moment de retourner en Languedoc. Que pourrois-je regretter à Paris, puisque, pour cette fois, je vous emmène avec moi?.... Je crois que nous n'irons pas directement à B..... Notre projet est d'aller d'abord passer un mois en Bretagne, je vous dirai pourquoi; c'est une longue histoire, et qui sûrement vous intéressera. Adieu, ma chère enfant, je compte sur vous pour samedi.

LETTRE XXI.

Madame de Valcé à M. de Créni.

Vous me demandez une explication, vous voyez bien que je suis mécontente; *en vain vous en cherchez le sujet;*.... puisque vous n'êtes ni assez pénétrant, ni assez délicat pour le deviner, je vais donc vous l'apprendre. Vous m'aimez, je n'en doute pas, mais c'est d'une manière qui ne me convient nullement: incapable de feindre, détestant l'art et la contrainte, je n'ai pu déguiser ni cacher le penchant qui m'entraînoit vers vous; personne ne l'ignore; vous devriez du moins, par votre conduite, tâcher de justifier la préférence que vous avez obtenue, mais vous suivez une route absolument opposée. Quand nous sommes seuls, vous ne me parlez que de votre amour, de l'excès de votre passion, ce qui forme un entretien fort peu varié, et qui, au bout d'un an, pourroit con-

duire à l'ennui la femme la plus sensible : sûre de votre cœur, toutes ces protestations sont inutiles, et leur monotonie m'importune. Le sentiment vous porte à la tristesse ; quand vous me peignez votre bonheur, c'est avec un ton si lamentable, que véritablement à votre air, et aux inflexions de votre voix, on vous croiroit désespéré : de grace, variez-vous davantage, car je n'y puis plus tenir. Mais en revanche, quand nous sommes dans le monde, vous prenez de petites manières dégagées qui me sont encore plus insupportables ; à peine me regardez-vous ; alors tout vous occupe, tout paroît vous plaire, excepté moi : dans les conversations générales, selon vous, l'amour n'est qu'une illusion, qu'une folie ; vous en parlez avec une légéreté qui doit convaincre que vous n'y croyez pas, et vous appelez cette ridicule affectation, de la discrétion, de la prudence, et moi je la trouve intolérable. On sait que je vous aime, et l'on se persuade, d'après vos discours, que je n'ai cédé qu'à une fantaisie ; ainsi,

vous m'ôtez la seule excuse que je puisse avoir, celle de partager une passion violente et véritable. Je vous déclare que je ne puis supporter cette opinion; mon cœur et mon orgueil en sont également blessés : je veux qu'à tous les yeux vous ayiez l'air de m'aimer, de me préférer à tout; en même temps je vous défends à jamais tout ce qui peut porter l'empreinte de l'aisance ou de la familiarité, et ces petits soins qui n'appartiennent qu'à la galanterie, et dont je dédaigne d'être l'objet. Soyez occupé de moi, respectueux et réservé, voilà votre rôle en public; tête-à-tête, soyez, si vous pouvez, léger, inconséquent, et sur-tout un peu plus gai; vous ne m'alarmerez point, et vous m'en conviendrez beaucoup mieux. Adieu : je vous fais connoître mes sentimens et mon caractère; d'après cela, vous voyez qu'il faut suivre exactement le plan que je vous trace, si vous voulez me conserver.

LETTRE XXII.

La Baronne à madame de Valmont.

Il est vrai, Madame, que nous sommes décidés à aller en Bretagne avant de retourner en Languedoc; et ce qui nous y détermine, est le desir de voir deux personnes aussi intéressantes qu'extraordinaires, M. et madame de Lagaraye. Voici leur histoire. M. le marquis de Lagaraye (*) passoit pour l'homme le plus heureux de la Bretagne; chéri d'une femme aimable, considéré dans sa province par son mérite personnel, sa naissance et sa fortune, il rassembloit dans son château toute la bonne compagnie des environs; on y jouoit la comédie, on

(*) Cette histoire est très-vraie, et l'auteur en tient les détails d'une personne qui a eu le bonheur de connoître particulièrement monsieur et madame de Lagaraye, qui ne sont morts que vers 1752. Cet ami de M. de Lagaraye étoit le bienfaisant et vertueux Chamousset.

y donnoit des bals, et chaque jour amenoit une fête nouvelle. Madame de Lagaraye partageoit les goûts de son mari, et tous les deux croyoient avoir fixé le bonheur, quand tout-à-coup, au milieu d'une fête, la mort subite et extraordinaire de la fille unique (*) de M. et de madame de Lagaraye produisit dans le cœur du malheureux père une révolution aussi singulière qu'imprévue. Le dégoût du monde, le détachement de ses biens frivoles, le conduisirent bientôt à la dévotion la plus sublime, et en même temps lui inspirèrent un dessein qui n'a peut-être jamais eu d'exemple. M. de Lagaraye communique à sa femme et ses idées et ses projets, et rien n'en retarde l'exécution. Ils partent pour Montpellier, ils y passent deux ans; uniquement occupés à s'instruire de tout ce qui peut avoir rapport à la chirurgie, ils font

(*) Toutes ces circonstances sont vraies, à l'exception que cette personne, qui mourut subitement, n'étoit que parente de M. de Lagaraye, qui n'a jamais eu d'enfant.

plusieurs Cours d'anatomie, de chimie (*), apprennent à saigner, à panser des plaies; et réunissant, pour ce genre d'étude, toute l'application que peuvent donner de grands motifs et un véritable enthousiasme, ils font l'un et l'autre les plus étonnans progrès. Pendant ce temps, on travaille par leur ordre au château de Lagaraye, qu'on transforme en un vaste hôpital contenant deux corps-de-logis, l'un pour les hommes, et l'autre pour les femmes; et ce séjour, où régnoient jadis les plaisirs, le faste et la mollesse, est devenu le temple le plus auguste de la religion et de l'humanité. Cependant, M. et madame de Lagaraye partent de Montpellier, et arrivent dans leur terre; M. de Lagaraye, âgé alors de quarante-cinq ans, se met à la tête de l'hôpital des hommes, et consacre sa vie et sa fortune

(*) M. de Lagaraye a même fait sur la chimie quelques ouvrages très-estimés, et plusieurs découvertes utiles. C'est lui qui a découvert les propriétés et donné son nom au sel de *Lagaraye*, improprement nommé *sel*; car ce n'est que l'extrait sec de quinquina.

à servir les pauvres dont sa maison est l'asyle. Madame de Lagaraye, plus jeune que son mari de dix ans, s'impose les mêmes devoirs dans l'hôpital des femmes; belle et jeune encore, elle quitte avec transport les riches parures de la vanité pour prendre le modeste vêtement d'une humble hospitalière. Cet établissement, cet exemple de toutes les vertus, au-dessus peut-être de tout ce qu'on a jamais vu de digne d'être admiré, subsiste encore, et dure depuis dix ans. Voilà, Madame, ce que nous voulons voir. Adèle et Théodore doivent faire leur première communion dans six mois, et je ne puis les y préparer mieux qu'en leur faisant faire le voyage de Lagaraye. Il est si doux d'admirer de près la vertu! L'hommage qu'on lui rend est un premier pas vers elle.

Madame d'Ostalis part avec nous pour la Bretagne, et viendra même en Languedoc passer trois mois : ainsi je ne laisserai à Paris que madame de Limours que j'y puisse regretter.

Vous me demandez quelques détails

sur l'aimable enfant qui doit être un jour ma belle-fille (si son cœur n'y met point d'obstacle) ; elle est en effet charmante par sa figure et son caractère ; Théodore la trouve *bien douce* et *bien jolie*, et Adèle l'aime passionnément. Constance n'aura pas autant de talens qu'Adèle ; mais elle est raisonnable, sensible, égale et obligeante. Madame de Limours l'élève bien, et ne lui a donné que d'excellens principes : cependant cette enfant a un excès de sensibilité et une disposition à la mélancolie, qui, par la suite, si l'on n'y prend garde, pourroient faire son malheur. Adieu, madame ; nous partons demain pour Lagaraye ; nous y resterons trois semaines, ensuite nous reviendrons passer quelques jours à Paris : ainsi, dans six semaines à-peu-près, j'aurai le bonheur de vous revoir, et je me flatte que vous ne doutez pas de l'impatience avec laquelle j'attends l'instant qui doit nous réunir.

LETTRE XXIII.

Le comte de Roseville au Baron.

Vous n'imaginez pas, mon cher Baron, le plaisir que votre lettre m'a causé; ce que vous mande M. d'Aimeri au sujet de mon jeune Prince, me flatte véritablement; car les éloges indirects sont les seuls qui puissent faire quelqu'impression. M. d'Aimeri s'étonne sur-tout de la facilité avec laquelle il s'exprime, et de l'application qu'il met à tout ce qu'il fait. Vous avez vu comment j'ai su lui apprendre à bien parler; il a pris cette habitude en jouant et en s'amusant. A l'égard de son activité, il la doit principalement à une petite attention de ma part: quand je suis arrivé ici, il avoit sept ans et demi; je le trouvai indolent, paresseux, ne se divertissant de rien; et remarquant d'ailleurs en lui de la vivacité naturelle et de l'esprit, je compris que ces défauts ne venoient que de quelque

vice particulier d'éducation, et je le découvris bientôt. La chambre du Prince étoit remplie de tous les joujoux imaginables; et l'enfant, au milieu de ces trésors, ne sachant sur quel objet fixer son choix, voulant jouir de tout, ne jouissoit de rien, et s'accoutumoit à l'inconstance, qui ne peut que fatiguer, et ne satisfait jamais: d'ailleurs, cinq ou six personnes subalternes entouroient le jeune Prince, et n'avoient d'autre occupation que celle de lui inventer des amusemens, et de lui épargner la peine d'aller chercher le joujou dont il avoit envie, ou de ramasser son volant, sa boule, etc. Aussi le prince étoit-il si bien accoutumé à tous ces soins serviles, que si la chose qu'il tenoit tomboit à terre, il ne faisoit pas le plus léger mouvement pour la ramasser, certain que six personnes alloient se précipiter à-la-fois pour lui rendre ce service. J'ai banni de chez lui tous ces esclaves; que j'ai remplacés par un seul enfant de son âge; en même temps j'ai renvoyé toutes les boutiques de joujoux, et je n'ai gardé que ce qui étoit

réellement nécessaire à son amusement. Il a d'abord trouvé cette réforme fort rigoureuse, mais en peu de temps il a perdu sa paresse et son indolence, et il a pris toute l'activité qu'il étoit fait pour avoir.

Nous avons eu ensemble, avant-hier, une scène très-sérieuse. Je suis entré chez lui à huit heures du matin, j'ai renvoyé ses valets-de-chambre, alors je me suis approché de lui, et l'embrassant: Vous avez aujourd'hui treize ans, lui ai-je dit, votre éducation n'est pas finie, votre caractère et votre esprit ne sont point encore formés et ne peuvent l'être, mais cependant vous n'êtes plus un enfant; et dans le rang où vous êtes, maintenant toutes vos actions deviennent intéressantes...... Tenez, monseigneur, continuai-je, voici huit volumes de mon écriture, qui contiennent le Journal de votre enfance; vous y trouverez quelques réflexions qui ne vous seront pas inutiles, même dans ce moment: recevez ce présent, qui d'ailleurs vous prouvera à quel point je me suis occupé de vous... Ah! sûrement il m'est cher, interrompit le

Prince, je le relirai avec intérêt, et je le conserverai toute ma vie..... Mais, poursuivit-il, vous ne ferez donc plus de Journal?... Pardonnez-moi, répondis-je, et je l'écrirai même avec plus de correction et d'attention, car celui-là sera pour la postérité...... — Comment! — Monseigneur, je vous le répète, vous n'êtes plus un enfant, le Journal de votre vie devient une histoire : ainsi, comme *l'historien* sera exact et fidèle, prenez garde à vous, et songez enfin que vous ferez mon bonheur toutes les fois que vous me procurerez l'occasion de vous louer. — Mais ce Journal ne sera jamais imprimé? — Il le sera certainement : on sait que je l'écris, et sûrement, après ma mort, ce manuscrit sera rendu public, n'en doutez pas. — Et si j'avois le malheur de faire quelque chose de véritablement blâmable, vous l'écririez!...... — Non, le Journal finiroit là; mais je vous quitterois..... — Ah! vous le continuerez, je vous le promets; je vous croirai toujours, ainsi je ne ferai jamais de grandes fautes. A ces mots, nous nous sommes attendris l'un

et l'autre, le Prince m'a fait promettre que je ne me séparerois jamais de lui, et je sens qu'en effet, s'il répond à mes espérances, il aura le droit de disposer de ma destinée, et pourra me tenir lieu de tout ce que je lui sacrifie, malgré l'attachement si tendre que je conserve à ma famille, à mes amis et à ma patrie.

J'approche, mon cher Baron, d'un moment bien critique et bien important, celui où les passions de mon élève vont tout-à-coup se développer, et certainement il en aura de très-vives : il a le plus grand desir de se distinguer, il est actif, appliqué, sensible, reconnoissant; il ne juge jamais en mal légèrement, il lui faut des preuves évidentes pour condamner; mais il se prévient trop facilement en bien : c'est un défaut très-dangereux dans un Prince, et dont je ne cherche cependant à corriger le mien qu'avec de grandes précautions, dans la crainte d'altérer la bonté de son cœur. Tout ce qu'il trouve aimable lui paroît parfait; il juge les personnes qui lui sont indifférentes avec un discernement extraordinaire pour son

âge, mais il devient aveugle pour celles qui lui plaisent; et dès que son cœur est touché, il n'examine plus rien, ou, pour mieux dire, il perd une partie de sa pénétration naturelle. Comme il a du goût et de la délicatesse, il est plus sensible qu'un autre aux graces; et des manières nobles et agréables, une conversation fine et spirituelle, le séduisent aisément. L'abbé Duguet dit avec raison :

« Les Princes ont ordinairement un » goût exquis, des manières, et ils sont » par-là plus exposés que les autres à se » tromper sur le fond. Ils sentent tout, » mais ils ne voient pas tout; ils sont in» vités ou offensés par des choses qui le » méritent, mais qui souvent ne sont pas » ce qu'il y a de plus essentiel; ils jugent » promptement de ce qui est visible, et, » pour l'ordinaire, le jugement qu'ils en » portent est fort sûr, mais ce qui est vi» sible est rarement décisif; et quand on » a certaines qualités imposantes, on est » facilement dispensé, par eux, d'une » épreuve un peu sévère ».

Le prince a été élevé avec le jeune

Sulback, le fils de son sous-gouverneur, qui, à l'âge de seize ans, annonce déja toutes les vertus de son père (un des plus honnêtes hommes que je connoisse); mais le Prince a pour lui beaucoup plus d'estime que de penchant, parce que ce jeune homme manque de graces, et n'a rien de brillant, quoiqu'il ait beaucoup d'esprit et de raison. Au contraire, le Prince a la plus vive inclination pour le comte de Stralzi, l'unique héritier de la plus grande maison de ce pays-ci, qui a dix-sept ans, une très-belle figure, un esprit superficiel, mais beaucoup de finesse, de souplesse et de graces; sa naissance et le rang de son père lui donnent le droit de faire souvent sa cour au Prince, dont il est mieux accueilli que je ne le voudrois au fond du cœur, car je crois cette liaison très-dangereuse; cependant je me garde bien de le témoigner, mes remontrances ne détacheroient point le Prince, et me rendroient suspect, auprès de lui, d'une prévention injuste, ce qui m'ôteroit la possibilité d'exécuter les desseins que je médite pour lui ouvrir

les yeux peu à peu. L'arrivée du chevalier de Valmont a produit une très-grande diversion dans les sentimens du Prince pour le comte de Stralzi : le Chevalier a plus d'agrémens encore, et son esprit, son instruction, sa modestie, suffiroient seuls pour gagner tous les cœurs ; s'il devoit se fixer ici, je suis bien sûr que, même sans le vouloir et sans y penser, il supplanteroit facilement le jeune favori ; mais malheureusement il part dans un mois.

Je n'ai point oublié, mon cher Baron, la promesse que je vous ai faite de vous envoyer une description du jardin de M. de Murville ; je n'y ai point encore mené le chevalier de Valmont, parce que la maladie de M. de Murville a été très-longue, et que, pendant sa convalescence, M. d'Aimeri et son petit-fils étoient en Russie. Mais enfin, nous y allons d'aujourd'hui en quinze, et je vous écrirai en revenant de cette promenade. Je vous prierai de communiquer cette lettre à ma sœur, car vous savez combien elle est curieuse de tous les dé-

tails qui ont quelque rapport au chevalier de Murville ; elle m'a écrit à ce sujet six pages de questions, et voudroit que je lui rendisse compte de tout ce que le chevalier de Murville a fait et pensé depuis l'instant qu'il a été forcé de renoncer à Cécile et à sa patrie. Si vous êtes encore à Paris, dites-lui de grace qu'il a quitté le nom d'Anglures, et repris celui de Murville ; qu'il a quarante ans, qu'il n'a point de *cheveux blancs*, qu'il est encore *beau*, qu'il a l'air *mélancolique*, que sa santé est *très-mauvaise*, et qu'il n'a jamais *rien aimé que Cécile*. Entre mille questions que me fait ma sœur, voilà les principales ; elle ajoute qu'elle n'aura de repos que lorsque j'y aurai répondu, et que si c'est d'une manière satisfaisante, elle n'aura plus qu'un desir à former, qui sera d'avoir un portrait bien ressemblant de cet homme rare, *le héros et le martyr de l'amour et de la fidélité*. Adieu, mon cher Baron ; songez, lorsque vous serez à Lagaraye, que vous m'avez promis une copie de la relation que vous enverrez à mon beau-frère.

LETTRE XXIV.

La Baronne à la Vicomtesse.

Oui, ma chère amie, nous sommes arrivés à Lagaraye avant-hier au soir; M. d'Almane, Dainville et mon fils ont fait une grande partie du chemin à cheval; aussi le pauvre Théodore étoit-il cruellement fatigué en arrivant. Vous allez être bien étonnée, en apprenant que nous n'avons point encore vu M. de Lagaraye; mais tout ce que nous en avons appris a bien augmenté le desir que nous éprouvions de connoître cet homme véritablement incomparable. Comme vous m'avez recommandé de mettre beaucoup d'ordre dans mes récits, et de n'omettre aucune circonstance, je commencerai ma narration de samedi, le jour de notre arrivée. En descendant de voiture, nous fûmes nous établir dans une assez bonne auberge; mais au bout d'une demi-heure, nous vîmes entrer dans

notre chambre un vieillard vénérable, de la figure la plus intéressante, qui nous pria instamment d'aller dîner chez lui le lendemain. Nous acceptâmes sa proposition, et le vieillard reprenant la parole : Vous venez voir deux anges, nous dit-il, oui, deux anges que le ciel nous a donnés pour le bonheur de tout le pays..... Non-seulement ils soignent les malades, mais ils donnent de quoi vivre aux vieillards et aux infirmes; ils font travailler la jeunesse, et tout le monde ici est heureux. Si vous le permettez, continua-t-il, je vous servirai demain de guide, et je suis sûr que tout ce que vous verrez vous fera révérer mille fois davantage un homme que la seule renommée ne peut peindre qu'imparfaitement. Ce n'est qu'en l'approchant, en l'écoutant, en voyant tout ce qu'il a fait, qu'on peut lui accorder le degré d'admiration qu'il mérite. Pendant ce discours, qui portoit au comble notre curiosité, je considérois avec autant d'attention que d'étonnement, celui qui nous parloit, et je trouvois sa manière de s'exprimer,

bien extraordinaire pour un homme dont l'extérieur n'annonçoit qu'un paysan : je ne pus m'empêcher de lui témoigner la surprise extrême qu'il me causoit ; il sourit, et me répondit : Mon histoire est en effet assez singulière, et si elle peut exciter votre curiosité, je vous la raconterai demain avec d'autant plus de plaisir, que ce détail sera, pour M. et madame de Lagaraye, un hommage de ma reconnoissance. Je vis, je suis heureux, et c'est par leurs bienfaits.... En achevant ces mots, ses yeux se remplirent de larmes, nous nous regardâmes tous, et un sentiment d'une douceur inexprimable fit aussi couler les nôtres..... Je demandai au vieillard si nous pourrions voir M. de Lagaraye le lendemain ; il nous répondit qu'il étoit allé consoler et secourir les habitans d'une ferme brûlée, à six lieues de Lagaraye, mais que nous le verrions aussi-tôt qu'il seroit de retour.

Le lendemain, nous étions tous levés et habillés au jour naissant ; notre bon vieillard vint déjeûner avec nous, en-

suite il nous dit : Si vous voulez me suivre, je vais à présent vous conduire aux manufactures ; vous n'avez entendu parler que des hôpitaux, et vous allez voir que M. de Lagaraye a formé des établissemens dans tous les genres. A ces mots, nous nous sommes tous mis en marche, et notre guide nous a d'abord conduits dans la grande rue du village ; là, s'arrêtant : Vous voyez, nous a-t-il dit, ces maisons simples et champêtres, elles sont remplies d'un peuple immense, la plupart de ces cabanes sont neuves. Les étrangers, les malheureux, attirés et accueillis par M. de Lagaraye, depuis dix ans, viennent en foule habiter ce séjour de paix et de bonheur ; tout être infortuné trouve ici une patrie bienfaisante qui lui offre l'honorable ressource du travail, et les moyens d'y subsister ou de pouvoir s'établir ailleurs. On trouve à Lagaraye des gens de tous les pays, c'est le refuge assuré de la misère laborieuse ; l'homme oisif ou vicieux y est seul rebuté et traité en étranger. Le ciel, qui bénit cette terre, accorde à ses heu-

reux habitans la santé, la force, l'industrie; et dans aucun lieu du monde, la population n'est aussi extraordinaire qu'ici.

En effet, le coup-d'œil de cette rue offre le tableau le plus intéressant et le plus agréable; on y rencontre à chaque pas une multitude de petits enfans; toutes les maisons ouvertes laissent voir un intérieur d'une propreté charmante; on y découvre une quantité de femmes de tout âge et de jeunes filles, qui filent en chantant, l'une à côté de son mari, charpentier, chapelier, charron, etc., l'autre auprès de son père, occupé aussi de son métier. Tout enfin y respire la gaîté, et tout y peint l'abondance et le bonheur.

En sortant de cette rue, nous entrâmes dans une autre un peu moins grande; nous y vîmes beaucoup de femmes, mais nous fûmes surpris de n'y pas trouver un seul homme; j'en demandai la raison à notre guide, qui me répondit: La rue d'où vous sortez est celle des artisans; une partie de ses habitans, comme je vous l'ai dit, consiste en étrangers, en ouvriers malheureux, sans pain et sans

ressources, qui sont venus s'y établir; les autres habitans sont des élèves des manufactures, qui, au lieu de porter leurs talens ailleurs, ont préféré de se fixer ici : cette rue, composée d'artisans, est la seule qui renferme une classe d'hommes sédentaires; celle où nous sommes, et toutes les autres sont occupées par des ouvriers qui travaillent en bâtimens, aux grands chemins, ou qui cultivent la terre. Le soir, quand leurs travaux sont finis, on les voit tous accourir en foule; ils n'ont point travaillé par corvées, mais pour assurer la subsistance de leurs femmes, de leurs enfans; ils reviennent gaîment, et ne paroissent point fatigués.

Comme le vieillard achevoit de parler, nous apperçûmes un grand bâtiment en briques, d'une forme longue et irrégulière, c'étoit les manufactures; nous y entrâmes, on nous conduisit dans une salle basse, où nous vîmes vingt-six jeunes filles occupées à faire de la dentelle, quatre femmes âgées présidoient à leurs ouvrages. Voyez-vous, me dit le vieillard, ces quatre jeunes personnes au bout

de cette petite table, ce sont mes filles ; j'ai encore là-haut trois garçons ; et tout cela, le charme et l'appui de ma vieillesse, ne vit et ne jouit d'une heureuse existence que par la généreuse compassion de M. de Lagaraye. Après ce discours, qui en amena d'autres plus intéressans encore, le vieillard nous mena dans une petite galerie, où nous trouvâmes douze fileuses ; de-là, notre guide nous fit monter un escalier qui nous conduisit aux salles des hommes. Vous imaginez bien que nous commençâmes par celle dans laquelle ses enfans sont employés ; nous y vîmes vingt-six tisserands, et nous passâmes dans la dernière salle, où l'on trouve une manufacture de draps, dans laquelle travaillent quarante ouvriers, sans compter les personnes qui conduisent les ouvrages.

A présent, nous dit le vieillard, si vous n'êtes pas fatigués, je vais vous conduire aux plantations ; nous y consentîmes, il nous fit traverser le village, et lorsque nous fûmes en pleine campagne, notre guide s'arrêtant : Voyez, dit-il, vis-à-vis de vous cette longue et belle avenue de

jeunes arbres, ces champs fertiles, ces prairies, ces riches moissons : eh bien ! cette terre, autrefois inculte et abandonnée, n'offroit aux regards que de vastes marais, dont les vapeurs mal-faisantes répandoient aux environs les maladies et la mort. Admirez cette heureuse métamorphose, et reconnoissez-en l'auteur, toujours M. de Lagaraye ; on ne peut faire un pas ici qui ne retrace et ne prouve sa bienfaisance. Nous lui devons tout, jusqu'à l'air pur et sain que nous respirons. Pour de tels travaux, vous devez concevoir ce qu'il a fallu employer de bras ; il a formé des agriculteurs en les payant bien, en les exerçant sans relâche ; et la terre rendue féconde, en augmentant ses richesses, lui donne la possibilité d'entretenir et d'étendre ces ouvrages immenses. Pendant que le bon vieillard nous parloit, je contemplois avec attendrissement cette terre heureuse et vivante, et je me disois : La volonté d'un seul homme peut faire naître tant de biens, peut produire tant de choses utiles ! Est-il possible qu'un tel modèle soit si rare ! Ah ! si la vue du mal

est dangereuse, si ses exemples sont contagieux, que ceux de la vertu sont touchans et persuasifs ! Le vice a beau prendre, pour se montrer, la forme la plus séduisante, il a toujours quelque côté qui le décèle et qui répugne à celui même qu'il entraîne, tandis que les charmes attachés à la vertu sont sans mélange et purs comme elle.

Mais revenons à Lagaraye. Après nous être promenés jusqu'à midi, il fallut rentrer ; nous dînâmes chez le vieillard, qui, suivant sa promesse, nous conta ses aventures ; et cette histoire me parut si touchante et si singulière, que je revins sur-le-champ dans ma maison, afin de l'écrire au moment même où j'en étois profondément affectée. Je remis Adèle dans les mains de madame d'Ostalis et de miss Bridget, et je passai le reste de la journée à écrire l'énorme cahier que je vous envoie. Ce matin on nous annonce que nous ne verrons point encore M. de Lagaraye aujourd'hui, parce qu'il ne reviendra que ce soir ; ainsi, nous ne jouirons que demain d'un bonheur si vivement

desiré, et c'est M. d'Almane qui s'est chargé d'écrire au Vicomte le détail de cette intéressante entrevue : au reste, nous avons tous la tête tournée de tout ce que nous avons vu. Adèle et Théodore ont versé bien des larmes pendant la narration du bon vieillard : d'ailleurs, ils ne parlent que de M. de Lagaraye, ne pensent qu'à lui ; ils ont véritablement un desir passionné de le voir : enfin, je vois avec délices que leurs jeunes cœurs sont susceptibles d'enthousiasme pour la vertu, et que par conséquent ils retireront de ce voyage tout le fruit que nous en pouvions espérer. Adieu, ma chère amie ; ne perdez point l'histoire de notre vieillard, c'est Adèle qui vous prête ce petit manuscrit, car j'ai promis de ne vous l'envoyer que sous la condition que vous me le rendriez pour elle, quand nous repasserons à Paris.

Histoire de Saint-André.

Le père de notre bon vieillard se nommoit M. de Vilmore, homme d'une basse extraction, mais qui fit une fortune singulière et rapide, et dont vous devez vous ressouvenir d'avoir beaucoup entendu parler dans notre jeunesse à votre beau-père, qui étoit né dans la même province. M. de Vilmore eut plusieurs enfans, et notre vieillard, appelé Saint-André, fut le dernier de tous. M. de Vilmore, voulant marier ses filles à la Cour, pour s'illustrer par de grandes alliances, et desirant procurer à son fils aîné un état et un sort brillant, sacrifia le jeune Saint-André à ces projets ambitieux. Il le fit élever loin de lui, dans une pension obscure, où son éducation fut entièrement négligée; mais ses dispositions et son esprit naturel le firent surpasser l'attente de ses maîtres. Il atteignoit sa seizième année, et on lui déclara qu'il n'avoit d'autre parti à prendre que celui de l'église. Une tête vive, des passions

ardentes, les richesses de ses parens, tout lui donnoit pour cet état un dégoût insurmontable. Il demande à voir son père, à lui parler, dans l'espoir de le faire changer de dessein; M. de Vilmore, ignorant encore ses projets, voulut bien lui accorder cette grace; ainsi, exilé depuis l'âge de cinq ans, il revit son père et sa famille à seize pour la première fois. Il arriva dans la maison paternelle au moment où l'on marioit sa sœur au marquis de C****; il vit son frère et ses sœurs au sein du faste et de l'opulence, le traiter en étranger, et son père même ne lui témoigner que de l'indifférence et du dédain. Il sentit alors à quels malheurs un tel accueil devoit le préparer; cependant il parla, et ce fut avec autant de fermeté que de respect. Que la médiocrité, dit-il, soit mon partage, je saurai m'en contenter, mais n'attentez point à ma liberté, et ne me forcez point à prendre un état pour lequel mon aversion est invincible. M. de Vilmore, furieux de sa résistance, l'accabla des traitemens les plus durs: Votre obstination, lui dit-il,

D. J. Kulcsy

vous perdra; par bonté, je veux bien vous laisser encore le temps de la réflexion; je vais vous envoyer en Flandre chez une de vos tantes, vous y passerez six mois; si, au bout de ce temps, vous n'êtes pas résigné à mes volontés, j'emploierai les moyens les plus violens pour vous faire rentrer dans votre devoir. Le malheureux Saint-André partit pour Lille; accablé, désespéré, mais ferme dans ses résolutions. Une figure intéressante; un caractère aimable, des manières douces et nobles, le firent bientôt rechercher dans son exil, et les charmes de la société lui en adoucirent les rigueurs : facile et sans expérience, il se laissa entraîner par tous ceux qui l'accueillirent. Il y avoit alors à Lille le régiment de...... on y jouoit très-gros jeu, on savoit que M. de Vilmore étoit d'une richesse immense; on engagea son fils dans des parties dangereuses; il commença, comme il arrive presque toujours, par gagner; et ce qui est plus inévitable encore, il finit par perdre; l'espoir de recouvrer son argent l'emporta

plus avant : enfin il perdit sur sa parole vingt-quatre mille francs. Réduit au désespoir, il écrivit à son père, dans les termes les plus touchans, l'aveu de sa faute ; pour toute réponse, on le fit arrêter et on l'enferma au château de Saumur. Il se soumit à cette punition avec une douceur qu'on ne devoit pas attendre d'un caractère naturellement violent ; sachant que toutes ses dettes étoient payées, sa reconnoissance lui fit supporter patiemment d'abord un traitement qu'il n'imaginoit pas devoir durer longtemps : cependant, contre son attente, on le retint prisonnier deux ans entiers ; cette sévérité barbare l'aigrit, le révolta, et lui fit perdre une partie des sentimens modérés qu'il avoit conservés jusqu'alors : enfin les portes de sa prison s'ouvrirent, et voici l'arrêt qui lui fut prononcé : *Il faut donner votre parole d'honneur d'entrer dans l'état ecclésiastique, ou bien vous décider à passer aux Indes en qualité de volontaire*. Mon choix est fait, reprit Saint-André ; heureux de pouvoir abandonner une patrie étrangère pour

moi, puisque je n'y ai ni père, ni parens, ni amis. Cette réponse décida de son sort, il fut envoyé à Brest, et deux jours après il s'embarqua. C'est ainsi qu'un père dénaturé envoyoit au-delà des mers un jeune homme de dix-huit ans, de la plus grande espérance, sans secours, sans argent, sans grade, sans état, et peut-être avec l'espoir qu'entouré de périls, de dangers, accablé de misère et de douleur, il y termineroit sa vie infortunée.

Cependant sa jeunesse lui fit supporter des fatigues excessives, et son courage le rendit supérieur à sa fortune. Il se distingua, parvint à des emplois moins subalternes, et bientôt fut tiré de la misère et de l'oubli. Ces premiers succès en amenèrent d'autres plus avantageux encore; s'étant fait de la réputation et des amis, on l'associa à des entreprises de commerce, qui, dans un pays fertile alors en ressources, lui assurèrent en moins de cinq ans un sort indépendant et heureux. Content d'une fortune médiocre, mais honnête, revêtu d'un grade

honorable, il commença à tourner ses regards vers sa patrie; jeune encore, il ne fut pas insensible au vain desir d'étaler aux yeux de sa famille le fruit rapide de ses travaux, se promettant cependant de revenir dans les Indes, mais d'y retourner conduit par l'ambition et la gloire, et non par la nécessité. Son père, instruit de son bonheur, depuis deux ans daignoit enfin le reconnoître pour son fils; il lui écrivoit, et paroissoit entièrement revenu de ses préventions. Saint-André se décide, il s'embarque avec sa fortune entière, qui consistoit en papiers; une trève, conclue pour un an, lui promettoit pour son voyage une sûreté qui ne lui permit pas de le différer: cette imprudence fut la source de toutes ses infortunes. A peine est-il en mer, que la trève est rompue, son vaisseau est attaqué, pris par les Anglais, et il est conduit à Lanceston, province méridionale d'Angleterre. Il perd à-la-fois sa liberté, sa fortune, et tous ses projets se trouvent anéantis. Il écrit à son père; pour comble de maux, il n'en reçoit qu'une lettre

remplie de reproches. Au bout de six mois, on lui rend la liberté, il touche enfin aux côtes de France, il en revoit les rives fatales, et il arrive à Brest à-peu-près dans le même état où il étoit lorsqu'il en partit six ans auparavant. Sans ressources, sans argent, dénué de tout, il se ressouvint d'un homme nommé Bertrand, chirurgien, chez lequel il avoit logé jadis, et dont il avoit reçu plusieurs marques d'attachement; il fut trouver cet honnête homme, qui lui offrit sa maison, sa bourse et tous les services qui dépendoient de lui. Saint-André ne rougit point d'accepter les bienfaits de l'amitié; il écrivit à son père: n'ayant jamais touché sa légitime, l'ayant même oubliée dans des temps plus heureux, il se vit alors forcé de la demander. M. de Vilmore lui répondit qu'il ne lui donneroit d'argent qu'à condition qu'il se rembarqueroit et retourneroit aux Indes sans délai, sur un vaisseau prêt à partir, et qui devoit mettre à la voile sous peu de jours. Cette dureté inconcevable acheva d'aliéner un cœur aigri déja depuis si

long-temps ; le ressentiment, le désespoir, abattirent son courage; il tomba dangereusement malade, et fut bientôt réduit à la dernière extrémité. Bertrand ne le quitta plus; il passoit auprès de lui les nuits entières, et lui prodiguoit tous les soins généreux de la plus vive amitié. Bertrand avoit une fille âgée de dix-huit ans. Cette jeune personne, croyant ne suivre que le simple mouvement d'une juste compassion, attachée au chevet du malheureux Saint-André, partageoit avec son père l'emploi de garde. Bertrand lui contoit les aventures de cet infortuné, ses succès dans l'Inde, dont plusieurs témoins existoient à Brest; il vantoit sa constance, son courage, ses agrémens, et l'un et l'autre pleuroient sur un sort si funeste et si peu mérité. Saint-André, depuis le commencement de sa maladie, agité d'un transport furieux, ne pouvoit jouir de ces soins touchans; avant ce temps, accablé des plus mortels chagrins, toujours renfermé dans sa chambre, à peine avoit-il vu ou remarqué Blanche, c'étoit le nom de la fille de

Bertrand. Cependant cette jeune personne étoit distinguée et célèbre dans Brest, malgré l'obscurité de son état, par une éducation au-dessus de sa naissance, par un maintien rempli de douceur et de modestie, et sur-tout par une figure charmante. Une nuit qu'on désespéroit de la vie de Saint-André; Blanche, tristement assise dans la ruelle de son lit, considéroit, avec plus d'attendrissement qu'à l'ordinaire, ce malheureux objet de tant d'inquiétudes et de peines. La pâleur de la mort sembloit couvrir ses traits; la jeunesse s'y peignoit encore, et les rendoit plus touchans; ses yeux fermés paroissoient l'être pour toujours; une de ses mains étoit étendue sur le lit..... Blanche emportée par un mouvement surnaturel, laissa tomber sur cette main une des siennes, et la trouvant immobile et glacée, elle le crut mort. O ciel! s'écria-t-elle, c'en est donc fait, infortuné jeune homme!... L'effroi, la pitié, un sentiment plus vif encore, l'empêchèrent d'en dire davantage, et elle tomba sur le bord du lit sans con-

noissance et sans mouvement. Dans cet instant, Saint-André revient de sa léthargie, il ouvre les yeux, et le premier objet qui le frappe, c'est Blanche évanouie près de lui, c'est la jeunesse et la beauté environnées des ombres de la mort.... Il fait un cri perçant, on arrive, Blanche est secourue; cette scène singulière est expliquée, et Saint-André ne revient à la vie que pour ouvrir son ame aux mouvemens de la reconnoissance la plus passionnée. C'est ainsi qu'au milieu des horreurs de l'agonie, sur les bords de la tombe, l'amour unit à jamais deux cœurs infortunés; c'est ainsi qu'il sut s'y graver sous une forme si terrible et si touchante, et que ces traits profonds y laissèrent une empreinte éternellement durable.

Saint-André, bientôt convalescent, se livra tout entier à l'impression dangereuse d'un sentiment qu'il éprouvoit pour la première fois; il obtint facilement l'aveu nécessaire à son bonheur; Blanche s'étoit trahie même avant d'être aimée; et l'amour heureux et tranquille confirma, par les transports de sa joie,

ce que son désespoir avoit déjà fait éclater. Bertrand lui-même, séduit, entraîné par la pitié, la tendresse et peut-être par l'ambition, après une foible résistance, consentit aux instances réunies de Saint-André et de sa fille. Il approuva le projet d'une union secrète, et Saint-André, six mois après sa maladie, âgé de vingt-cinq ans, épousa Blanche, et se vit au comble de ses vœux. Ne voulant, n'attendant rien de son père, il résolut de cacher son mariage, et se décida à saisir la première occasion favorable de repasser aux Indes, suivi de son beau-père et de sa femme..... Il fit des démarches, et à l'aido de sa réputation et de ses amis, il entrevit la possibilité d'être incessamment employé d'une manière avantageuse. Dans ces entrefaites, Blanche devint grosse; il en pressa plus vivement ses sollicitations, dans l'espoir de partir et de l'emmener avant qu'elle fût accouchée; mais ses affaires traînant en longueur, il connut enfin qu'il ne pouvoit éviter l'éclat fatal qui, bientôt, alloit rendre son secret public. Déja ce n'étoit plus un mystère dans

la ville, et Saint-André prit le parti d'en instruire lui-même son père. Voici la lettre qu'il lui écrivit.

« Monsieur,

» Vous rappellerez-vous le nom et l'exis-
» tence d'un malheureux oublié depuis
» si long-temps ? Je dois croire que vous
» avez renoncé pour jamais aux droits
» que la nature vous donnoit sur mon
» sort; je sais quelles furent mes pre-
» mières erreurs; si ma jeunesse alors ne
» put les rendre excusables à vos yeux,
» j'ai dû quelquefois me flatter depuis,
» que six ans d'exil, passés dans des
» travaux utiles, et, j'ose dire, glorieux,
» pourroient en faire perdre le souvenir :
» cependant, cruellement abandonné
» dans mes derniers malheurs, je n'ai
» trouvé que dans un étranger, la com-
» passion, les secours et la tendresse d'un
» père. Sans renoncer à celui qui me re-
» jetoit, j'ai cru pouvoir adopter celui
» que sa bienfaisance et sa vertu rendent
» digne d'un titre si sacré. Obscur, pau-
» vre, sans naissance et sans fortune,

» mais honnête et sensible, voilà le père
» que j'ai choisi. En acceptant ses bien-
» faits, en entrant dans sa famille, en
» épousant sa fille, je suis devenu son
» fils, et le bonheur qu'il m'a procuré
» surpasse, s'il est possible, tous les
» maux que j'ai soufferts. Je respecte les
» distinctions établies dans la société; si
» je fusse né d'un sang qu'une telle al-
» liance eût déshonoré, j'aurois eu le
» courage de sacrifier et ma passion et la
» félicité de ma vie, à la gloire de ma
» famille. Mais, grace au ciel, cet obs-
» tacle n'existoit point, la naissance de
» ma femme est égale à la mienne, nos
» fortunes sont à-peu-près semblables.
» Son père est pauvre.... voilà l'unique
» différence de son sort et du mien; ainsi
» nulle raison n'a pu ni n'a dû m'arrê-
» ter. Engagé par un lien que l'honneur
» et l'amour me rendent également cher
» et sacré, je vous supplie de croire qu'en
» vain l'ambition, l'autorité et les loix
» même, s'armeroient ensemble pour le
» briser. Je vais dans les Indes recom-
» mencer une nouvelle carrière; je vous

» conjure de ne point troubler ma desti-
» née par des éclats qui pourroient la
» changer ; je ne demande rien que la paix
» et que l'oubli profond d'une patrie que
» j'abandonne peut-être pour jamais ; c'est
» l'unique grace que j'ose implorer, je
» dois l'espérer, et je l'attends de votre
» justice.

» J'ai l'honneur d'être, etc. ».

Cette lettre produisit sur M. de Vilmore les effets les plus terribles ; elle choquoit trop sa vanité, pour ne pas enflammer vivement sa colère. Cette comparaison de la famille de Bertrand à la sienne, lui parut le comble de l'outrage ; il obtint à-la-fois deux lettres de cachet : on arrache Saint-André des bras de sa femme éperdue ; on le précipite, chargé de fers, dans un cachot ; et Blanche, malgré sa jeunesse et son état, subit un sort semblable. Ce fut là que l'infortunée mit au jour le fruit malheureux d'un amour si déplorable : on voulut l'arracher de ses bras, mais sa résistance, ses gémissemens et ses larmes touchèrent des

cœurs sensibles à la pitié pour la première fois ; on lui laissa son enfant, et Blanche, pour lui conserver la vie, prit soin de la sienne. Cependant Saint-André, au comble du désespoir, égaré, furieux, invoquoit la vengeance, demandoit Blanche ou la mort ; trois mois s'écoulèrent dans cette situation affreuse ; enfin, on vient lui dire qu'un homme demande à lui parler de la part de son père.... Mon père ! s'écrie-t-il, je n'en ai plus.... Dans cet instant, il voit paroître un homme qu'il reconnoît pour l'intendant de M. de Vilmore : Ah ! lui dit Saint-André, le barbare qui vous envoie exaucera-t-il enfin mes vœux ! Venez-vous m'apporter la mort ? voilà le seul bienfait que je puisse attendre de lui. . . . Calmez-vous, Monsieur, reprit l'Intendant, calmez-vous, je viens vous annoncer un destin où vous n'osiez prétendre ; tandis que vous accusiez la fortune, elle travailloit pour vous ; votre frère est mort, et vous devenez l'héritier naturel d'un père qui vous tend les bras, et qui peut encore pardonner. Que dites-vous ? interrompit

Saint-André, mon frère ne vit plus ! Le ciel est juste, il ravit à mon persécuteur l'objet que son orgueil lui rendoit si cher ; et moi, victime immolée à sa cruelle ambition, je n'aurai point en vain appelé la vengeance.... Ecoutez-moi, dit l'Intendant, et plutôt méritez par votre repentir les graces qu'on vous offre. M. de Vilmore, artisan de sa fortune, en peut disposer ; il a deux filles que sa tendresse pourroit enrichir à vos dépens ; mais n'ayant point de petits enfans de son nom, et plaignant vos erreurs et vos infortunes, il vous appelle à la destinée que la mort vient de ravir à votre frère ; sa charge et ses biens vous attendent.... Vous devez concevoir par quelle aveugle soumission il faut acheter de tels bienfaits. Parlez, Monsieur, reprit froidement Saint-André ; un père qui veut me reconnoître, et qui choisit ma main pour essuyer ses pleurs, est sans doute incapable de m'imposer des conditions déshonorantes ; ainsi, parlez, je vous écoute sans le craindre. Il faut, répondit l'Intendant, abjurer à jamais

une union avilissante autant qu'illégitime, un sort honnête consolera Blanche de votre commun égarement; et pour dissoudre des liens honteux, on n'exige que votre consentement, toutes les autres mesures sont déja prises, et ce n'est enfin qu'à ce prix que vous pouvez prétendre.... C'est assez, interrompit Saint-André; j'ai prévu, dès le commencement de votre discours, cette odieuse proposition; j'ai eu la patience de vous entendre: écoutez à votre tour ma réponse. On peut me persécuter, m'opprimer, m'arracher ma femme, mon enfant et la vie, toutes ces cruautés sont possibles à la tyrannie armée du pouvoir; mais l'honneur est un bien qu'on ne peut me ravir, je le conserverai pur et sans tache, heureux de tout souffrir pour les objets que j'estime et que j'aime. Voilà ma dernière et irrévocable résolution; la violence, les tourmens, les apprêts de ma mort, rien dans l'univers ne peut la faire changer. L'Intendant voulut répliquer, mais Saint-André refusant de l'entendre davantage, il sortit avec le regret

et l'humiliation d'avoir cherché vainement à séduire un homme incorruptible. Blanche, dans sa prison, éprouve une persécution plus odieuse et plus injuste encore : on la presse de renoncer à ses droits, à son titre d'épouse de Saint-André ; on lui propose, à ce prix, un sort avantageux pour elle et pour son enfant ; on emploie tour-à-tour les prières et les menaces. Blanche répondit constamment qu'elle attendoit de Saint-André l'exemple qu'elle devoit suivre ; qu'elle en espéroit celui du courage et de la fidélité, et qu'en tout elle étoit décidée à modeler sa conduite sur la sienne. M. de Vilmore, désespérant de vaincre une résistance si ferme et si déclarée, se livra à toutes les fureurs que l'orgueil et le ressentiment peuvent inspirer à l'ame la plus dure et la plus implacable : on arrache des bras d'une mère éplorée cet enfant chéri, le seul soutien, la seule consolation de sa vie ; on resserre les liens des deux malheureux époux ; on rend leur captivité plus affreuse et plus cruelle encore ; et pour comble de barbarie, on leur annonce

qu'un tel traitement doit être à jamais leur partage.

Quatre ans s'écoulèrent dans cette horrible situation : cependant Saint-André, soutenu par l'amour, se faisoit un devoir de vivre et de souffrir pour lui.... A force de soins, d'intrigues et de persévérance, il parvint à séduire un des geoliers commis à sa garde : n'en pouvant obtenir la liberté, il l'engagea du moins à lui procurer des plumes, du papier et de l'encre ; alors il traça dans un mémoire détaillé l'histoire intéressante de sa vie ; il finissoit par demander pour toute grace sa liberté, sa femme et son enfant, ne prétendant d'ailleurs ni aux biens de son père, ni même à sa légitime. Ce mémoire avoit pour inscription ces mots : *A ma Patrie*. Il commençoit ainsi : « J'ai versé mon sang pour elle, je suis un citoyen obscur, mais innocent et persécuté ; ma cause est celle de tous les cœurs sensibles et vertueux : chargé de fers, mourant et désespéré dans le fond d'un infâme cachot, père, époux, fils également infortuné, je me jette dans les bras du pre-

mier de mes compatriotes qui lira ce mémoire, et je le conjure d'avoir la généreuse compassion de protéger, de défendre un malheureux enchaîné depuis près de cinq ans par la violence et la tyrannie. Puisse une main bienfaisante et vertueuse déposer cet écrit au pied du tribunal auguste, protecteur de l'innocence! et puissé-je un jour, en embrassant et ma femme et mon fils, oublier à jamais dans leurs bras tous les tourmens que j'ai soufferts »!

L'homme gagné par Saint-André fit secrètement imprimer ce mémoire et en distribua dans le public plusieurs exemplaires. Un avocat, célèbre par ses talens et sa vertu, touché d'une telle lecture, voulut avoir la gloire de soutenir une cause si singulière et si intéressante. Malgré le crédit et les oppositions de M. de Vilmore, bientôt il fit retentir tous les tribunaux des cris du malheureux Saint-André. Il s'informa du sort de Bertrand; il apprit que le chagrin avoit terminé sa vie depuis six mois; il se fit remettre entre les mains le jeune enfant de Saint-

André, et enfin il obtint sa liberté et celle de sa femme. Alors il se rendit à la prison de Blanche; elle ignoroit tous ces détails, et au comble du désespoir, elle n'attendoit que de la mort la fin des peines cruelles qui déchiroient son cœur. Le généreux Avocat, conduit par l'humanité, pénètre dans le séjour ténébreux où la jeunesse, la beauté et la vertu gémissante offrirent à ses regards le spectacle le plus touchant : il tenoit le fils de Saint-André dans ses bras; il entre à la lueur d'une lampe lugubre; il voit, dans le plus affreux cachot, Blanche couchée sur de la paille, les cheveux épars, couverte de lambeaux déchirés, le visage inondé de pleurs, et levant au ciel ses mains chargées de chaînes; il s'arrête et contemple avec une pitié mêlée d'admiration, ses charmes, sa jeunesse et les horreurs qui l'environnent. Blanche, croyant entendre son geolier, soulève sa tête appesantie, et demande, d'une voix foible et mourante, ce qu'on lui veut. Je viens, s'écrie l'Avocat, rendre hommage à la vertu malheureuse, et terminer ses

peines. En achevant ces mots, il se prosterne aux pieds de Blanche, et lui présente son enfant; Blanche le reconnoît, lui tend les bras en s'écriant: Ah! s'il m'est rendu, je pourrai supporter la vie... Elle veut l'embrasser; mais la joie, le saisissement achevant d'épuiser ses forces, elle tombe évanouie dans les bras de son libérateur. Qui pourroit exprimer la surprise, le ravissement, les transports de cette ame sensible et passionnée, lorsqu'en reprenant l'usage de ses sens, elle apprit qu'elle alloit revoir son époux, et que, recouvrant la liberté l'un et l'autre, la bienfaisance d'un inconnu, d'un étranger, les réunissoit pour jamais? Venez, lui dit l'Avocat, quittez cette demeure affreuse qui n'a que trop long-temps retenti des gémissemens de l'innocence; venez que je dépose entre les bras d'un père et d'un époux, deux objets si chers et si touchans; mais, continua-t-il, vous ne pouvez sortir en cet indigne état; j'ai tout prévu, vous trouverez dans ce paquet tout ce qui peut vous être nécessaire; habillez-vous pendant que j'irai

chez le concierge pour lui montrer mon ordre, et dans un quart-d'heure je reviendrai vous chercher. A ces mots, il sort sans attendre de réponse : cependant, Blanche ouvre le paquet, elle y trouve du linge et un habillement complet, dans lequel rien n'étoit oublié ; elle mouille de ses larmes ces gages précieux d'une bonté si délicate et si attentive, et son ame, r'ouverte au bonheur, s'enivre avec délices des charmes de la reconnoissance.

L'Avocat revient ; aussi heureux, aussi ému que Blanche, il lui présente une main tremblante, et l'aidant à porter son fils, il l'arrache avec transport de ce lieu d'amertume et d'horreur ; une voiture les attendoit, et bientôt les conduit à la prison de Saint-André. On les introduit ; Blanche serrant son fils dans ses bras, court se précipiter dans ceux de son époux ; ils éprouvèrent, dans cet instant, tout ce que l'amour et la joie peuvent inspirer de transports à deux cœurs passionnés qui passent subitement de l'excès du désespoir au comble du

bonheur.... L'Avocat, debout vis-à-vis d'eux, comtemploit avec ravissement un spectacle si doux : il se disoit, voilà mon ouvrage, et sans doute il n'étoit pas le moins heureux des trois. Tout-à-coup Blanche s'arrache des bras de Saint-André, et vient tomber aux pieds de son généreux libérateur. Voilà, dit-elle, l'ange tutélaire, le dieu bienfaisant, qui te rend ta femme, ton fils et ta liberté... Elle ne peut poursuivre, ses sanglots lui coupent la parole. Saint-André s'élance et se prosterne à genoux à côté de Blanche : Ah ! s'écria-t-il, mon cœur depuis cinq ans envenimé par la haine, abjure en cet instant et la colère et la vengeance, la reconnoissance et l'amour vont désormais l'occuper tout entier ; oui, j'oublie mes infortunes et mes persécuteurs, je renonce au tourment de haïr, et je consacre à jamais tous les sentimens de mon ame aux chers objets qui me sont rendus, et au plus généreux de tous les hommes.

Depuis cette scène touchante, le reste de la vie de Saint-André n'offre plus

qu'un long enchaînement de malheurs, dont je ne détaillerai que les faits les plus intéressans. L'Avocat, son bienfaiteur, le reçoit chez lui, l'établit avec sa femme dans une maison de campagne : là, Saint-André vécut paisible l'espace de deux ans ; occupé de l'agriculture, ses soins et son industrie doublèrent presque les revenus de la terre, et lui procurèrent le plaisir de pouvoir être utile à son généreux ami. Il fit plusieurs tentatives pour rentrer dans le service ; mais toujours traversé par la haine active et constante de M. de Vilmore, il n'y put réussir ; il eut le malheur de perdre son fils, et peu de temps après, son bienfaiteur, son unique et seul appui. Accablé de douleur, il s'éloigna de Paris avec sa femme, et porta sa misère et ses chagrins au fond d'une province reculée, résolu d'y vivre, inconnu, du travail de ses mains : ce fut en Auvergne qu'il fixa sa destinée malheureuse ; ses talens pour l'agriculture, son courage et celui de sa femme, leur procurèrent les moyens de subsister ; ils se mirent l'un et l'autre au ser-

vice d'un riche fermier; Saint-André cultivoit la terre, tandis que Blanche, employée aux travaux de la maison, surmontoit, pour ces emplois grossiers, et son dégoût et sa délicatesse. Six ans s'écoulèrent de la sorte, Saint-André eut plusieurs enfans, il leur donna une éducation conforme à leur état, et s'accoutuma lui-même à ce genre de vie laborieux, mais tranquille; enfin, il parvint à se rendre possesseur d'un petit champ qui pouvoit suffire, en le cultivant, à la subsistance de sa famille; il s'y retira, et pendant dix ans, il y goûta tous les charmes de la paix et du bonheur. Content de sa fortune, il oublia, dans les bras de sa femme et de ses enfans, le sort si différent pour lequel il sembloit né. Un événement inattendu vint détruire l'ouvrage du temps et de la raison, et le replonger dans un abîme affreux de peines et de malheurs. M. de Vilmore, attaqué depuis un an d'une maladie lente, mais mortelle, sentit quelques remords de sa conduite dénaturée envers son fils: sur le bord du tombeau, sa conscience

troublée lui avoit fait envisager avec horreur l'instant redoutable d'une destruction prochaine; la religion, si consolante lorsqu'on a bien vécu, ne peut qu'ajouter encore à la terreur secrète qui l'accable; en vain il veut s'affranchir du remords déchirant qui le poursuit, il touche au terme où l'homme le plus pervers n'a plus la pernicieuse faculté de pouvoir s'abuser lui-même; la vérité, si terrible aux coupables, vient malgré lui l'éblouir et le confondre.... Enfin, il se décide à prendre des informations sur le sort de son fils, il en parle à son intendant, et cet homme, plein de probité et d'intérêt pour le malheureux Saint-André, après beaucoup de recherches inutiles, parvient à découvrir le lieu de sa retraite, et lui écrit cette lettre :

« M. de Vilmore se meurt, il vous de-
» sire, et son cœur oppressé peut se r'ou-
» vrir encore à la tendresse; n'hésitez
» pas, volez dans les bras d'un père qui
» se reproche chaque jour toutes les in-
» fortunes dont vous avez gémi; venez,
» il en est temps encore; profitez des

» momens où les vains desirs de l'orgueil
» et de l'ambition s'anéantissent.... Il
» voudroit vous voir, mais n'a pas le
» courage de vous demander; il est en-
» touré de vos ennemis qui dévorent déja
» sa dépouille et la vôtre. Je vous avertis
» de ses dispositions secrètes; paroissez,
» conduisez à ses pieds votre famille
» malheureuse, et vous retrouverez tous
» vos droits; mais hâtez-vous, tout dé-
» pend de votre activité et de votre dili-
» gence ».

Saint-André n'hésite pas, l'intérêt de ses enfans l'emporte sur ses pressentimens et ses réflexions; il vend à vil prix son petit enclos, et part avec sa famille. En quittant ce lieu chéri, un mouvement confus le force à répandre des larmes, il regrette son humble chaumière, et ne peut s'en arracher qu'avec un sentiment inexprimable de trouble et de douleur. Pour arriver plus promptement, il est obligé d'acheter une voiture, de prendre la poste, et les frais du voyage consumèrent presqu'entièrement le fruit de seize ans de travaux. Enfin, il dé-

couvre les murs de Paris, et bientôt l'hôtel somptueux de son père. A cette vue, Blanche se jette dans ses bras : Voilà donc, lui dit-elle, le séjour où vous auriez vécu sans moi, et vous pouviez regretter celui que nous quittons ! ... Saint-André pleure et l'embrasse, et ce moment qui retraçoit aux yeux même d'un objet qui savoit si bien en connoître le prix, des sacrifices qu'il n'avoit jamais reprochés, ce moment si touchant et si flatteur fut peut-être un des plus doux de sa vie. Mais, hélas ! quelle accablante nouvelle les attendoit ! ... L'officieux Intendant de M. de Vilmore courut au-devant d'eux, et leur apprit que la veille il avoit instruit son maître de leur prochaine arrivée, mais que cette nouvelle n'avoit pu terminer sur-le-champ ses incertitudes ; qu'il avoit passé une nuit affreuse ; que le matin, se sentant à l'extrémité, il avoit enfin demandé un confesseur, et qu'après deux longues conférences, il s'étoit déterminé à faire un autre testament. « Tout jusques-là vous » étoit favorable, continua l'Intendant ;

» le digne curé, auquel il a donné sa con-
» fiance, lui a parlé avec tant de force
» sur ses procédés avec vous, que M. de
» Vilmore, pénétré de crainte et d'effroi,
» n'a plus balancé à envoyer chercher
» son notaire ; mais un instant après,
» votre courrier étant arrivé, et annon-
» çant que vous alliez paroître dans deux
» heures, M. de Vilmore éprouva un sai-
» sissement qui produisit en lui la plus
» funeste révolution ; il a perdu au même
» moment l'usage de la parole, état d'au-
» tant plus terrible pour lui, qu'il a con-
» servé toute sa tête et toute sa connois-
» sance : enfin, continua l'Intendant, il
» sait que vous êtes ici, il témoigne le
» plus grand desir de vous voir ; le mé-
» decin dit que votre présence peut opé-
» rer encore une nouvelle révolution, et
» lui rendre la faculté dont il est privé ;
» venez, Monsieur, ne perdons plus de
» temps ». A ces mots, Saint-André, suivi
de sa famille, vole à l'appartement de
son père. M. de Vilmore, en le voyant
entrer, leva les yeux au ciel, et lui tendit
les bras. Saint-André courut se précipiter

à genoux devant son lit; M. de Vilmore le regarde avec l'expression la plus pathétique, et le nom de Saint-André échappe de sa bouche. Son confesseur accourt: « Faites un effort, lui crie-t-il, » votre notaire est là; encore un mot, un » seul mot pourroit assurer le sort d'un » infortuné que votre silence et votre » mort vont condamner pour jamais à la » misère la plus affreuse; demandez à » Dieu la grace de pouvoir réparer, dans » ce dernier moment qui vous reste, les » peines qu'a souffertes l'innocence..... » Il exaucera cette prière si juste et si » touchante... ». A ces terribles paroles, M. de Vilmore joint les mains, les élève vers le ciel, il ouvre la bouche, paroît vouloir parler; mais ne pouvant articuler que des sons entrecoupés et confus, la douleur, l'effroi, le remords se peignent sur son visage; ses bras se roidissent, la pâleur de la mort couvre son front; le confesseur veut lui donner un crucifix, le malheureux, mourant, égaré par la rage et par le désespoir, jette un affreux regard sur son fils, et considérant d'un

air sinistre et farouche le crucifix qu'on lui présente, il le repousse en frémissant, et dans ce moment même la plus effrayante convulsion termine enfin sa vie. Mort terrible, épouvantable, dont la seule image fait frissonner d'horreur; leçon à jamais utile et mémorable, s'il en est, pour les pères capables de haïr et d'abandonner leurs enfans. Il mourut sans avoir fait aucune disposition en faveur de Saint-André; on ne trouva que le testament que sa haine avoit dicté: ainsi, ses irrésolutions et ses remords trop tardifs ne servirent qu'à rendre sa fin plus douloureuse et plus funeste, et ne purent changer le sort de son malheureux fils.

Cependant Saint-André, mille fois plus à plaindre que jamais, connoît, en frémissant, toute l'étendue des maux cruels où ce dernier revers le livre. Il lui restoit encore quelqu'argent, il loue une chambre dans un faubourg éloigné, et s'y retire avec sa famille pour y réfléchir, au moins durant la nuit, au parti qu'il pourra prendre. Ses enfans, fatigués du

voyage, et trop jeunes encore pour ressentir les tourmens de l'inquiétude, bientôt s'endorment et jouissent paisiblement du plus profond repos. Une triste lampe éclairoit ce sombre réduit ; Saint-André, muet, immobile, l'œil égaré, la démarche incertaine, se promenoit à grands pas, et tous ses mouvemens décéloient la violente agitation de son ame. Blanche, jusqu'alors absorbée dans sa douleur, le regarde, frémit, et courant se jeter à ses pieds : Ah ! malheureux, lui dit-elle, dans quel abîme vous ai-je entraîné ! Sans moi, sans ce fatal amour qui cause aujourd'hui votre ruine, vous seriez heureux, et cette vie déplorable seroit aussi fortunée qu'elle est affreuse et funeste.... Mais si tu m'aimes encore, ton courage ne t'abandonnera pas ; qu'il se ranime à la voix de ta femme, à la vue de tes enfans..... Mes enfans, reprit Saint-André, mes enfans.... J'ai pu supporter ta misère et la mienne, mais ces infortunés ont-ils ta raison et ta force ?..... les voir gémir et se plaindre ! non, non, il vaut mieux..... A ces mots, il s'arrête, il va

tomber sur une chaise à l'autre bout de la chambre. O ciel ! s'écrie Blanche épouvantée, que me faites-vous entrevoir, et quel affreux dessein !.... Elle n'en peut dire davantage, ses sanglots lui coupent la parole ; Saint-André se rapproche d'elle, et d'un air sombre et farouche : Crois-moi, Blanche, lui dit-il, sèche tes pleurs, nous avons assez supporté la vie ; notre tâche est remplie, un moment peut nous soustraire à tant d'horreurs ; et mon courage t'en donnera l'exemple. A ce discours terrible, Blanche ranime et rassemble toutes ses forces, et d'une voix ferme : Qui ! moi, s'écria-t-elle, j'outragerois ainsi et le ciel et la nature ! j'abandonnerois mes enfans ! je serois à-la-fois impie et barbare. Ah ! je ne suis qu'infortunée, l'innocence me reste, je puis tout supporter..... Oui, si tu me condamnes à l'horreur de te survivre, j'aurai le courage d'essayer du moins de prolonger encore une si déplorable existence..... Je vivrai pour tes enfans..... ces enfans malheureux que tu veux trahir et livrer sans ressource à des maux

que tu n'as plus toi-même la force d'endurer..... A ces mots, quelques larmes s'échappèrent des yeux de Saint-André, et sa femme le voyant attendri, saisit cet instant favorable pour achever de le toucher et de le ramener à la vertu. Saint-André, rendu à lui-même, reconnoît son égarement, le déteste et l'abjure : il convient enfin que la religion, l'honneur et la nature lui prescrivent également de vivre ; mais son corps succombe à tant d'agitations, une fièvre violente s'allume dans ses veines, et bientôt le conduit aux portes du trépas. Blanche se trouve alors réduite aux derniers excès du malheur ; d'un côté, son époux mourant ; de l'autre, ses enfans infortunés, souffrant toutes les horreurs du froid et de la faim. Dans cet état, elle invoque le ciel, et lui demande de terminer enfin, par un même coup, l'existence douloureuse de tant d'innocentes victimes. Un matin, auprès du lit de Saint-André, elle considéroit son visage défiguré par les ombres de la mort, et se rappeloit ce temps de sa jeunesse, où,

dans une situation à-peu-près semblable, elle avoit éprouvé les premières impressions d'une passion depuis si fatale à tous deux; ce souvenir ranimant sa tendresse plus vivement que jamais, elle saisit une des mains de Saint-André, et l'arrosant de larmes : O cher époux, lui dit-elle en se jetant à genoux, peux-tu me pardonner les tourmens dont mon funeste amour empoisonna ta vie ?..... Ah ! reprit Saint-André, mes derniers momens sont affreux sans doute; je te laisse, avec mes enfans, au comble de la misère; mais s'il falloit recommencer une carrière si triste et si pénible, je ferois encore pour toi tous les sacrifices..... Comme il achevoit ces mots, la porte de la chambre s'ouvrit tout-à-coup, et le spectacle le plus inattendu va fixer les yeux et l'attention des deux malheureux époux. Une jeune femme de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, d'une figure charmante, paroît, s'avance d'un air attendri, et s'arrête auprès du lit de Saint-André (*); une petite fille

(*) On n'a fait ici que mettre en action l'ad-

de sept ans la tient par la main. La dame renvoie ses gens et fait fermer la porte; alors elle s'adresse à Blanche, et, d'une voix douce, lui demande son nom: Blanche, interdite et confuse, hésite et se trouble; Saint-André, malgré sa foiblesse, fait un effort, se soulève, et explique en peu de mots sa situation. Je vois, dit la dame, qu'on ne m'a point trompée; fasse le ciel que je ne sois pas venue trop tard! Et vous, ma fille, dit-elle en se tournant vers son enfant qui pleuroit, regardez bien cette chambre et les touchans objets qui la remplissent, qu'un tel souvenir ne sorte jamais de votre mémoire; tenez, continua-t-elle, allez déposer cette bourse sur le pied de ce lit; approchez-en avec respect, on en doit au malheur; ne l'oubliez jamais, et rendez-vous digne un jour de l'emploi sacré dont je vous honore.

---

mirable tableau de M. Greuze, qui représente la Dame de charité. On n'en offre, il est vrai, qu'une bien foible esquisse; mais l'original est si beau, que la copie la plus imparfaite paroîtra toujours intéressante.

Vous desirez sûrement savoir quelle étoit cette charmante et généreuse inconnue ? Elle vous intéressera bien davantage, lorsque vous apprendrez que c'étoit madame de Lagaraye, dans l'éclat de sa première jeunesse, avec cette même enfant, qu'elle perdit depuis ; cette fille unique qui mourut à quinze ans, et que de tels exemples et une semblable éducation durent rendre justement les délices d'une mère si vertueuse. Pour revenir à Saint-André, M. de Lagaraye, en apprenant son histoire, fut si sensiblement touché de ses malheurs, qu'il lui offrit un asyle dans sa terre ; et par la suite il le plaça à la tête de ses nouveaux établissemens, que Saint-André a dirigés pendant six ans entiers. M. de Lagaraye se chargea du sort de tous ses enfans, et enfin il a couronné tant de bienfaits par le don d'une charmante maison entourée d'un potager immense. C'est dans cette agréable retraite que Saint-André voit couler dans un doux repos une vie jusqu'alors si traversée ; c'est-là que les louanges de M. et de madame de Lagaraye

retentissent à toute heure, et que leurs noms respectables, tracés sur toutes les murailles, sont célébrés à chaque instant du jour, par la voix du sentiment et de la reconnoissance.

LETTRE XXV.

Le Baron au vicomte de Limbours.

Enfin, j'ai joui ce matin du bonheur d'admirer de près l'objet le plus respectable et le plus intéressant qui soit peut-être sur la terre. Depuis trois jours à Lagaraye, j'ai eu le temps de m'instruire d'une manière bien approfondie de tout ce qu'il a fait : je desirois, avant de le voir, le connoître parfaitement par ses actions ; je voulois sur-tout que mon fils avant ce moment, qu'il souhaitoit passionnément, apprît avec détail à quel point M. de Lagaraye méritoit son admiration, afin d'examiner ensuite, à la première entrevue, l'impression que produiroit sur Théodore la présence d'un homme si extraordinaire : ce n'étoit point assez pour moi qu'il vît M. de Lagaraye avec attendrissement, je desirois qu'il ne pût en approcher sans transport, et je me disois : « Si Théodore n'est pas hors

» de lui en appercevant le bienfaiteur de » Saint-André, et l'auteur de tous les éta- » blissemens que nous avons vus, je m'a- » busois, mon plan d'éducation ne vaut » rien, et je n'ai rien fait dont je doive » m'applaudir ».

Ce matin, mon fils, éveillé par son impatience, s'est levé avant le jour; et tous habillés et rassemblés à six heures, et guidés par Saint-André, nous avons pris le chemin du lieu qu'on appelle encore ici, par habitude, le Château : il est à un quart de lieue du village, et une superbe avenue de vieux ormes y conduit. Adèle et Théodore, qui sont naturellement d'une extrême vivacité, se tenoient paisiblement près de nous en gardant un profond silence, au lieu de s'agiter et de parler sans interruption, comme ils font toujours quand ils sont animés par quelque chose d'intéressant; c'est qu'ils étoient véritablement pénétrés : un sentiment ordinaire s'exprime par des mouvemens vifs et turbulens, mais une impression profonde produit toujours une espèce de saisissement et

un recueillement qui rendent également sérieux, attentif et réfléchi. Nous étions tous à pied, et, au bout d'un demi-quart-d'heure de marche, nous appercevons au bout de l'avenue un château dont l'architecture élégante et noble annonce la grandeur et la magnificence. Ici, Saint-André nous fait arrêter un moment : Cet édifice somptueux, nous dit-il, fut l'ouvrage du père de M. de Lagaraye ; la vanité en posa les premiers fondemens, et ne dut pas prévoir à quel usage il serviroit un jour : comme le logement en étoit immense, M. de Lagaraye n'a fait qu'en changer la distribution suivant ses desseins ; c'est là qu'il réside, et c'est là l'hôpital des hommes : tournez les yeux à droite, et vous verrez un grand bâtiment neuf, simple et dépourvu d'ornemens, c'est l'hôpital des femmes ; il fut construit par les ordres de M. de Lagaraye. Comme Saint-André achevoit ces paroles, nous précipitons nos pas, et bientôt nous touchons enfin aux portes du château. Il étoit sept heures du matin ; un portier, vêtu de gris, nous de-

mande nos noms, et nous laisse entrer. Nous traversons deux grandes cours immenses, et nous arrivons au corps de logis. On nous dit que M. de Lagaraye est dans la chapelle où l'on va dire la messe, et l'on nous y conduit. Saint-André nous prévient qu'il ne nous présentera à M. de Lagaraye que lorsqu'il sortira de la chapelle. Nous entrons, on nous place près de la porte sur un banc qui se trouva vide. Vous imaginez bien avec quelle avidité je promenai mes regards pour rencontrer et tâcher de reconnoître M. de Lagaraye. Saint-André me dit tout bas : Nulle place, nulle distinction ne vous le fera remarquer ; mais vous pouvez le voir, cherchez et devinez. Dans cet instant, je jette les yeux sur mon fils, et, je l'avoue, lui seul fixa mon attention ; il étoit debout sur la pointe des pieds, le cou alongé, la bouche entr'ouverte, sa respiration paroissoit difficile et précipitée ; et dans cette attitude, ses regards, sa rougeur, les mouvemens de sa tête, tout peignoit sa curiosité et la plus vive émotion. Il y

avoit dans la chapelle, sans nous compter, environ cinquante personnes; les uns, des malades convalescens, et les autres, des domestiques ou des ouvriers, mais tous vêtus uniformément d'une bure grise, propre et grossière; il étoit assez difficile de démêler M. de Lagaraye, habillé comme tout le monde, et placé au hasard. Tout-à-coup mon fils me saisit le bras avec transport, en s'écriant : Regardez, le voilà; c'est lui sûrement.... Il me montre un homme d'une figure noble et touchante; quoique son âge ne parût pas avancé, de longs cheveux blancs couvroient ses épaules, et donnoient à son visage un air vénérable qui imprimoit le respect; son recueillement et sa piété le distinguoient; et tous les yeux étoient tournés vers lui.... Oui, c'est lui, me répétoit mon fils, voyez comme il fixe tous les regards!... En effet, Théodore ne se trompoit pas, et voilà sans doute à quels traits M. de Lagaraye méritoit d'être reconnu. La messe finie, tout le monde se lève, on fait place à M. de Lagaraye, et il sort;

suivi de la foule qui le bénit. Alors Saint-André l'aborde, lui parle bas, l'instruit du sujet de notre voyage, et nous présente; il nous reçoit avec une politesse remplie de douceur et d'aisance, il nous embrasse, Dainville et moi, et se disposoit à accorder le même honneur à mon fils; mais Théodore, emporté par un mouvement qui me pénétra de joie, met un genou en terre, et lui baise la main qu'il arrose des plus douces larmes qu'il répandra peut-être jamais..... M. de Lagaraye, surpris et touché, le relève, le prend dans ses bras, et lui demande le motif d'une action que sa modestie et sa simplicité, l'empêchent de comprendre. Madame d'Almane, prenant la parole, se charge de l'explication. M. de Lagaraye l'écoute avec un air serein et doux, il embrasse mon fils, et lui dit : « Je ne » mérite pas d'être admiré; je me satis- » fais, le genre de vie que j'ai choisi fait » mon bonheur; et vous ne voyez en moi » qu'un homme heureux ». A ces mots, il se tourne vers nous, et nous propose de nous faire voir sa maison; il nous guide

lui-même, et nous conduit d'abord à l'infirmerie; c'est une pièce immense, et qui contient soixante-deux lits; l'arrangement en est d'une propreté et même d'une recherche qui surpasse tout ce qu'on peut en imaginer. Ce fut pour nous le spectacle le plus touchant de voir M. de Lagaraye parler à tous ses malades d'une manière affectueuse et consolante, et de les entendre le bénir et le remercier avec les expressions de la plus vive et de la plus tendre reconnoissance. Au son de sa voix, nous vîmes tous les rideaux s'entr'ouvrir, et toutes les têtes, dans toute l'étendue de la salle, se soulever et s'avancer pour jouir du bonheur de le voir. Il me parut alors une divinité qui daigne descendre dans le temple où on l'implore pour venir y répandre les graces et les bienfaits! Il y a dans cette salle quatre fenêtres en verre de Bohême, deux grandes portes et deux cheminées. Comme j'admirois sa grandeur et sa régularité, M. de Lagaraye me dit: Ce n'est point mon ouvrage, je l'ai employée telle qu'elle étoit. Je lui témoi-

gnai là-dessus ma surprise, n'imaginant pas à quel usage elle avoit pu servir autrefois. Il me répondit simplement : *C'étoit une salle de comédie ;* je l'ai choisie pour mes malades, comme le lieu le plus spacieux, le moins humide et le plus sain. Ces mots, mon cher Vicomte ; *c'étoit une salle de comédie !* quelle foule de réflexions ne me firent-ils pas naître ! Une salle de comédie changée en un hôpital, quelle étonnante métamorphose !.... Cet homme qui me parloit, vêtu d'un sarreau de toile, entouré d'objets tristes et dégoûtans, je me le représentois tel qu'il étoit jadis dans ce même lieu, occupé des plaisirs les plus délicats et les plus doux, au milieu d'une société brillante et nombreuse, et je me disois : Ce n'est vraisemblablement que l'enthousiasme d'une tête ardente, ou la passion démesurée de se faire un nom célèbre, qui purent le décider d'abord à tant de sacrifices ; mais sa simplicité, son air calme, modeste et paisible, n'annoncent ni le fanatisme ni l'orgueil ; je ne vois en lui qu'un sage heureux et bienfaisant.

Se pourroit-il que des vertus si douces eussent seules produit des desseins si vastes et une conduite si extraordinaire ! Ces idées m'occupoient profondément, et je desirois avec passion qu'une conversation particulière pût me faire connoître, s'il étoit possible, et son systême et ses sentimens secrets. Cependant nous sortons de l'infirmerie; M. de Lagaraye nous conduit au logement de l'apothicaire, qu'il nous présente comme un homme distingué par son mérite et son instruction; on trouve là une pharmacie complète et disposée, comme tout le reste, avec ordre et même élégance : de là, M. de Lagaraye nous mena à l'autre extrémité de la maison, dans une pièce très-vaste, autrefois un superbe salon; on y voit encore une boiserie peinte en blanc de doreur, et parfaitement bien sculptée; cette salle est remplie de petites tables et banquettes placées les unes contre les autres, autour d'une espèce de chaire assez élevée, et posée dans le milieu de la pièce. C'est ici ma salle d'école, nous dit M. de Lagaraye; on y enseigne

à lire et à écrire à tous les petits garçons du voisinage, depuis dix heures du matin jusqu'à midi ; et dans l'après-dîner, depuis trois jusqu'à quatre. En outre, j'y viens chaque soir, à sept heures, lire à tous ces enfans une instruction morale que j'ai composée et fait imprimer pour eux. Cet ouvrage est en deux parties ; la première, pour l'enfance ; la seconde, pour la jeunesse ; et madame de Lagaraye, de son côté, a formé un établissement semblable pour toutes les jeunes filles du village.

Après cette intéressante explication, M. de Lagaraye nous propose de nous faire voir son appartement, qui consiste en une chambre à coucher assez petite, un cabinet charmant, une bibliothèque et un laboratoire. Vous voyez, nous dit-il, quelles sont mes occupations : de la lecture, de la chimie, l'étude de la médecine et de la botanique : voilà mes délassemens ; et je puis vous protester que, depuis douze ans, je n'ai pas éprouvé un seul instant de vide et d'ennui. Saint-André s'approcha de moi, et me dit tout

bas : Vous faisiez-vous une idée de tout ce que vous voyez ? Non assurément, lui répondis-je : pour le bien juger il faut le voir et l'entendre ; il parle de tout ce qu'il a fait, avec une simplicité qui semble en ôter le merveilleux ; on est tenté de croire, en l'écoutant, qu'il seroit facile et doux de l'imiter ; je ne vois en lui qu'un sage, qu'un philosophe ; mais cependant je vous avoue que je ne puis accorder les sacrifices inouis qu'il a faits avec une tête froide et une imagination si peu exaltée. J'avois prévu votre étonnement, reprit Saint-André, j'ai voulu vous laisser le plaisir d'apprendre de sa bouche, par quelle chaîne d'idées il fut conduit à ce point de perfection auquel en effet il seroit impossible d'arriver sans une piété véritablement sublime, et quand vous serez instruit de cette intéressante partie de son histoire, je ne doute pas qu'une telle connoissance n'accroisse encore votre admiration, en faisant cesser votre surprise. Comme il achevoit ces mots, M. de Lagaraye s'avança vers nous : Il est neuf heures, me dit-il, voici le mo-

ment où nous nous rassemblons pour déjeûner ; voudriez-vous être de la partie ?...... Dans cet instant, une femme vêtue de l'uniforme de Lagaraye, entre dans la chambre et nous salue ; M. de Lagaraye va au-devant d'elle, l'embrasse ; vous devinez bien que c'étoit madame de Lagaraye ; on nous présente, elle nous reçoit avec cet air de politesse et d'aisance qui les caractérise l'un et l'autre ; et déja prévenue par la femme de Saint-André, elle témoigna, dès ce premier moment, une amitié singulière à madame d'Almane et à madame d'Ostalis. Elle est encore d'une beauté régulière et frappante, et sur-tout d'une fraîcheur extraordinaire à quarante-sept ans ; sa physionomie est également douce et gaie ; elle a dans sa personne quelque chose de si noble et de si distingué, que son habillement grossier n'a l'air que d'un déguisement : elle est vive, franche, démonstrative, parle bien, et avec une action et une chaleur qui attirent l'intérêt, fixent l'attention, et donnent à sa manière de s'exprimer un tour singulier,

qui, dans toute autre personne, paroîtroit de l'emphase et de l'affectation, mais qui, tenant à son caractère, n'a rien que de naturel, et rend sa conversation également animée, agréable et attachante. Elle admire son mari, et elle l'aime avec une passion qui va jusqu'à l'enthousiasme; elle écoute avec avidité et transport tous les éloges qu'on lui donne. Au bout d'une demi-heure, je jugeai tout cela, et je compris facilement qu'aimant autant M. de Lagaraye, avec une tête vive, elle s'étoit laissé entraîner sans peine à tout ce qu'il avoit pu lui proposer; mais M. de Lagaraye étoit encore une énigme pour moi, et chaque instant ajoutoit à ma curiosité. Cependant on vient nous dire que le déjeûner étoit servi; l'appartement de M. de Lagaraye est au rez-de-chaussée; il nous fait passer dans un petit bosquet de plain-pied à son cabinet, où nous trouvons une table chargée de fruits et de laitage; dans ce moment arrive sa société, composée de ses deux chirurgiens, du curé de Lagaraye, de Blanche, femme de Saint-André, et

du chimiste que nous avions déja vu. Voilà, nous dit M. de Lagaraye, les compagnons de notre solitude; leur esprit, leur instruction, et sur-tout leur amitié, font, depuis dix ans, le charme et la douceur de notre intérieur. On se mit à table, la conversation devint générale, et fut également agréable et gaie. Le déjeûner fini, on nous proposa une promenade dans les jardins, qui sont tous en potager, à l'exception d'une grande allée de marronniers. Madame de Lagaraye prit la parole, et, nous faisant remarquer la beauté des arbres et des fruits: Tout ce que vous voyez, nous dit-elle, ces utiles productions sont l'ouvrage de M. de Lagaraye, ces quinconces d'arbres fruitiers, étoient jadis des bosquets de roses et de myrtes; ces riches espaliers étoient de jasmin et de chèvre-feuille; ces vastes champs de légumes formoient des parterres émaillés de mille fleurs; ici, l'on s'égaroit dans les détours d'un labyrinthe; là, d'énormes charmilles s'élevoient jusqu'aux nues; par-tout la nature inutile et contrainte ne présentoit aux

yeux que les vains chef-d'œuvres de l'art. Une main sage et bienfaisante a détruit ces frivoles monumens du luxe, faits pour la mollesse et l'oisiveté. Les jardins d'Armide ont disparu, ils ont fait place au séjour de la paix, de l'ordre, de l'abondance et du bonheur; séjour enfin digne du maître qui l'habite. Pendant que madame de Lagaraye parloit, j'admirois le feu de ses regards et les mouvemens expressifs et variés de toute sa physionomie. Il faut convenir, mon cher Vicomte, que les femmes, lorsqu'elles sont véritablement sensibles, l'emportent sur nous par une délicatesse dont nous ne sommes pas susceptibles : elles ont une certaine finesse qui les fait jouir vivement de mille petits détails qui nous échappent; leurs organes plus flexibles les rendent capables d'éprouver, à la vue d'objets qui ne font sur nous aucune impression, des mouvemens passionnés que nous avons peine à comprendre; elles ont une manière d'aimer qui n'appartient qu'à elles, et celle qui proposoit à son amant prêt à s'éloigner, de regarder toutes les

nuits la lune à la même heure, es faisoit sûrement de cette convention une idée délicieuse ; et je suis persuadé que cette heure fortunée la consoloit de toutes les peines du jour.... Les talismans, les chiffres, les bracelets de cheveux, toutes ces imaginations délicates viennent d'elles, tandis que nous, capables de leur sacrifier notre existence, et même trop souvent notre gloire, nous attachons peu de prix à ces petites choses qui les charment. Nos passions ont peut-être plus d'énergie et de profondeur ; mais leur sensibilité plus facile à émouvoir, plus détaillée, plus continue, leur procure sûrement des jouissances qui nous sont inconnues, et un bonheur préférable à celui que nous pouvons goûter. Je ne vous fais point d'apologie, mon cher Vicomte, pour cette petite digression ; vous aimez assez les femmes pour me la pardonner. Maintenant retournons à Lagaraye.

Saint-André se promenant à côté de M. de Lagaraye, lui faisoit part de mon étonnement et de la difficulté que je trou-

vois à fixer mon opinion sur lui : M. de Lagaraye s'approcha de moi, et me dit : Si vous avez le temps de m'écouter un instant, je pourrai peut-être satisfaire votre curiosité. Madame de Lagaraye se mêle à notre entretien, et le conjure de nous apprendre, avec un peu de détail, non l'histoire de sa vie, mais celle de ses sentimens : il y consent, nous l'entourons tous ; il se place sur un banc de gazon ombragé de quelques arbres, entre madame d'Almane et moi ; tout le reste de la compagnie forme un cercle autour de lui ; nos enfans s'arrangent de manière qu'ils puissent le voir en face ; nous gardons tous un profond silence, et M. de Lagaraye, dont chaque parole s'est à jamais gravée dans ma mémoire, nous adresse ce discours :

J'ai passé la plus grande partie de ma vie dans le tumulte et la dissipation ; à vingt-cinq ans, maître de ma liberté et d'une fortune considérable, ayant reçu l'éducation la plus négligée, ne sachant ni m'occuper, ni me suffire à moi-même, je cherchai le bonheur dans des choses

qui m'étoient étrangères, dans des amusemens vains et frivoles; mon cœur demeura froid, ou, pour mieux dire, sa sensibilité naturelle fut bientôt étouffée par le genre de vie auquel je me livrois; mais ma tête s'échauffa, et je m'égarai davantage, je voulois être heureux: n'ayant nulle idée d'un bonheur pur et tranquille, le seul durable et solide, je méconnus les avantages que je possédois pour en chercher de chimériques; enfin mes yeux commencèrent à s'ouvrir; lassé, dégoûté de tout, n'ayant joui de rien, connoissant la satiété, sans avoir même éprouvé ces transports tumultueux qui la précèdent ordinairement, il ne me resta de tant d'illusions qu'un souvenir importun et qu'une incertitude cruelle. Je descendis au fond de mon cœur, je l'interrogeai, je le trouvai sensible, et je vis enfin que pour goûter le bonheur, c'étoit lui seul qu'il falloit consulter. Un nouvel univers parut se découvrir à mes regards; jusqu'alors malheureux et personnel, je passai rapidement d'une extrémité à l'autre;

aimer, ne vivre que pour les objets qui devoient m'être chers, tel fut le plan de la félicité nouvelle que je me promettois.... J'étois père, je me livrai tout entier au sentiment le plus doux et le plus naturel.... J'aimai ma fille avec passion; alors enfin je connus le bonheur, mais j'éprouvai en même temps des agitations et des peines dont, jusqu'à ce moment, je n'avois jamais eu d'idée.... Dans les instans même où ma fille, par ses vertus et sa tendresse, remplissoit mon ame de la plus douce satisfaction, une affreuse pensée (quoique vague et confuse) corrompoit toute ma joie.... L'idée qu'une félicité si pure pouvoit m'être ravie, qu'un accident, une maladie, qu'un moment enfin pouvoit détruire, et mon bonheur présent et toutes mes espérances pour l'avenir,... cette déchirante réflexion m'arrachoit l'ame, et s'offroit sur-tout à mon imagination dans les momens où je me trouvois le plus heureux. Ici, M. de Lagaraye s'arrêta, remarquant sans doute que madame d'Almane, les yeux fixés sur Adèle, ne pouvoit retenir

ses pleurs.... Après un moment de silence, il reprit ainsi son récit : Cependant, peu à peu mes idées se développèrent et s'agrandirent encore, je desirai le bonheur de tout ce qui m'entouroit ; je connus la bienfaisance : d'abord je n'y trouvai que des charmes, mais bientôt l'impossibilité de la satisfaire et de l'étendre au gré de mes desirs, me fit faire d'amères réflexions sur le luxe et sur la vanité, qui dérobent à l'humanité gémissante des secours implorés en vain. J'étois dans cette situation, lorsque l'événement le plus affreux et le plus imprévu, en m'arrachant une partie de mon bonheur, hâta la révolution totale de mes idées. Ma fille, si digne par ses qualités, son esprit et ses charmes, de la tendresse passionnée que nous avions pour elle, cette fille chérie, aimable et touchant objet de nos soins et de nos espérances, tout-à-coup, au milieu d'une brillante fête ordonnée pour elle, tombe dans nos bras, et, comme frappée de la foudre, expire à l'instant sous nos yeux.... Figurez-vous, s'il est possible, l'effroi,

l'épouvante et la consternation que cette horrible catastrophe dut répandre dans ce château !.... Nous étions rassemblés autour de l'innocente victime, et nous entendions encore les chants et les cris d'allégresse de la foule éloignée qui célébroit la fête.... Contraste affreux, qui, faisant paroître cet événement plus extraordinaire, nous le rendit encore plus frappant et plus terrible.

Revenu de la première stupidité que donne un violent désespoir, je m'abandonnai à de nouvelles réflexions : Quoi ! disois-je, voilà donc où m'a conduit cette sensibilité qui m'étoit si chère, et que je croyois si précieuse ? Un instant peut anéantir tout le bonheur qu'elle a formé !.... Mais sans elle, la vie n'est qu'une ennuyeuse et froide végétation ; il n'y a de biens réels que ceux que le cœur fait goûter : cependant, s'attacher passionnément à un objet, en faire dépendre tout son bonheur, c'est s'exposer à des chagrins, à des tourmens dont la seule idée fait frémir.... Il faut aimer, il faut faire le bien ; mais pourquoi réunir toute

sa sensibilité sur un ou deux êtres fragiles et périssables ? L'amour de l'humanité, voilà le sentiment vertueux qui reste au sage ; en fortifiant et conservant dans son cœur cette passion sublime, il se prépare des consolations qui lui feront supporter toutes les peines qu'il éprouvera dans ses affections particulières ; il gémira de la perte de ses amis ; mais il ne succombera point au désespoir, il ne se trouvera point isolé sur la terre tant qu'il y reste des infortunés, et qu'il peut les secourir. Quoi ! je puis tendre une main protectrice à l'orphelin abandonné ; je puis relever le courage abattu de la vertu qu'on opprime ; je puis arracher à la misère, au vice, à la mort, des cœurs désespérés, sans appui, sans ressources ; je puis changer d'affreuses destinées en des jours purs et sereins, et la vie me sembleroit un fardeau ! et pouvant remplir une utile et glorieuse carrière, mon cœur flétri par de vains regrets, consumeroit, dans la tristesse et le découragement, les restes d'une sensibilité frivole et condam-

nable !... O ma fille !.tu n'es plus !... Je n'entendrai plus ta voix chérie me donner le doux nom de père !.... Mes yeux ne jouiront plus du charme de te voir !.... Je ne te presserai plus contre ce sein.... ce sein déchiré qui reçut ton dernier soupir !... Tu m'es ravie pour toujours !... Mais mon cœur me reste, je puis être encore heureux par lui ... J'entendrai des infortunés me bénir, ma main essuiera leurs pleurs... en tarira la source... et je jouirai délicieusement de leur reconnoissance et de leur joie. C'étoit ainsi que mon ame, ranimée par de salutaires réflexions, sortoit de son engourdissement fatal, et reprenoit sa première énergie. Ma tête s'échauffant peu à peu, l'enthousiasme bientôt se joignit à la raison, mon imagination s'enflamma, et je formai enfin le projet de me dévouer tout entier aux devoirs sacrés, qui depuis ont partagé ma vie. Pour exécuter le plan que je méditois, ce n'étoit point assez de renoncer au monde, au luxe, à la vanité, il falloit encore s'oublier soi-même, se compter pour rien dans l'em-

ploi d'une grande fortune, afin d'en disposer au gré de mes nouveaux desirs. Je voulois consacrer mes soins, mon étude, mes veilles à l'humanité souffrante, et je voulois être législateur d'une république heureuse formée par mes bienfaits. Enorgueilli d'un projet si nouveau, je ne fus pas d'abord insensible à la gloire qu'il me présentoit, je crus faire de grands sacrifices; et peut-être un peu d'orgueil, se mêlant à mon enthousiasme, m'affermit dans mes résolutions. Sûr du cœur de madame de Lagaraye, connoissant sa vertu et sa passion pour tout ce qui en porte l'empreinte, je lui fis part de mes idées, et son ame forte et sensible répondit à la mienne avec transport. D'accord l'un et l'autre, nous partons pour Montpellier, après avoir écrit à notre famille et à nos amis, pour les instruire de notre irrévocable résolution. Le reste vous est connu, continua M. de Lagaraye, je n'ai plus à vous apprendre à présent que la situation actuelle de mon esprit et de mon cœur.

Les projets que j'ai exécutés m'offroient, dans la spéculation, des sacrifices rigoureux et pénibles, et sans doute cet orgueil dont je vous ai parlé ne m'étoit pas inutile pour m'en faire supporter l'idée ; je ne crains point de l'avouer, je me promettois plus de gloire que de bonheur : il est dans le bien une source intarissable et pure de félicité, que la seule imagination ne pourra jamais se représenter ; insensiblement je l'éprouvai. Profondément occupé des soins relatifs à l'agriculture, de mes manufactures, de mes habitans, de mes malades, tous ces objets m'attachèrent avec passion, et remplirent uniquement mon cœur ; j'oubliai le monde et l'ambition frivole d'en être admiré ; je tournai mes regards vers ce Juge suprême, qui seul sait apprécier les actions des hommes ; j'osai croire qu'une partie de celles de ma vie étoit un hommage digne de lui. Cette pensée, arrachant, pour ainsi dire, mon esprit de la terre, me rendit insensible aux amorces trompeuses d'une inquiète vanité, et je connus que la religion seule pouvoit me

donner le courage de persévérer avec joie dans l'entreprise que j'avois formée. Comment vous dépeindre le bonheur, presque sans mélange, dont je jouis depuis dix ans ! Je ne pourrai jamais vous en donner qu'une imparfaite idée ; jugez-en, s'il est possible, par l'énumération de tout ce que j'ai fait. Je vais commencer par les manufactures ; il ne faut pas plus de trois ans pour apprendre quelque métier que ce puisse être ; j'ai déja vu près de quatre fois les ouvriers de mes manufactures se renouveler ; il y a en tout cent ouvriers d'employés ; en triplant seulement ce nombre, vous aurez celui de trois cents. Les ouvrages des manufactures, ou s'emploient au service de mes hôpitaux, ou se vendent à mon profit, ce qui se joint à la masse de mes revenus : j'ai employé, soit à l'agriculture de terres qui m'ont prodigieusement rapporté, soit en bâtimens, environ deux cent quatre-vingts ouvriers ; joignez ce nombre à celui de trois cents, vous aurez cinq cent quatre-vingts ; ajoutez-y à-peu-près soixante personnes

étrangères reçues et établies à Lagaraye depuis onze ans ; les intendans, gardes et domestiques de mes hôpitaux, montent à soixante-dix personnes ; j'ai le compte exact de tous les malades qui se sont renouvelés jusqu'à ce jour ; il y en a eu à-peu-près neuf mille, en comptant ceux d'un hôpital pour l'inoculation, dont je ne vous ai point parlé, et qui est à un quart de lieue d'ici. Tous ces nombres réunis forment en tout celui de neuf mille sept cent dix. Dans les commencemens de mes établissemens, j'ai eu de très-fortes dépenses à faire ; mais la vente totale de tous nos meubles, argenterie, diamans, bijoux, garde-robe, etc., nous a fourni l'argent nécessaire pour tous les frais ; et, depuis dix ans, j'ai su augmenter mes revenus de plus d'un tiers. J'ai cinquante-sept ans, je puis espérer de vivre encore dix ans, et alors il faudroit presque doubler le calcul que je viens de faire, et qui est fort loin de l'exagération ; si je parviens jusqu'à l'âge de soixante-dix-sept ans, il sera triplé. Que cette idée me rend la vie précieuse et

chère! J'ai multiplié les liens qui m'y attachent; je n'envisage qu'avec attendrissement l'instant fatal où tant d'hommes perdront en moi leur unique appui. Je dois rendre compte à mes héritiers du bien que j'ai reçu de mes pères; je ne puis disposer que de l'augmentation que j'ai faite dans ma fortune, et elle n'est pas assez considérable pour soutenir après moi les établissemens que j'ai formés: d'ailleurs, remettre des hôpitaux entre les mains de gens intéressés, c'est souvent moins travailler pour les pauvres que pour les administrateurs. J'ordonne simplement, par mon testament, que tous les malades établis dans les hôpitaux au jour de ma mort, soient soignés jusqu'à leur guérison, et qu'on leur distribue une certaine somme d'argent; j'ajoute, à l'égard des ouvriers des manufactures, qu'on leur laisse finir leur apprentissage; j'assure le sort de quelques personnes qui m'ont bien servi, et j'abandonne le reste à la Providence.

Je n'ai plus à vous entretenir maintenant que de quelques détails sur mes ha-

bitans : en leur procurant l'aisance et le bonheur, j'exige d'eux l'amour du travail, de l'ordre et de la paix ; j'accommode les différends qui surviennent nécessairement dans toute société nombreuse ; et mes décisions ont toujours été respectées et suivies. Je réprime sévèrement toute espèce de désordre, et je ne tolère jamais l'oisiveté ; je veux même que les amusemens soient actifs et laborieux. Il y a dans Lagaraye des marchands de vin et quelques auberges, mais il n'y a point de cabarets, c'est-à-dire, des maisons ouvertes à la paresse et à l'intempérance ; on reçoit, on loge les étrangers, mais les assemblées sont rigoureusement défendues ; et celui qui enfreindroit cette loi, en recevant chez lui des habitans, en leur vendant du vin, seroit chassé pour toujours. Les dimanches et fêtes, la jeunesse s'amuse à divers jeux, tels que le battoir, la fronde, le mail, etc., mais sous la condition expresse de ne point jouer d'argent ; je me charge de fournir du vin, du cidre ; et souvent placé parmi les vieillards hors

d'état de participer à ces jeux, j'en suis témoin et j'en jouis. Tirer de l'arc est encore un exercice que j'ai mis à la mode, et tous les ans je donne un prix pour le plus adroit. Il y a dans le village deux grandes places publiques destinées à ces usages; on y trouve des bancs ombragés d'arbres et disposés en amphithéâtre pour les spectateurs; les vieillards occupent le premier rang, les femmes, les jeunes filles et les enfans sont placés derrière.

J'ai proscrit les danses et les ménétriers, et cette sévérité, qui paroît peut-être outrée, a beaucoup contribué à la pureté des mœurs que je voulois surtout perfectionner. Les hommes vivent séparés des filles, leurs amusemens ne les rapprochent point, et jamais une indécente familiarité ne peut s'introduire entr'eux; quelquefois les jeunes filles dansent en rond au son de leurs voix, elles chantent des romances, elles sont témoins des jeux publics, voilà leur plaisir; et n'en connoissant point d'autres, elles n'imaginent pas qu'il en puisse exister de plus piquans. J'ai eu beaucoup

de peine à amener les choses à ce point d'innocence et de simplicité ; il falloit réformer les mœurs de paysans grossiers, abrutis par la paresse, la misère et la débauche ; à force de patience, de fermeté, d'exhortations et de bienfaits, je parvenois insensiblement à mon but, lorsque madame de Lagaraye imagina un moyen plus prompt et plus efficace, celui de l'émulation, qui n'est autre chose que le desir de se distinguer, sentiment qui se trouve dans tous les cœurs, dans toutes les conditions, et qui, conduisant à la vertu, y peut quelquefois suppléer. Madame de Lagaraye, persuadée avec raison que les mœurs seront toujours pures, lorsque l'union régnera dans les familles, me proposa, il y a six ou sept ans, de fonder un prix pour les *bonnes mères* et les *bons pères* de famille (*) : c'est une femme qui mérita le premier prix, qui consiste en une médaille d'argent et 300 livres une fois

(*) On a pris cette idée de la Fête si utile et si respectable des *bonnes Gens*, de Canon.

payées; l'année d'ensuite une homme le reçut, et toujours ainsi alternativement: cette cérémonie se fait avec beaucoup de pompe et d'appareil; et vous ne sauriez imaginer, continua M. de Lagaraye, quelle révolution subite et miraculeuse cet établissement produisit dans les mœurs. De cet instant, les cabarets ne furent plus regrettés, les maris et les femmes devinrent assidus à leurs ménages, ils s'occupèrent de leurs enfans, s'y attachèrent avec passion, s'appliquèrent à leur donner de bons exemples, se réformèrent eux-mêmes en les instruisant, s'en firent respecter et chérir; et en formant une génération vertueuse, en remplissant les devoirs les plus sacrés et les plus doux, ils trouvèrent enfin le bonheur chez eux.

C'est ainsi, mon cher Vicomte, que M. de Lagaraye nous ouvroit son ame enivrée de l'amour du bien. J'avois encore quelques questions à lui faire: sans doute, lui dis-je, votre sensibilité, votre bienfaisance, vous procurent une félicité qui rend votre sort

digne d'envie ; mais enfin, elle ne peut être sans mélange, chaque état a ses peines : par exemple, dans le devoir auquel vous vous consacrez particulièrement de soigner des malades, le spectacle douloureux de leurs souffrances ou de leur mort doit vous faire éprouver de cruels déchiremens ? Voilà, en effet, reprit M. de Lagaraye, les seules peines de ma vie ; cependant elles ne sont pas aussi vives que vous vous le figurez ; l'espoir de les guérir ou de soulager leurs souffrances, m'occupe et me soutient ; une piété contemplative déchire l'ame ; mais lorsqu'elle est active, et qu'on se flatte d'être utile, c'est un sentiment qui redouble la force et ranime le courage. Je tâche, autant qu'il est possible, de leur adoucir les horreurs de la mort ; je proscris tout ce lugubre appareil qui la précède ordinairement ; jamais ma bouche, à moins d'une absolue nécessité, ne leur en prononce l'arrêt fatal : sans qu'ils soient en danger, je les engage à remplir tous les devoirs de la religion ; mais je n'ai point la barbarie de jeter l'effroi, la

consternation dans des cœurs foibles que je remplirois d'amertume ; je les entretiens de Dieu, de sa bonté, de sa puissance ; je les dispose à l'aimer, et non à le craindre ; je ne leur offre que des idées douces et consolantes ; et du moins l'espoir, la paix et la sécurité les suivent au tombeau. Comment se persuader qu'un homme sans éducation, sans philosophie, énervé par les souffrances, puisse entendre patiemment les dures exhortations d'un prêtre qui vient effrayer son imagination, et troubler sa conscience ! Comment croire qu'il supportera sans terreur et sans désespoir ces funestes apprêts de la mort, ces cierges lugubres dont son lit est entouré, et ces prières de l'agonie qui retentissent à ses oreilles (*) !

(*) Toutes ces choses se pratiquent encore dans tous les villages et la plupart des villes de province ; ces coutumes (qui, dans aucun temps, n'ont été regardées comme indispensables) sont maintenant abolies dans la plus grande partie des couvens, ainsi il m'étoit permis de les condamner ; cependant quelques personnes ayant trouvé que dans les deux premières éditions

Sa tête s'égare, son cœur succombe aux noires idées enfantées par la crainte ; on empoisonne ses derniers momens, on les rend affreux et terribles ; que dis-je, on les avance. Est-il possible qu'une religion, dont la morale est aussi douce qu'elle est pure et sublime, puisse inspirer un délire et une cruauté si absurdes !..... Mais, poursuivit M. de Lagaraye, pour achever de répondre à votre question, vous devez comprendre, par ce que je viens de dire, que le spectacle de la mort est ici moins frappant et moins terrible que dans tout autre lieu ; et que par conséquent j'en dois être moins ému et moins touché que vous ne l'imaginiez : d'ailleurs, ma sensibilité

---

d'Adèle et Théodore, je m'élevois contre cet usage avec trop de vivacité, j'ai supprimé la note où j'en parlois ; et je me contenterai de répéter ici que je crois qu'on ne doit dire tout haut les prières des agonisans à un malade, que lorsqu'il les desire et les demande ; c'est ce que j'avois dit dans d'autres termes, et c'est ce qui se pratique présentement.

pour tous ces êtres malheureux et souffrans est vague, universelle, et comprend la masse entière; nul choix, nulle préférence ne m'attache à l'un plus qu'à l'autre; je les aime, je les soigne, parce qu'ils souffrent, et cette même raison me console de leur mort; lorsque j'ai le bonheur d'en sauver un, et de lui rendre une santé parfaite, cette jouissance me donne mille fois plus de satisfaction que la perte des autres ne peut me causer de douleur.

Après cette réponse de M. de Lagaraye, je n'avois plus rien à desirer, tous mes doutes étoient éclaircis; je connoissois aussi parfaitement que lui-même ses sentimens et sa situation, et le résultat de cette connoissance me conduisit à le juger l'homme le plus étonnant, le plus digne d'être admiré, et le plus heureux qui fût sur la terre. Pourquoi faut-il qu'un tel homme, né dans une condition ordinaire, ne puisse donner qu'en abrégé, et en petit, le modèle de toutes les qualités morales et législatives? Il auroit fallu qu'un Alexandre, après avoir ravagé et soumis le monde, l'eût laissé en d'aussi dignes

je vous y trouverai avec toute votre famille, et que vous ne commencerez vos petits voyages qu'après mon départ pour le Languedoc.

LETTRE XXVI.

Du même au même.

J'ai vu hier et avant-hier M. et madame de Lagaraye occupés d'un devoir qui n'est pas le moins intéressant et le moins utile de ceux qu'ils remplissent ; j'ai vu enfin M. de Lagaraye au milieu d'une troupe d'enfans, leur lisant des instructions morales sur les devoirs de l'homme en général, et sur ceux de leur état en particulier. Ce cours de morale, qui forme un petit volume, est écrit avec autant de précision que de clarté et de simplicité ; il est divisé par chapitres ; M. de Lagaraye, à chaque séance, n'en lit jamais qu'un chapitre tout au plus, parce qu'il s'arrête très-souvent pour questionner quelques-uns des auditeurs, ou pour leur expliquer ce qu'il juge au-dessus de leur intelligence. C'est une chose véritablement touchante que de voir la bonté avec laquelle il leur répond et les inter-

roge, et comment il sait descendre jusqu'à eux, en se servant des expressions et des comparaisons qui leur sont familières, afin de s'en faire mieux entendre : aussi tous ces enfans l'écoutent avec une attention dont rien ne peut les distraire. M. et madame de Lagaraye m'ont donné chacun un exemplaire de leur ouvrage, l'un pour les garçons, et l'autre pour les jeunes filles : j'ai passé une nuit à lire ces deux petits volumes ; on y trouve de la vérité, et un ton de sentiment qui attache ; et cet ouvrage, qui, dans son extrême simplicité, me paroît aussi intéressant qu'utile, est d'autant plus estimable, qu'il n'est fait que pour une classe obscure, oubliée, ou dédaignée jusqu'ici par tous les écrivains. Les enfans ne sont admis à l'école de M. de Lagaraye qu'à l'âge de onze ou douze ans jusqu'à quinze ; et avant ce temps, le curé leur apprend le catéchisme : ainsi, l'école se renouvelle tous les trois ans, et les disciples de douze remplacent ceux de quinze. M. de Lagaraye leur lit son ouvrage pendant les six premiers mois ;

à cette lecture succède celle de l'Évangile, qui dure dix-huit mois, ensuite on reprend l'ouvrage de M. de Lagaraye, et madame de Lagaraye, de son côté, avec les jeunes filles, suit exactement la même marche. J'ai été curieux de savoir si dans ce grand nombre d'enfans depuis douze ans, M. de Lagaraye n'avoit pas trouvé quelque sujet distingué. J'en ai vu plusieurs, m'a-t-il répondu, qui annonçoient de l'esprit et de l'intelligence; mais, décidé à les laisser tous dans leur état, à moins d'une supériorité marquée, je n'en ai trouvé que deux qui fussent dans ce cas. Comme il y a beaucoup d'hommes auxquels la simplicité de mon école conviendroit infiniment mieux que celle où l'on apprend à sentir les beautés d'Homère et de Virgile, de même les deux jeunes gens dont je vous parle étoient véritablement déplacés parmi leurs compagnons, et je leur ai procuré une éducation plus distinguée. L'un, né avec un génie singulier pour les mathématiques, est devenu un grand géomètre, et s'est fixé dans les pays étrangers; l'autre,

» ner le goût constant de la vertu, et la
» persévérance dans le bien. Enfin, mon
» fils, si vous entendez jamais parler lé-
» gèrement de cette religion si sainte,
» rappelez-vous M. de Lagaraye et tout
» ce que vous avez vu ici ».

Nous avons tous dîné chez M. de Lagaraye, et en prenant congé de lui, Adèle et Théodore n'ont pu retenir leurs larmes; pour moi, je vous avoue que je le quitte avec un sentiment de regret que je ne puis exprimer; je m'éloigne avec peine de ce séjour heureux, où le génie bienfaisant d'un seul homme a fait renaître l'âge d'or, où l'on trouve à chaque pas l'empreinte de la bonté, de la vertu et l'image de l'innocence et de la paix. Je ne saurois vous dire à quel point je me suis senti ému, lorsqu'en embrassant M. de Lagaraye, j'ai pensé que vraisemblablement je ne le reverrois jamais; l'admiration qu'il inspire a quelque chose de tendre; c'est qu'il est bon, indulgent, sensible, qu'il est sans orgueil, comme sans préjugés, et que sa vertu touche encore plus qu'elle n'éblouit.

Adieu, mon cher Vicomte, mes compagnons de voyage m'attendent pour partir, adieu.

LETTRE XXVII.

La Baronne à la Vicomtesse.

Oui sans doute, ma chère amie, je me retrouve en Languedoc avec plaisir; j'ai été charmée de revoir madame de Valmont; il m'est doux de me *promener dans mon parc, entre Adèle et madame d'Ostalis;* mais cependant mon cœur n'est point *pleinement satisfait*, je ne suis point *parfaitement heureuse*, et je le serois encore moins, si je croyois que vous ayiez pu vous persuader un moment tout ce que vous me dites là-dessus. Je ne suis pas sujette à l'humeur; mais j'avoue que votre lettre m'en a donné; ainsi, vous n'aurez pour cette fois aucun des détails que vous avez *la politesse* de me demander; vous saurez seulement que nous sommes tous en parfaite santé, qu'Adèle a pleuré de joie, en appercevant les tours du château; qu'elle a dit *que le vrai bonheur n'étoit qu'ici ou à*

Lagaraye; que madame d'Ostalis s'est levée avec le jour pour dessiner le paysage qu'elle découvre de sa fenêtre; que Théodore, impatient de revoir toutes ses anciennes promenades, a, ce matin, fait plus de trois lieues à pied avec Dainville; que miss Bridget a laissé le *Spleen* à Paris, et qu'enfin je suis très-sérieusement fâchée contre vous. Adieu, ma chère amie; si vous desirez plus de détails, écrivez-moi une Lettre assez aimable pour me faire oublier celle que je viens de recevoir.

LETTRE XXVIII.

Réponse de la Vicomtesse.

Non, vous ne connoissez pas tous les droits de l'amitié ; elle a même celui d'être injuste quelquefois, et c'est alors qu'elle prouve le mieux sa vivacité : eh ! si elle étoit toujours raisonnable, seroit-elle une passion ?...... Elle est bien froide quand elle n'a jamais tort.... Ma lettre, dites-vous, vous a donné *de l'humeur ;* vous vous vantez, ma chère amie : depuis que je vous aime, depuis tant d'années, je n'ai point encore pu parvenir à exciter en vous un mouvement de dépit ou d'humeur ; ne prenez point ceci pour un éloge, ce n'est qu'un reproche très-sérieux et très-fondé ; car, lorsqu'on est véritablement sensible, on ne peut conserver, dans tous les momens de sa vie, cette égalité et cette supériorité de raison qu'on doit admirer sans doute en vous, mais dont l'amitié cependant a souvent

le droit d'être blessée. Au reste, si j'ai des caprices, je suis assez malheureuse pour que vous m'accordiez toute votre indulgence ; vous vous éloignez encore de moi ; et que me reste-t-il quand je vous perds ?...... Vous savez tous les chagrins que me donne ma fille, et ceux que me cause M. de Limours ; je ne vous ai plus pour les partager, et je les sens plus vivement. Ma petite Constance me reste, mais elle est encore si enfant !... A propos d'elle, j'ai plusieurs questions à vous faire ; je vous prie de me dire quels sont les livres d'heures que vous donnez à Adèle, et le nom du confesseur qu'elle avoit à Paris ; je suis mécontente de celui de Constance, et je veux le changer. Mandez-moi donc aussi de quelle manière vous préparez Adèle à faire sa première communion. Vous m'avez si bien fait sentir à quel point il est important de donner aux enfans une piété véritable, que c'est maintenant le soin qui m'occupe le plus. J'envoie Constance à la messe régulièrement tous les jours, et elle suit avec exactitude tous les offices

des dimanches et fêtes ; enfin, elle se confesse tous les trois mois, et passe le carême entier en retraite, c'est-à-dire, sans dîner à table avec nous quand nous avons du monde, et sans venir dans ma chambre à l'heure des visites. Adieu, ma chère amie ; je vais passer deux jours à la campagne chez une femme bien apprêtée, bien froide, bien *exactement* polie chez elle, et bien dédaigneuse par-tout ailleurs, qui croit qu'on ne peut avoir, ni un *bon ton*, ni le sens commun, lorsqu'on n'a pas l'avantage d'être admis dans sa société particulière ; enfin une femme aussi ennuyeuse que sèche, vaine et dénigrante ; je crois qu'il est inutile de vous la nommer, ce portrait vous la fera reconnoître aisément.

Afin de finir cette lettre, il faut que je vous dise un mot de Porphire ; je vous remercie de me l'avoir fait connoître ; il est réellement aussi aimable qu'intéressant, et digne, à tous égards, de la tendresse de M. Lagaraye. Il passe sa vie chez madame de M..... qui a tant d'esprit et voit tant de gens de lettres : Porphire

m'en a fait un éloge si charmant, qu'il m'a donné le desir d'aller chez elle : d'ailleurs, je m'ennuie, j'ai envie d'avoir de l'esprit aussi, j'en trouverai là ; je vois toujours qu'on en prend quand on veut, et je suis justement dans l'âge où cette fantaisie vient communément aux femmes : ainsi ; attendez-vous à me trouver, à votre retour, bel-esprit, et peut-être auteur. Adieu, ma chère amie, quelque forme que je puisse prendre, mon cœur sera toujours le même pour vous.

V. J. Kulanyi

LETTRE XXIX.

Réponse de la Baronne.

Eh bien ! je ne suis donc pas *véritablement sensible*, parce que j'ai de l'*égalité*, de la *raison*, jamais d'*humeur*, de *dépit*, que je compte entièrement sur vous, et que cette confiance me donne une sécurité que rien ne peut troubler ? Et vous, ma chère amie, parce que vous boudez sans sujet, et grondez sans raison, vous seule savez aimer ? Voilà une belle définition de l'amitié ! Mais puisque le caprice est en vous une preuve de sentiment, je ne dois pas me flatter d'être votre unique amie, car assurément vous prodiguez ce témoignage à plus d'une personne.... C'est ainsi que souvent nous attribuons à la force de nos sentimens et de nos passions, des défauts qui ne viennent que de notre caractère : je n'ai point vu d'amant, toujours jaloux injustement, qui ne fût naturellement dé-

fiant et soupçonneux dans la société. L'amitié ne donne point de caprices, mais il est vrai que vous prouvez qu'elle n'en guérit pas. Laissons là cette querelle, croyez-moi, aimons-nous telles que nous sommes, et perdons l'espoir de nous réformer mutuellement ; nous sommes nées pour ne nous ressembler jamais, et pour nous convenir toujours.

Enfin, vous allez donc vous lier avec madame de M.... Je suis très-curieuse de savoir l'impression que produira sur vous une société si différente de toutes celles où vous avez vécu jusqu'ici ; mais je vous prie de ne m'en rendre compte qu'après trois ou quatre visites, afin que votre opinion soit bien arrêtée à cet égard.

Parlons à présent de Constance : Ah ! sans doute, en lui donnant de la piété, vous assurerez son bonheur et le vôtre ; mais il me semble que les moyens que vous employez pour ce grand objet, sont absolument contraires au but que vous vous proposez. Dans toute éducation, songeons d'abord à quel genre de vie est destiné l'enfant que nous élevons ; votre

fille est faite pour vivre dans le plus grand monde, à Paris, à la Cour; quand elle sera sa maîtresse, à dix-huit ans, croyez-vous qu'il lui soit possible d'aller à la messe tous les jours, à confesse tous les trois mois, et de se mettre en retraite un carême entier? Non, sans doute; mais accoutumée dès l'enfance à regarder toutes ces pratiques comme des devoirs essentiels, elle n'y renoncera qu'en perdant toute sa piété. Avez-vous remarqué que les jeunes personnes élevées de cette manière dans tous les couvens, conservassent plus de religion que les autres?... Revenons toujours à notre principe le plus utile, celui de ne jamais donner à notre élève une idée fausse: ne souffrons donc pas qu'il puisse confondre *la perfection* avec le simple devoir. D'ailleurs, est-il raisonnable d'exiger d'un enfant de neuf ans le point de la perfection en quelque chose que ce soit? Pensez-vous que Constance, obligée si souvent de passer des heures entières à l'église, y soit toujours avec recueillement et sans distraction? Je suis sûre que,

plus d'une fois ; elle y a bien envié le sort de sa maman, qui, pendant ce temps, reste dans son lit, ou fait des visites. Il faudroit, au contraire, que vous donnassiez à votre fille l'exemple des pratiques que vous lui faites observer, et qu'en même temps vous n'exigeassiez d'elle que les devoirs véritablement essentiels de la religion : je comprends bien que cette manière est moins commode ; car il est beaucoup plus aisé d'envoyer tous les jours sa fille à la messe, que d'y aller soi-même, sur-tout quand on ne se couche jamais avant deux heures du matin. Je ne vous conseille que ce que j'ai constamment suivi avec Adèle ; elle sait qu'elle ne peut jamais rien retrancher de ce qu'elle pratique, sans manquer à son devoir, et sans donner mauvaise opinion d'elle ; enfin, la dissipation et les amusemens du grand monde ne l'empêcheront point de remplir des obligations véritablement indispensables, et qui ne prennent pas assez de temps pour être incompatibles avec quelque genre de vie que ce puisse être.

Vous avez bien raison de vous occuper sérieusement du choix d'un confesseur pour Constance ; c'est un point trop souvent négligé, et cependant bien important, car un confesseur sans esprit et sans lumières, peut aisément gâter l'ouvrage de l'instituteur. Je vous envois l'adresse du mien, mais je vous conseille d'avoir quelques conversations avec lui avant de remettre Constance entre ses mains, et de lui faire connoître parfaitement et les petits défauts et le caractère de votre enfant. A l'égard des livres de dévotion que vous me demandez, je ne puis vous satisfaire ; je vais vous causer encore l'étonnement et l'espèce de colère que vous me montrez toujours à chaque ouvrage d'éducation, dont je m'avoue l'auteur ; il faut cependant bien vous répondre, et vous dire qu'après avoir lu tous les livres de ce genre, j'ai vu avec surprise qu'il n'en existoit point à *l'usage des jeunes personnes* ; vous conviendrez, par exemple, qu'il y a beaucoup de livres d'heures que non-seulement vous ne donneriez point à votre

fille; mais que vous seriez très-fâchée qu'elle connût, particulièrement ceux dans lesquels *les examens de conscience* sont un peu détaillés. Je vous ai déja parlé de quelques prières que j'ai composées pour l'enfance d'Adèle; mais en outre, j'ai fait un livre d'heures pour sa jeunesse; il contient la messe, les pseaumes et les prières prescrites par l'église; d'ailleurs, celles du matin, du soir, pour la confession, pour la communion, l'examen de conscience, etc., sont de moi. Je ne connois pas un seul livre de dévotion où l'on puisse lire ces espèces de prières, sans être choqué à chaque instant par les fautes de langage et les expressions ridicules qui s'y trouvent. Si vous le souhaitez, je vous enverrai une copie de mon ouvrage, vous y trouverez aussi ce que je vous ai vu désirer souvent, c'est-à-dire, des prières pour toutes les situations intéressantes de la vie, et je suis sûre que vous ne lirez point sans attendrissement celle d'une mère qui implore les graces de Dieu pour ses enfans. Vous ne pourrez avoir, avant mon retour à

Paris, que la moitié du volume qui contient toutes les prières, l'autre moitié renferme des sentences et des maximes détachées, tirées des écrits des Pères de l'église. Il y a deux ans qu'Adèle est en possession de cet ouvrage, je lui ai donné en même temps l'Evangile et l'Imitation de Jésus-Christ; et jusqu'à l'âge de quinze ans, elle n'aura pas d'autres livres de piété.

Vous me demandez comment je la prépare à faire sa première communion; vous savez que la première préparation a été de la mener à Lagaraye; elle en est revenue avec une admiration si profonde pour M. de Lagaraye, et un redoublement de piété si sincère, que j'ai cru ne pouvoir jamais saisir un moment plus favorable pour graver dans sa tête tout ce que j'avois à lui dire. Le lendemain de notre arrivée à Brest, je passai, dans la matinée, deux heures seule avec elle. Après avoir beaucoup parlé de Lagaraye, elle me demanda quand elle feroit sa première communion: le jour où vous aurez douze ans, répondis-je; dans six

mois, si vous vous conduisez, d'ici-là, de manière à me faire penser que véritablement vous n'êtes plus un enfant..... Car enfin, aussi-tôt que vous aurez fait votre première communion, vous prendrez votre rang dans la société, je commencerai à vous regarder réellement comme mon amie, je n'aurai plus rien de caché pour vous; mais vous savez que je ne suis pas précipitée dans mes jugemens, et que pour obtenir un semblable bonheur, il faudra le mériter.... — Oh! maman, je m'en rendrai digne, j'ose l'espérer; j'en suis sûre, je le desire tant!...... — Je vous préviens qu'il ne vous sera point accordé légèrement; et pour que vous receviez le plus saint et le plus auguste de tous les sacremens, il faut que je sois bien convaincue que vous ne m'obligerez jamais à vous traiter encore comme un enfant. Si, pendant les six mois qui vont s'écouler, vous faites une seule faute assez grave pour me forcer à vous punir, à vous imposer une pénitence, je penserai que vous ne sentez point l'importance et le prix de

la récompense qui vous est promise, et je la retarderai d'un an. — D'un an! ô ciel!.... et pour une seule faute, ma chère maman!......... — Oui, une faute grave. — Cela est juste. Oh! je m'observerai si bien, que je suis certaine de ne jamais faire désormais une faute grave. En effet, depuis cette conversation, je remarque en elle un changement très-visible en bien; et je suis persuadée qu'il n'y a pas un instant dans la journée où la crainte de faire une *faute grave* ne l'occupe et ne soit présente à sa pensée. C'est un grand art que celui de promettre aux enfans des récompenses qui puissent les engager à s'observer avec ce soin et cette attention continuelle; c'est leur donner à-la-fois de l'empire sur eux-mêmes et de la persévérance, les deux vrais moyens de parvenir aux grandes choses: d'ailleurs, on ne peut obtenir d'un enfant six mois d'une conduite exempte de reproches essentiels, sans le corriger en même temps de tous ses défauts. Mais il est vrai que le choix des récompenses promises n'est pas indiffé-

rent ; n'en proposez jamais que d'intéressantes, de nobles ou d'utiles, telles qu'une marque de confiance, votre portrait, un livre instructif, un nouveau maître, etc. ; ne faites desirer enfin à votre élève que ce qu'elle doit aimer, ou ce qui mérite d'être estimé.

LETTRE XXX.

Le Baron au Vicomte.

Je courus hier un assez grand danger, mon cher Vicomte ; c'est une petite aventure dont le récit vous fera sûrement plaisir, car vous allez voir si le dénouement a été satisfaisant pour moi. Vous savez que la rivière d'Aude forme un canal en face de ma maison ; j'ai fait faire une grande tente, de temps en temps nous allons nous baigner ; mon fils apprend à nager, il y réussit à merveille, et c'est un de ses plus grands plaisirs.

Hier, la chaleur étant excessive, nous fûmes à la rivière, mon fils, Dainville et moi, suivis de mon chien barbet, ce fidèle Mouche que vous me connoissez. J'ai nagé comme à mon ordinaire ; au bout de quelque temps, j'ai dit à Dainville et à mon fils, de regagner la tente, d'aller se r'habiller, et que je les rejoindrois bientôt. Il m'ont quitté, je m'amu-

sois avec mon chien, quand tout-à-coup le sang me portant à la tête d'une manière aussi subite que violente, j'ai senti que j'étois prêt à m'évanouir. J'ai voulu regagner promptement la tente; mais la force m'abandonnant entièrement, je n'ai eu que le temps de crier *à moi, Mouche*, et j'ai perdu connoissance. En reprenant l'usage de mes sens, je me trouve sur le rivage et dans les bras de mon fils, il étoit à moitié habillé, tout couvert d'eau, le visage égaré, pâle, défiguré; et dans le moment où j'ouvre les yeux, il saisit mes deux mains avec un transport impossible à dépeindre, et les pressant contre son sein, il pleure, il crie, il m'embrasse, et me fait cent questions à-la-fois. Il étoit si saisi, si tremblant, que j'ai craint pour lui l'effet d'une émotion si violente, et que je n'ai joui qu'imparfaitement, dans ces premiers momens, de la joie que devoit me causer sa sensibilité. Cependant on nous r'habille; et nous montons en voiture; alors je demande quelques détails. « A » peine, me dit Dainville, avez-vous

» fait ce terrible cri : *à moi, Mouche*, » que M. Théodore, qui s'habilloit, » s'échappe des mains de Brunel, s'élance » dans la rivière, en s'écriant : *Eh! que* » *ne dit-il : A moi, mon fils!* Ce furent » ses propres mots. Je me suis précipité » après lui, je l'ai saisi dans mes bras, » malgré ses cris et sa violence ; au même » instant, un batelier, par mon ordre, » vole à votre secours ; nous vous voyons » sur l'eau, votre chien vous tenant par » les cheveux, et vous traînant vers » notre côté ; le batelier vous atteint et » vous ramène, tout cela en moins d'une » minute.... ». Remarquez, interrompis-je, comme le courage et la générosité sont des vertus naturelles, et, pour ainsi dire, d'instinct ; jugez d'après l'intrépidité de mon chien, si l'on a eu tort d'attacher le déshonneur et l'infamie à la lâcheté, et si celui qui craint d'exposer sa vie pour sauver celle de son semblable, ne se rabaisse pas mille fois au-dessous de l'état de Mouche. Et vous, mon cher Théodore, continuai-je, vous avez fait une action que je me rappelle-

rai avec plaisir.... Celle de Mouche, reprit-il, mérite seule d'être admirée; pour moi, je n'ai fait que mon devoir. J'ai senti que cette idée blessoit un peu son cœur, je n'ai pas fait semblant de m'en appercevoir; et reprenant la parole : Si vous étiez dans la force de l'âge, lui dis-je, si vous saviez aussi bien nager que Mouche, votre réflexion seroit vraie; au lieu de cela, vous n'avez pas treize ans, vous n'apprenez à nager que depuis six semaines; ainsi je dois être véritablement reconnoissant et touché de ce que vous avez fait pour moi.

Je me fis saigner hier, je me porte à merveille aujourd'hui; j'ai été me baigner ce matin et nager avec mon fils, qui, pour cette fois, n'a pas voulu me quitter un instant, dans la crainte que je ne me trouvasse mal encore. Qu'il est doux d'être aimé ainsi d'un enfant dont on attend tout le bonheur de sa vie! mais il n'y a point de père qui ne puisse goûter une satisfaction semblable, s'il veut remplir tous les devoirs sacrés qui lui sont imposés par la nature.

Oui assurément, mon cher Vicomte, mon fils apprend déja les mathématiques ; à douze ans, il a commencé le premier volume de M. Bézout, qui traite de l'arithmétique ; dans quelques mois, nous passerons au second ; à quinze ans, il étudiera le troisième ; et à dix-sept ans, le quatrième, qui traite de la mécanique : comme je veux qu'on emploie six ans à l'étude des mathématiques, il suffit d'y consacrer trois heures par semaine. En suivant cette méthode, on peut être sûr de ne point fatiguer les enfans ; et quel que soit le degré de leur intelligence, il est presque impossible qu'ils n'apprennent pas des mathématiques tout ce qui peut être nécessaire un jour, à quelque état qu'on les destine. Je compte aussi apprendre à ma fille, ce qu'il est indispensable de savoir de la géométrie, pour être en état de lever un plan et de dessiner avec régularité un paysage d'après nature, et dans lequel la perspective soit bien observée. A l'égard du latin, mon fils commencera à l'apprendre cet automne ; je me servirai *du Cours de Lati-*

nité de Vanière, qui me paroît un très-bon ouvrage dans ce genre, car il a le mérite qui manque à tous les Rudimens, celui d'être toujours intelligible, et je suis bien certain que mon fils, à dix-sept ans, saura le latin beaucoup mieux que la plus grande partie des gens du monde, même de ceux qui passent pour avoir fait de bonnes études. Je trouve encore dans sa méthode un avantage très-grand, selon moi, celui de ne point blaser mon élève sur des ouvrages véritablement dignes d'être admirés : si un enfant qui apprend le latin depuis l'âge de six ans, n'est pas en état à douze de lire Virgile, il a perdu son temps; s'il lit Virgile à douze ans, il est impossible qu'il en puisse saisir les beautés; cependant il l'apprend par cœur; et quand il aura dix-huit ans, il comprendra bien que l'Enéïde est un chef-d'œuvre, mais il ne le sentira que foiblement, ou du moins il le sentira sans transport.

J'ai fait une remarque assez singulière, c'est que tous les gens qui, dans l'opinion commune, ont reçu la meilleure

3

éducation, sont, en général, précisément ceux qui ont le moins de goût pour la lecture, et cela doit être : ces personnes si bien élevées ont lu à quatorze ans tous les ouvrages supérieurs de notre langue ; comme elles étoient hors d'état d'en sentir le mérite, elles n'en peuvent conserver qu'un souvenir fort ennuyeux ; elles en concluent très-naturellement qu'elles n'aiment point la lecture, elles y renoncent ; ou si elles se décident à lire encore, croyant connoître tous les bons livres, parce qu'elles les ont sus par cœur dans leur enfance, elles ne lisent plus que des ouvrages médiocres, mais qui du moins ont pour elles l'attrait si piquant de la nouveauté. Je me souviens d'avoir vu autrefois dans mes voyages un jeune Prince âgé de huit ans, qui me parla pendant une heure de Télémaque ; son gouverneur m'assura que *Monseigneur aimoit passionnément cet ouvrage, qu'il l'avoit extrait d'un bout à l'autre*. Hélas ! tant pis, répondis-je, le pauvre enfant n'aura jamais lu Télémaque ! Théodore, il est vrai, ne fait que commencer

les mathématiques, et n'a pas encore pris une leçon de latin, mais il sait les principes généraux de sa langue, qu'il n'a point eu l'ennui d'apprendre dans une grammaire, et que je me suis contenté de lui enseigner verbalement en corrigeant son orthographe; il parle et lit parfaitement l'anglais et l'italien; il entend un peu l'allemand; il a une idée générale de la géographie, et sait déja de la chronologie tout ce qu'il est desirable qu'il en sache jamais : d'ailleurs, les lanternes magiques et plusieurs autres jeux de sa première enfance, et les Abrégés de madame d'Almane, ont gravé dans sa tête une prodigieuse quantité de faits historiques; et, ce qui vaut mieux que tout cela, son esprit est aussi juste que son cœur est pur; il a sur tous les points principaux de la morale, des idées nettes et précises; il sait par sa propre expérience que le parti le plus honnête et le plus vertueux est toujours le plus sage; que nos penchans nous égarent, que la raison seule doit nous guider, et qu'on ne peut être estimé, chéri, heureux en-

fin, que par elle. Quand on se contentera de dire toutes ces vérités, on ne fera que répéter des lieux communs qui ne produiront nulle impression; mais qu'on les prouve, et le grand but de l'éducation sera rempli, on gravera dans le cœur des principes ineffaçables.

Quant aux talens de pur agrément, je ne donnerai à Théodore que celui du dessin, pour lequel il a beaucoup de goût; il commence à dessiner très-joliment d'après nature, ainsi que sa sœur; madame d'Ostalis rend dans ce moment notre petite académie fort brillante; elle y est très-assidue, et Dainville, comme vous le croyez bien, lui a cédé l'honneur d'y présider. Adieu, mon cher Vicomte; mandez-moi, je vous prie, si M. d'Aimeri est enfin arrivé à Paris; vous le trouverez bien triste, mais c'est un homme d'un grand mérite, et que vous serez sûrement charmé de connoître. Parlez-moi aussi du chevalier de Valmont; il y a près de deux ans que je ne l'ai vu, et cet espace de temps peut produire de bien grands change-

mens à son âge; j'ai pour ses parens une amitié trop vraie, pour ne pas m'intéresser vivement à lui.

LETTRE XXXI.

Le comte de Roseville au Baron.

Enfin, mon cher Baron, je vais vous faire la description du jardin du chevalier de Murville; j'ai été si occupé depuis trois mois, que je n'ai pu m'acquitter plutôt de ma promesse; mais vous n'y perdrez aucun détail, car ils sont tous présens à ma mémoire. Trois semaines avant le départ de M. d'Aimeri, je menai le Prince chez M. de Murville, le chevalier de Valmont y vint avec nous, et vous imaginez bien que M. de Murville ne revit pas sans une vive émotion le neveu de Cécile. Nous parcourûmes d'abord la maison, ensuite M. de Murville nous conduisit dans les jardins, où il a rassemblé une représentation exacte de ce qu'il a vu de plus intéressant dans ses voyages (*). En sortant de sa maison,

(*) Cette idée, si belle et si grande, n'est pas

on entre dans une grande place irrégulière, jadis un parterre immense, et maintenant remplie de statues et de monumens antiques fidèlement copiés (mais dans de moins grandes proportions) d'après les plus belles ruines d'Italie. On y voit, entr'autres, les superbes temples de Sérapis (*), de Minerve Médica (**), la colonne Trajane, etc. Beaucoup d'arbres étrangers, de diverses formes et de différent vert, sont dispersés avec art parmi ces ruines. L'ormeau, le saule et le cyprès ombragent les tombeaux qui sont en outre entourés de plantes funéraires, de mauve et d'asphodèle; les pins majestueux, les palmiers environnent les temples, le laurier croît aux pieds de l'Apollon du Belvéder, et des buissons de myrte et de roses entourent la Vénus de Médicis. A droite de cette espèce de Muséum, on trouve la grotte de Pausi-

nouvelle; car l'empereur Adrien avoit un jardin dans ce genre.

(*) Aux environs de Naples.

(**) Auprès de Rome.

lipe (*), une longue galerie bâtie en briques, mais recouverte de rochers et de verdure, et qui paroît taillée dans le roc, comme la voûte qu'elle représente; on découvre, du fond de cette grotte, une perspective ravissante, et elle conduit au lac d'*Agnano*, un des plus charmans paysages qui soit aux environs de Naples (**), et qu'il est très-facile d'imiter dans un jardin, puisqu'il est absolument environné d'arbres qui cachent la vue des environs; de l'autre côté du parc, on voyage en Espagne. Après avoir vu toutes les ruines gothiques dont cette partie est ornée, nous arrivâmes sur le bord d'une prairie partagée par un torrent qui la traverse, et sur lequel on a bâti un pont d'une architecture simple, mais élégante. Ici, le chevalier de Murville nous fit arrêter : considérez ce pont, nous dit-il, il n'est point de monument dans ce jardin qui mérite mieux de fixer

(*) Près de Naples.

(**) C'est là qu'on voit la fameuse grotte du Chien.

votre attention, ou du moins d'occuper une place dans votre souvenir. Il s'appelle *le pont de la Veuve* (*). Une femme ayant perdu son fils dans les eaux du torrent, fit bâtir ce pont sur ce même torrent si funeste pour elle, afin qu'au moins à l'avenir aucune mère n'eût à gémir d'un semblable malheur : et c'est ainsi que par un sentiment véritablement angélique, elle ne trouva de consolation qu'en élevant un édifice dont la vue seule eût redoublé la douleur de toute autre. Il y a beaucoup d'actions qui paroissent plus brillantes que celle-ci, il n'en est point de plus généreuse. Enfin, Monseigneur, poursuivit le chevalier, de Murville, quand vous lirez

(*) A trois quarts de lieue de Saint-Philippe (en Espagne) on passe sur un pont appelé *le pont de la Veuve*. Une mère qui avoit eu le malheur de perdre son fils unique dans les eaux du torrent sur lequel il est bâti, le fit élever, afin qu'aucune autre mère n'éprouvât désormais la même douleur. (*Essais sur l'Espagne*, *par M. P****, *tome premier.*)

cette maxime (*) : *Dans l'adversité de nos meilleurs amis, nous trouvons souvent quelque chose qui ne nous déplaît pas*; quand vous entendrez calomnier la nature humaine, souvenez-vous *du pont de la Veuve*. Après ce discours, le chevalier de Murville nous conduisit au bout du jardin occupé par un village bâti à l'imitation de celui de Broek (**). Vous imaginez bien qu'il n'a pas l'étendue du véritable, c'est une petite rue qui n'est composée que de quatorze maisons; on trouve dans les deux premières un charmant hermitage et une laiterie, quatre autres sont occupées par les jardiniers, et le reste par d'anciens domestiques retirés, et quelques pauvres familles que M. de Murville a tirées de la misère, en leur donnant un asyle dans cette agréable retraite. Le Prince et le chevalier de Valmont ne quittèrent qu'à regret cette délicieuse demeure où le

(*) M. de la Rochefoucault.

(**) En Hollande; on en parlera ailleurs avec détail.

goût a rassemblé tant d'objets intéressans et instructifs. M. de Murville s'attendrit en recevant les adieux du jeune Charles; il demanda au Prince la permission de l'embrasser, et le serrant dans ses bras avec une tendresse inexprimable : O Charles ! s'écria-t-il, soyez heureux, aimez toujours la vertu, et, s'il est possible, préservez votre cœur d'une passion dangereuse qui peut coûter tout le repos de la vie !

Le soleil étoit couché lorsque nous quittâmes le chevalier de Murville; comme nous étions fort près de la maison d'Alexis Stezen (ce malheureux père de famille que nous avons établi sur les bords du lac ***), le Prince me pria instamment d'y aller, afin, dit-il, de voir par lui-même si ces bonnes gens se trouvoient toujours aussi heureux. Depuis la scène touchante que je vous ai détaillée, mon cher Baron, c'est-à-dire, depuis trois ans, mes occupations ne m'ont pas permis de retourner une seule fois chez Alexis Stezen : la curiosité du Prince me parut fort naturelle, et je

consentis à la satisfaire. Nous arrivâmes chez Alexis à la nuit presque fermée, nous trouvâmes la famille rassemblée dans une salle au rez-de-chaussée; ils étoient tous assis en rond, n'ayant point encore de lumière, et s'amusant à chanter des romances. Avant d'entrer dans la chambre, nous nous arrêtâmes un moment pour écouter une voix aussi jeune que mélodieuse, qui finissoit un couplet: enfin, nous ouvrons la porte, l'obscurité nous empêche de distinguer les objets; une servante nous annonce, et au nom du Prince, tout le monde se lève, s'agite: Alexis demande de la lumière; ses enfans, sa femme en vont chercher, et un moment après, nous voyons paroître un objet qui fixe tous nos regards. C'est une jeune personne de treize ans, accourant avec précipitation, en tenant une lumière qu'elle pose sur une table: imaginez toutes les graces ingénues de l'enfance, réunies aux charmes, à la fraîcheur et à l'éclat de la jeunesse, une taille noble et légère, un visage également délicat et régulier, une physionomie aussi

touchante qu'expressive, un sourire plein de candeur et d'innocence : représentez-vous cet assemblage séduisant, et vous n'aurez encore qu'une imparfaite idée de cette figure ravissante. Alexis s'approche d'elle, la prend par la main, et la présente au Prince, en lui disant que c'est sa fille aînée Stoline, cette même enfant à laquelle le Prince donna sa pelisse... A ces mots, le Prince et la jeune fille rougirent également... Et le Prince, prenant la parole, demanda si nous n'avions pas entendu la voix de Stoline au moment où nous étions entrés. En effet, c'étoit la sienne; le chevalier de Valmont la conjura de chanter encore, et Stoline, avec un tremblement et un trouble qui ne faisoient qu'ajouter à sa grace, chanta deux couplets qui furent trouvés bien courts par le Prince et le chevalier de Valmont. Je crois que si mon élève avoit deux ou trois ans de plus, cette visite n'eût pas été sans danger pour lui : quoi qu'il en soit, je suis sorti de la maison d'Alexis Stezen, en me promettant bien de n'y plus ramener mon jeune

Prince, qui, toute la soirée, n'a parlé que de Stoline, et le lendemain fut distrait et rêveur d'une manière très-extraordinaire pour un enfant de treize ans et demi; mais heureusement qu'à cet âge, une impression semblable ne peut être ni profonde ni durable.

Adieu, mon cher Baron; j'approuve fort les raisons qui vous déterminent à faire voyager vos enfans, et la préférence que vous donnez dans ce moment à l'Italie sur tout autre pays; mais j'espère que j'aurai le plaisir de vous voir un jour dans celui que j'habite: quand il ne seroit pas par lui-même intéressant et curieux à connoître, vous y trouverez un grand souverain, régnant avec gloire sur une nation vertueuse: un tel spectacle vaut mieux encore que la vue des temples et des ruines de Rome.

LETTRE XXXII.

La Vicomtesse à la Baronne.

O LA charmante créature !.... une figure si intéressante !.... un air si réservé ! un maintien si doux !... Je parie que vous avez déja deviné de qui je veux parler ; eh bien ! oui, c'est du chevalier de Valmont : à présent vous me nieriez en vain que vous avez des projets sur lui, il sera le mari d'Adèle : j'ai vu cela clairement dès la première visite. Je l'ai beaucoup questionné sur son voyage, toutes ses réponses ont été courtes, simples et modestes ; et puis il rougit avec une grace !... sans être déconcerté de rougir, il est timide et jamais embarrassé. D'ailleurs, il ressemble tant à notre aimable Cécile !... Enfin la tête m'en tourne. Pour M. d'Aimeri, quoi que vous en disiez, ma chère amie, je sens que je ne l'aimerai jamais, cette pauvre Cécile est trop présente à mon souvenir : il a beau

la pleurer, il n'en est pas moins la cause de sa mort; sa tristesse me fait de la peine, mais ne peut m'intéresser: au reste, je l'ai prié de regarder à jamais ma maison comme la sienne, et je crois qu'il a été content de la manière dont je l'ai reçu. Il part dans un mois pour conduire son petit-fils à sa garnison, ils seront de retour ici sur la fin de décembre; ainsi, vous les verrez cet hiver. Je veux être présente à la première entrevue d'Adèle et du chevalier de Valmont, je suis certaine que la *sympathie* se déclarera sur-le-champ; ils sont faits l'un pour l'autre, ils s'aimeront passionnément: souvenez-vous de cette prédiction.

Eh bien! ma chère amie, j'ai fait connoissance avec madame de M.... j'ai déja été trois fois chez elle, et je puis maintenant satisfaire votre curiosité. Vous voulez des détails, de l'ordre et de la sincérité, écoutez donc; voici le récit de la première visite: J'arrive chez madame de M.... à huit heures et demie du soir; j'entre dans un salon assez triste et fort mal éclairé, où je trouve un cercle très-

grave; la maîtresse de la maison me fait placer à côté d'elle, je jette les yeux sur toute la compagnie, je n'y vois que deux femmes et dix ou douze hommes; et dans tout cela, je n'apperçois pas un seul visage de ma connoissance, excepté Porphire que j'appelle pour me mettre au fait : il me dit à l'oreille les noms des principaux personnages, et, entr'autres, de trois ou quatre également connus et dignes de l'être par leurs ouvrages. Alors je regardai ces personnes célèbres avec une admiration qui m'inspira un mouvement d'amour-propre si extraordinaire, qu'il suspendit ma curiosité; car, au lieu d'écouter la conversation, je n'éprouvai que le desir de me faire écouter moi-même, et d'attirer l'attention de ceux qui naturellement auroient dû fixer toute la mienne. Me voilà donc uniquement occupée à chercher une occasion de dire quelque chose de spirituel, je cherche long-temps; enfin, je hasarde une phrase bien entortillée, et puis une autre encore plus recherchée; je m'enhardis, je m'échauffe, je tombe dans la dissertation, je

m'appesantis, et tout-à-coup je m'apperçois que je n'ai pas le sens commun, et que je suis complétement ridicule : très-déconcertée de cette découverte, je ne trouve rien de mieux à faire que de m'en aller, et je sors avec le double regret d'avoir été absurde, et de n'avoir pas entendu un mot de tout ce qui s'étoit dit. Je réfléchis sur cet accident, et j'en conclus que la prétention à l'esprit, et le desir de briller, ne me vaudroient jamais de succès. Je me promis donc d'être à l'avenir toujours simple et naturelle, et je retournai chez madame de M.... avec cette intention. Point du tout : à peine suis-je assise, que la démangeaison de montrer de l'esprit, de l'instruction, me reprend de nouveau plus vivément que jamais ; d'abord, je résiste courageusement à cette tentation ; enfin, j'y cède et je ne réussis pas mieux que la première fois. Je sortis de chez madame de M.... véritablement en colère contre moi-même, et formant la ferme résolution d'y garder le plus profond silence quand j'y retournerois, puisqu'il m'étoit

absolument impossible d'y parler comme par-tout ailleurs. Me voici donc à la troisième visite ; pour cette fois, je sus me taire, j'observai, j'écoutai avec une extrême attention ; j'entendis parler avec esprit, je remarquai plusieurs traits qui méritoient d'être retenus et cités ; cependant je trouvai, en général, la conversation languissante et pesante ; et lorsqu'elle s'animoit par la discussion, il me parut qu'elle dégénéroit en dispute ; enfin, elle m'étonnoit souvent, mais ne me charmoit jamais, et je me disois : Tous ces gens-là ont plus d'esprit que je n'en ai, cependant je suis certainement plus aimable qu'eux ; quelle est donc la mal-adresse qui les prive de l'avantage qu'ils devroient avoir sur moi !... Après avoir réfléchi sur cette singularité, je découvris avec surprise qu'ils avoient précisément la manie qu'ils m'avoient inspirée pendant deux jours ; qu'ils ne savoient point écouter, et qu'ils n'éprouvoient que le desir de se faire admirer, et non celui de plaire. D'ailleurs, je remarquai qu'on pouvoit leur reprocher

encore quelquefois plusieurs petits manques d'égards et de politesse produits par un amour-propre mal entendu, ou par le défaut d'usage du monde, qui seul peut apprendre à s'occuper des autres, à ne jamais se fâcher, et à soutenir son opinion sans aigreur et sans pédanterie. D'après ces observations, je trouve que les gens de lettres devroient aller davantage dans le monde : ils ne vont que dans trois ou quatre maisons dans lesquelles ils forment le fonds principal de la société : la douceur, la complaisance, les égards délicats, les graces enfin, ne s'acquièrent point où l'on domine ; et voilà pourquoi l'on peut reprocher aux gens de lettres un ton tranchant et de la susceptibilité (*). S'ils étoient plus répandus, ils perdroient bientôt ces petits défauts ; alors on les rencontreroit avec

(*) On sent bien que la Vicomtesse, tout inconsidérée qu'elle est, ne parle ici qu'en général, et qu'elle n'est point assez dépourvue de bon sens et de justice pour ne pas admettre des exceptions.

plaisir, et on les rechercheroit avec empressement : loin de porter la contrainte et la gêne dans la société, ils en feroient les délices ; connoissant véritablement le monde, ils pourroient le peindre, ils nous offriroient des tableaux piquans et fidèles de nos travers, de nos ridicules, de nos mœurs, et nous aurions enfin des ouvrages où l'on trouveroit également et de l'esprit et le ton du monde. Je ne m'appesantirai pas davantage sur ces réflexions. Porphire a reçu une lettre de M. de Lagaraye, où ce sujet est traité beaucoup mieux que je ne le pourrois faire. J'ai eu la permission de vous en envoyer une copie, et je crois que vous la lirez avec plaisir.

Adieu, mon cœur ; embrassez pour moi madame d'Ostalis : dites-lui que je ne suis plus jalouse d'elle ; mais je le suis de madame de Valmont..... Oui, surtout depuis que j'ai vu son fils..... La belle-mère d'Adèle, comme vous l'aimerez !..... Au moins, avouez-moi la vérité ; je suis certaine que vous n'êtes pas sincère à cet égard. Ah! vous n'avez

pas en moi la confiance que j'ai en vous. Je ne sais pas pourquoi je vous aime autant, je ne devrois que vous estimer.... Avec votre air franc, simple et doux, vous êtes au fond très-orgueilleuse et très-dissimulée..... dissimulée sur-tout.... Oh! vous l'êtes..... et vous en tirez même vanité; vous appelez cela de la prudence, de la discrétion!..... Enfin, si vous ne m'avouez pas qu'au fond de votre cœur vous destinez Adèle au chevalier de Valmont, je croirai que vous ne m'avez jamais aimée, et que vous n'avez pour moi que l'espèce de sentiment qu'on a pour un enfant qui nous amuse.

LETTRE XXXIII.

Copie de la lettre de M. de Lagaraye à Porphire.

Eh bien, mon cher Porphire, vous allez donc devenir homme de lettres! Non, certainement je ne m'oppose point à ce projet; la fausse dévotion et la bigoterie pourroient seules le condamner. Vous avez de l'esprit, une ame sensible, vous avez beaucoup lu; maintenant laissez là tous les livres, quittez votre cabinet, étudiez les hommes; si vous n'acquérez pas une connoissance approfondie du cœur humain, vous ne ferez rien que de médiocre ou d'imparfait. Voyez donc des hommes de tous les états, examinez-les dans les différentes classes de la société, depuis le simple laboureur jusqu'au courtisan; connoissez-les tous avec détail, ne dédaignez point l'aimable enfance. Comme peintre, faites usage des tableaux touchans et naïfs qu'elle vous

offrira; comme philosophe, observez en elle le germe naissant des vertus et des passions de l'homme; cherchez sur-tout à démêler, parmi cette foule de travers et de vices que nous donne l'éducation, quels sont véritablement les penchans et les défauts que nous tenons de la nature. Un savant doit rester dans son cabinet; un homme de lettres doit vivre dans le plus grand monde : qu'il consacre à la société quatre heures du jour, il lui restera assez de temps pour travailler et méditer sur ce qu'il aura vu. Mais tout cela ne suffit pas, mon cher Porphire; il faut encore conserver vos principes et votre sensibilité : si votre cœur et vos mœurs se corrompent, vous ne ferez jamais un ouvrage de génie; l'esprit ne produit que de jolies choses, ces ouvrages du moment faits pour éblouir, et non pour durer, reçus d'abord avec empressement, prônés, cités pendant trois mois, ensuite oubliés pour toujours. Ce ne fut point à son esprit que Pierre Corneille dut sa gloire; c'est par sa grande ame qu'il sut mériter son surnom, et

l'admiration de son siècle et de la postérité. O Porphire! sois honnête, indulgent, bienfaisant, et tes écrits inspireront le goût de la vertu; on n'y trouvera point d'exagération, d'inconséquences: celui qui n'est inspiré que par l'amour du bien et de la vérité, ne peut jamais se contredire; si tu veux offrir d'utiles leçons de morale, commence par te réformer toi-même, combats tes passions, ferme ton cœur à la haine, au ressentiment, apprends à pardonner, tu sauras alors louer avec éloquence et la grandeur d'ame et la générosité. Quelle belle carrière tu vas parcourir, à quelle noble vocation ton goût et ton génie t'appellent, si tu peux en connoître toute la dignité! Mais, hélas! si tu t'égarois; si, trop foible pour résister au vain desir d'obtenir une célébrité passagère, tu renonçois à la vérité, à tes principes; si tu te laissois entraîner à l'esprit de parti, de cabale!..... Ah! mon fils, ces talens que tu possèdes, ils te furent donnés par le ciel, ils ont été cultivés par moi, non pour flatter le vice, pour amuser des

gens sans mœurs, et séduire des esprits superficiels, mais pour obtenir le suffrage de l'homme de goût et du citoyen vertueux. Enfin, songez, mon cher Porphire, qu'il n'est qu'un temps de la vie pour écrire et pour travailler, et que ce temps s'écoule avec une extrême rapidité : lorsqu'il sera passé, quel charme vous éprouverez, si vous pouvez vous dire : *Je n'ai rien écrit qui ne fût conforme à la raison, à la vérité; inspiré par l'humanité, par l'amour de l'ordre et de la vertu, je ne recherchai jamais qu'une gloire pure et sans tache; et du moins, en descendant au tombeau, dans cet instant terrible où le souvenir d'une bonne action satisfait mille fois plus que celui d'un succès brillant, qu'il me sera doux de penser que mes ouvrages ne pourront jamais produire d'impressions dangereuses, que le jeune homme qui débute dans le monde ne les lira point sans quelque fruit, et que la mère vigilante et tendre s'empressera de les donner à sa fille !* Voilà, mon cher Porphire, quelle doit être votre ambition, si vous

voulez répondre à mon attente, et justifier ma tendresse. Adieu; je vous attends sur la fin du mois.

LETTRE XXXIV.

La Baronne à la Vicomtesse.

Je vous remercie, ma chère amie, de tous les détails que vous me donnez sur notre petite Constance, je suis fâchée qu'elle ne soit pas soigneuse : c'est un défaut auquel on fait trop peu d'attention, cependant il entraîne une grande perte de temps, et souvent occasionne plus de dépense que la prodigalité même. J'ai corrigé Adèle de ce défaut naturel à tous les enfans, en la mettant en pénitence, lorsqu'il falloit absolument remplacer la chose qu'elle avoit perdue ; ou bien si c'étoit un joujou, au lieu d'un meuble utile, en le lui laissant desirer fort long-temps avant de lui en rendre un semblable ; et enfin, en lui donnant une grande armoire dans laquelle elle pût serrer et mettre en ordre tout ce qui lui appartient. Au reste, lisez l'*Éducation des filles* de M. de Fénélon, vous y trou-

verez tous les conseils qu'on peut desirer à cet égard (*).

J'ai fait voir à mes enfans aujourd'hui un triste spectacle, et je vous expliquerai tout-à-l'heure les raisons qui m'y ont déterminée. La fille de mon jardinier est morte cette nuit; elle avoit vingt ans, et elle étoit jolie : à mon réveil, mademoiselle Victoire m'a conté cette nou-

---

(*) « Faites-leur observer (aux filles) que rien » ne contribue plus à l'économie et à la propreté, » que de tenir toujours chaque chose à sa place; » cette règle ne paroît presque rien, cependant » elle iroit loin si elle étoit exactement ob- » servée. Avez-vous besoin d'une chose, vous » ne perdez jamais un moment à la chercher, il » n'y a ni trouble, ni dispute, ni embarras; » quand on en a besoin, vous mettez d'abord la » main dessus.... Joignez à ces avantages celui » d'ôter, par cette habitude, aux domestiques, » l'esprit de paresse et de confusion; de plus, » c'est beaucoup que de leur rendre le service » prompt et facile, et de s'ôter à soi-même la » tentation de s'impatienter souvent par les » retardemens qui viennent des choses déran- » gées qu'on a peine à trouver ». (*Éducation des filles, par M. de Fénélon.*)

velle, en ajoutant qu'elle venoit de *jeter de l'eau bénite à la défunte*, qu'elle l'avoit vue à visage découvert, et qu'elle n'étoit pas défigurée le moins du monde. Cette particularité m'ayant été confirmée par plusieurs personnes, j'ai formé le projet d'y conduire mes enfans : lorsque nous avons tous été assemblés pour le déjeûner, on a parlé de la fille du jardinier, et miss Bridget a dit qu'elle n'avoit jamais vu une personne morte ; Adèle et Théodore ont répété la même chose ; alors je leur ai proposé de les mener chez le jardinier ; et le déjeûné fini, nous y avons été. En entrant dans la chambre de la jardinière, j'ai remarqué un peu d'altération dans la physionomie d'Adèle ; nous nous sommes mises à genoux, et nos prières faites, je me suis approchée du lit, j'ai levé le drap, et découvert entièrement le visage de la morte ; je n'ai pu la regarder sans éprouver un serrement de cœur inexprimable, en songeant qu'elle étoit fille unique, et que son père et sa mère lui survivoient..... Et prenant Adèle par la main : Voyez, mon enfant,

lui ai-je dit, quel touchant objet; il ne peut inspirer que l'attendrissement. En effet, a repris Adèle, il n'a rien de hideux, je m'en faisois une autre idée, mais je vois à présent que souvent une simple maladie défigure plus que la mort même. Après quelques réflexions sur ce sujet, nous sommes rentrés au château, j'ai défendu qu'on parlât davantage de la morte devant mes enfans, et j'ai eu l'attention de les entretenir toute la journée dans la plus grande gaîté. Je me souviens que, dans mon enfance, ayant entendu conter beaucoup d'histoires de revenans, j'avois la tête absolument tournée par cette espèce de frayeur, la plus absurde de toutes, mais celle qui a le plus de pouvoir sur l'imagination. A treize ou quatorze ans, je me décidai à voir un mort pour la première fois de ma vie; malheureusement c'étoit un vieillard horriblement défiguré; cet objet hideux me fit une telle impression, que pendant plus d'un mois j'en gardai le souvenir: l'âge et la raison ont su me guérir enfin de ces extravagantes frayeurs, qui n'ont

que trop influé sur ma santé, et qui m'ont causé des maux de nerfs dont je me ressens encore. Adèle, grace à mes soins, n'a jamais eu l'idée de ces vaines terreurs; mais comme elle n'avoit point vu encore une personne morte, et que j'ai craint que son imagination ne lui représentât cet objet beaucoup plus frappant qu'il ne l'est souvent, je me suis décidée à lui faire voir cette jeune fille, et je m'en applaudis d'autant plus, qu'en effet Adèle, avant de la regarder, étoit émue et tremblante, et qu'elle l'a considérée sans frayeur, parce qu'elle l'a trouvée infiniment moins effrayante qu'elle ne l'avoit imaginé. Nous nous promenons souvent aux environs du château, Adèle et moi, tête-à-tête; et communément, en revenant le soir à la nuit fermée, nous traversons un cimetière, et quelquefois nous nous reposons, et nous y causons (du moins Adèle) avec autant de tranquillité que si nous étions dans une prairie. Il faut beaucoup d'adresse, et en même temps de simplicité apparente, pour accoutumer un enfant à

toutes ces choses, car il aura peur chaque fois qu'il vous supposera le projet de l'enhardir; ainsi, n'agissez qu'avec une extrême précaution, et sur-tout que tout ce que vous ferez paroisse absolument l'effet du hasard. Adieu, ma chère amie : Adèle fait sa première communion dans quinze jours. Madame d'Ostalis partira sur la fin du mois, et je la suivrai de près, car je serai sûrement à Paris dans les premiers jours de novembre au plus tard.

LETTRE XXXV.

Madame d'Ostalis à mad. de Limours.

Oui assurément, Madame, je m'instruis ici autant que je m'y plais ; j'apprends de la meilleure des mères à chérir des devoirs qu'elle remplit avec tant de joie. En vivant avec elle, en la contemplant au milieu de sa famille, on la trouve si parfaitement heureuse, qu'on n'est plus étonné des sacrifices qu'elle a faits pour obtenir un semblable bonheur. Tel est le pouvoir de la vraie vertu ; de loin, elle ne peut frapper que par son éclat, elle n'excite que l'étonnement et l'admiration ; de près, elle est si belle, si touchante et si persuasive, que tout ce qu'elle prescrit cesse de paroître pénible ou difficile ; elle sait mieux alors qu'éblouir, elle pénètre, elle charme, elle entraîne.

Adèle et Théodore ont fait aujourd'hui leur première communion ; en re-

venant de l'église, ma tante s'est enfermée dans son cabinet avec Adèle et moi, et nous faisant asseoir à ses côtés, elle a pris une des mains de sa fille, qu'elle a mise dans les miennes : Maintenant, a-t-elle dit en m'adressant la parole, je me flatte que vous regarderez Adèle comme votre amie; elle n'a ni votre expérience, ni votre raison, mais vous croyez bien qu'elle n'auroit pas fait sa première communion, si je n'eusse pas été parfaitement sûre qu'elle n'est plus un enfant; ainsi, désormais, nous pouvons parler sans contrainte devant elle, et l'admettre en tiers dans nos entretiens les plus secrets. A ces mots, Adèle attendrie s'est appuyée doucement sur l'épaule de sa mère, en serrant tendrement ma main qu'elle tenoit toujours; et ma tante continuant son discours : Enfin, poursuivit-elle, je vais à présent, ma chère Adèle, commencer à recueillir le fruit des soins que je vous ai consacrés; je ne serai plus obligée de vous imposer des pénitences, des punitions humiliantes, vous allez devenir pour moi une société charmante,

et la plus tendre de mes amies.... En prononçant ces paroles, ma tante ne put retenir ses larmes ; Adèle se jette à ses pieds, et avec une expression, une sensibilité aussi passionnées que naturelles et touchantes, elle dit à son heureuse mère tout ce que la reconnoissance la mieux fondée peut inspirer de plus tendre. Quoique vous m'accusiez, Madame, d'envier un peu le destin d'Adèle, cette espèce de jalousie ne m'empêchera point de convenir qu'il n'y a point d'enfant de son âge qu'on puisse lui comparer ; et, depuis six mois sur-tout, elle a fait à tous égards des progrès surprenans, ce qu'on doit particulièrement attribuer au desir extrême qu'elle avoit de faire sa première communion. Une chose que je ne puis me lasser d'admirer, c'est la manière dont ma tante a su gagner toute son affection, en ne lui passant rien, en la punissant avec sévérité, en la reprenant devant tout le monde ; et cependant, malgré cette rigueur apparente, elle est passionnément aimée de sa fille, elle possède toute sa confiance ; Adèle

n'est parfaitement heureuse qu'auprès de sa mère, et je la vois sans cesse préférer le bonheur de s'entretenir avec elle, à tous les plaisirs faits pour son âge. Voilà sans doute le chef-d'œuvre de l'éducation, et ce qu'on n'obtiendra sûrement jamais en gâtant un enfant, et en lui passant toutes ses fantaisies. Comme Adèle est maintenant admise *au rang des personnes raisonnables*, il est décidé qu'elle aidera désormais ma tante à régler les comptes de sa maison, et que le maître-d'hôtel et le cuisinier lui apporteront tous les matins leurs livres de dépenses, ce qui l'accoutumera à ne point dédaigner des soins très-utiles, quelque fortune qu'on puisse avoir, et que la plupart des femmes ne négligent que par paresse et par incapacité. L'ignorance est communément envieuse et dénigrante ; elle voudroit qu'il lui fût possible d'avilir tout ce qui lui fait sentir son infériorité ; elle cherche à cacher sa honte sous l'apparence de l'insouciance, et souvent même du mépris : c'est ainsi que nous voyons si souvent des gens

instruits et raisonnables persifflés par des sots, et c'est pourquoi madame de G... (qui n'a jamais su faire une addition) se moque si impitoyablement des femmes *assez désœuvrées* pour s'amuser à vérifier les mémoires de leurs gens. Adieu, Madame; je pars dans huit jours, j'imagine que je ne vous trouverai point à Paris; mais je me flatte que vous êtes bien sûre que mon premier soin, en arrivant, sera d'aller vous chercher pour m'informer moi-même de vos nouvelles, et vous donner de celles de ma tante.

LETTRE XXXVI.

La Baronne à la Vicomtesse.

NON, ma chère amie, Adèle ne lit point encore les ouvrages dont vous me parlez; quoiqu'elle ait de l'esprit et toute la raison qu'on peut avoir à son âge, il s'en faut bien qu'elle soit en état de sentir le mérite des bons auteurs du siècle de Louis XIV. Elle n'a presque lu jusqu'ici que les ouvrages que j'ai composés pour elle; maintenant nous allons faire des lectures plus instructives et plus longues. Elle a commencé l'Histoire ancienne de Rollin, à laquelle succédera l'Histoire Romaine et celle de France; ensuite elle lira le Siècle de Louis XIV et quelques historiens anglais, ce qui terminera notre cours d'histoire, et formera en tout une cinquantaine de volumes. En ouvrages d'agrémens, nous lisons à présent quelques théâtres, et dans trois ans nous aurons lu Campistron, Lagrange-

Chancel, Lachaussée, Destouches, Marivaux, les poésies de Fontenelle, de Pavillon, de Desmahis, etc. (*). Tous ces

(*) Personne ne nie qu'il est impossible à douze ans de sentir les beautés de Corneille, mais on dit : Si votre élève ne lit jusqu'à quinze ans que Campistron, Lagrange-Chancel, etc. elle n'aura pas l'idée du beau, de la perfection, etc. Point du tout, parce que dans mon plan, je ne veux pas qu'elle lise seule tous ces ouvrages ; je lis toujours avec elle : je lui détaille tous les défauts de ces pièces, je les lui fais sentir. Il ne faut que du bon sens pour connoître ce qui est défectueux, mais pour sentir ce qui est sublime, il faut une ame et une imagination qu'on n'a point à douze ans. On fera comprendre à l'enfant de douze ans le plus borné, que *l'Ingrat* est une mauvaise comédie ; on ne fera point véritablement sentir à l'enfant du même âge le plus spirituel, que Cinna et le Misanthrope sont deux pièces admirables. Ainsi l'enfant élevé comme je le propose, ne prendra point la médiocrité pour la perfection. Je me sers, pour développer son esprit, de la même méthode que j'emploie pour former son cœur, méthode puisée dans la nature, qui n'agit qu'avec lenteur, et par des gradations presque insensibles. Qu'on me permette encore une réflexion, c'est qu'une

auteurs agréables, mais du second ordre, l'amuseront jusqu'à l'âge où son goût sera assez formé pour qu'elle puisse lire avec transport des ouvrages de génie. Nous

---

personne instruite doit connoître tous les auteurs du second ordre dont je viens de parler; ainsi ne vaut-il pas mieux les lire à l'âge où l'on ne pourroit apprécier le mérite des ouvrages véritablement supérieurs?.... Réservez à votre élève des livres qui puissent occuper délicieusement sa jeunesse; en le blasant sur ces chef-d'œuvres, vous lui ôtez des ressources aussi utiles qu'agréables. Un homme de lettres, une personne consacrée à l'étude, ne se lassera point de nos bons auteurs; pour les gens du monde, ils lisent quelquefois, mais ils ne *relisent point*. Ils *commencent* beaucoup de lectures, ils en *achèvent* peu. Eh quoi! prétendez-vous qu'ils s'arrachent aux plaisirs de la dissipation pour lire Racine et Molière qu'ils connoissent depuis l'enfance?... ou bien qu'une jeune personne qui savoit par cœur à dix ans *le Loup et l'Agneau*, *le Chêne et le Roseau*, etc. s'enferme à dix-huit ans dans son cabinet, pour lire les Fables de la Mothe? Si elle a lu dans son enfance tous les ouvrages supérieurs, il est assez simple qu'à vingt ans elle n'ait pas un goût très-vif pour la lecture.

avons achevé ce soir la tragédie d'Andronic, et malgré mes commentaires et mes critiques, Adèle fondoit en larmes. Est-il possible, me disoit-elle, qu'on puisse faire une pièce plus intéressante et plus touchante que celle-là? Oui, sans doute, ai-je dit, et vous en verrez la preuve un jour quand vous lirez ces auteurs immortels que vous ne connoissez que de nom, Corneille, Racine, Voltaire, Crébillon, etc. — Mais, maman, puisqu'une pièce médiocre me fait tant d'impression; quel plaisir me causeroit une tragédie de Corneille! Pourquoi m'en priver?... — C'est précisément l'admiration, les transports que vous inspire Andronic, qui me prouvent que vous n'êtes pas digne de lire Cinna. Si vous pouviez sentir les défauts d'Andronic, vous seriez à peine attendrie par tout ce qui vous a fait répandre tant de pleurs; et de même Cinna ne vous toucheroit point, parce que vous n'en sentiriez pas les beautés sublimes. — Mais les Horaces, maman, je suis sûre que j'en sentirois les beautés. — Comment?.... — La veille

de notre départ de Paris, madame *** vint vous voir avec sa fille qui est justement de mon âge... — Eh bien? — Eh bien! maman, cette jeune personne me fit une visite dans ma chambre, elle me dit qu'elle venoit de la comédie, qu'elle avoit vu jouer les Horaces, et elle m'en parla avec ravissement. — Tant pis pour elle, car cela prouve seulement qu'elle joignoit l'affectation à l'ignorance. — A quel âge pourrai-je donc lire Corneille et Racine?... — Quand vous serez assez formée pour remarquer vous-même les défauts des pièces que nous lisons maintenant. — Je comprends parfaitement ceux d'Andronic..... — Oui, parce que je vous les ai détaillés; cela ne suffit pas, il faut que vous les connoissiez, que vous en soyiez frappée, sans que je sois obligée de vous les expliquer. — Oh! que j'ai d'impatience de lire tous ces beaux ouvrages dont j'entends parler avec tant d'admiration! Mais, maman, vous les avez sûrement tous ces livres; j'en ai lu les titres sur votre catalogue, et je ne les vois point dans votre bibliothèque; où

sont-ils donc ? — Dans les deux armoires de mon cabinet ; je les ai ôtés de ma bibliothèque depuis que je vous en ai donné la clef. — Ne suffisoit-il pas de me défendre de les lire ? — Assurément, vous savez si je compte sur votre obéissance et sur votre fidélité ; si j'en doutois, Adèle, pourrois-je vous aimer ?... Je n'ai voulu que vous épargner le chagrin d'avoir tous les jours devant les yeux un si juste sujet de regret et de curiosité. — Mais, maman, vous m'avez promis de me mener quelquefois cet hiver à la Comédie Françaisе, j'y verrai jouer des pièces de Racine, de Voltaire..... — Point du tout ; je n'irai pas ces jours-là. — Vous choisirez ceux où l'on ne donnera que des pièces médiocres ? — Oui, toutes celles qui sont sur votre catalogue actuel. — Que cela est triste ! et nous n'irons donc pas aux pièces nouvelles, je ne verrai point de première représentation ? — Rassurez-vous, je pourrai sans inconvéniens vous y mener quelquefois.

Vous voyez, ma chère amie, d'après cette conversation, quel desir éprouve

Adèle de connoître tous les ouvrages qu'il est intéressant qu'elle lise un jour avec attention ; jugez si, après les avoir desirés si long-temps, elle les lira avec avidité, et comme je jouirai alors du plaisir et de la surprise que lui causera une telle lecture.

Tout ce que vous me dites sur la sensibilité de Constance ne m'étonne point, j'ai vu par moi-même combien elle est susceptible d'attachement ; mais permettez-moi de vous répéter, ma chère amie, que, loin de mettre tous vos soins à rendre cette sensibilité plus vive et plus passionnée, vous devriez chercher à la réprimer souvent. Vous avez passé deux jours sans voir Constance, parce que vous aviez un accès de fièvre, et Constance étoit désespérée ; elle a pleuré, n'a point voulu manger, il a fallu vous l'amener, elle a été malade de chagrin, et vous avez la cruauté de vous applaudir d'inspirer une tendresse si déraisonnable, et qui pourroit avoir, pour cette charmante enfant, des conséquences si funestes !.... Et si vous aviez une maladie

longue et dangereuse, que deviendroit-elle ? Si vous étiez obligée de vous en séparer pour quelques mois, comment supporteroit-elle votre absence ? Cette foiblesse peut faire le tourment de sa vie, et vous négligeriez de l'en corriger, parce qu'au fond de votre ame une telle folie flatte votre amour-propre ! Est-ce ainsi qu'une mère doit aimer !.... Ah ! c'est aux vertus d'Adèle, c'est à sa félicité, que j'attache mon bonheur. Le sentiment maternel doit être le plus désintéressé de tous, puisqu'il ne peut espérer un retour égal : il falloit, par cette même raison, qu'il fût aussi plus vif que l'amitié, plus impérieux que l'amour ; lui seul enfin sait tout accorder, tout sacrifier avec la certitude de n'être partagé qu'à moitié. Des frères, des amis, des amans, peuvent s'aimer d'une manière réciproque ; mais la fille la mieux née aimera-t-elle jamais une mère tendre autant qu'elle en sera chérie ?.... Quelle différence prodigieuse doit établir, entre ces deux sentimens, la seule disproportion de l'âge, et l'idée qu'une fille doit

nécessairement survivre de beaucoup à sa mère!.... N'exigeons donc point de nos enfans une tendresse aussi passionnée que celle que nous avons pour eux : je suis l'objet des premiers sentimens d'Adèle ; mais n'aura-t-elle pas un jour un époux, des enfans, une fille!... Alors, quelle seroit ma folie, si je prétendois encore dominer dans son cœur!.... Dès-à-présent je veux qu'elle ne soit pour moi que ce que je puis raisonnablement desirer qu'elle soit toujours; qu'elle me quitte avec peine, mais sans répandre des pleurs; qu'elle puisse me voir un accès de fièvre sans tomber elle-même malade de chagrin; enfin, que sa tendresse pour moi, fondée sur la reconnoissance, soit profonde, inaltérable, mais que la raison en règle tous les mouvemens. D'ailleurs, ma chère amie, en autorisant votre fille à vous aimer sans mesure et jusqu'à la foiblesse, vous amollissez son ame, et vous la disposez vous-même à se livrer un jour aveuglément aux passions dangereuses contre lesquelles vous devriez l'armer. Vous lui

donnez d'excellens principes ; mais à quoi lui serviront-ils, si elle n'acquiert en même temps un absolu pouvoir sur elle-même ? Ne sommes-nous pas convenues qu'une femme passionnée ne peut jamais être heureuse ? Des passions violentes l'égareront ou feront le tourment de sa vie ; il faut qu'elle en soit l'esclave ou la victime. Apprenez donc à votre fille, non-seulement à résister aux siennes, mais à les vaincre. Elle n'en aura, dites-vous, que de légitimes ; eh ! qui peut vous en répondre ?... Cependant je l'espère, je le crois : elle aimera passionnément son mari ; et qui vous assure qu'elle en sera passionnément aimée ? Quand elle le seroit, n'éprouvera-t-elle pas toujours toutes les craintes, tous les tourmens d'une jalousie justifiée tôt ou tard par un changement qui la réduira au comble du désespoir ? Rappelez-vous donc tout ce que nous avons déja dit sur ce sujet ; je vous le répète avec vérité, Constance m'est chère au-delà de l'expression, son caractère est aussi attachant que sa figure est charmante ; mais

si vous ne modérez l'excès de sa sensibilité, ses vertus dépendront du hasard et des circonstances, et jamais elle ne jouira d'un bonheur pur et durable.

LETTRE XXXVII.

La Vicomtesse à la Baronne.

Que j'ai besoin de vous, ma chère amie! ma situation devient tous les jours plus pénible. Ma fille! .... vous saurez ces tristes détails quand je vous verrai, il m'est impossible de les écrire. D'un autre côté, M. de Valcé me cause tous les chagrins qu'il peut me donner. Je ne le vois presque plus, mais je sais qu'il se ruine au jeu et en folles dépenses : enfin, il est, dit-on, passionnément amoureux d'une danseuse qui vient de débuter à l'Opéra ; vous sentez à quel point de désordre de semblables goûts doivent naturellement le conduire, et quel avenir j'envisage pour ma fille ! Ce qui met le comble à ma peine, c'est qu'elle est absolument insensible à la conduite de son mari et à la perte de sa propre réputation. Il est vrai que tout semble se réunir pour prolonger ses erreurs et son aveuglement. Malgré

l'éclat de ses imprudences, elle est toujours aussi bien accueillie, aussi recherchée; on la déchire sans doute, mais elle n'en est pas moins à la mode, et elle doit croire qu'avec des agrémens et de la naissance, on peut tout se permettre impunément. Il faut convenir d'une chose, c'est que de notre temps, c'est-à-dire, il y a quinze ans, le monde étoit infiniment moins dangereux pour une jeune personne, qu'il ne l'est maintenant; il falloit avoir une bonne conduite pour y vivre avec agrément. Ce qui eût perdu sans retour alors, est à peine remarqué aujourd'hui; les jeunes femmes vont seules à vingt ans, et reçoivent chez elles tous les jeunes gens de cet âge : elles ont de petites loges, et s'y trouvent seules avec des hommes, ou du moins elles y vont sans *chaperon*, ainsi qu'au bal de l'Opéra; et même là, quelquefois, elles ne sont accompagnées que par une femme-de-chambre. Toutes ces choses, jadis, eussent affiché, et pour ainsi dire déshonoré une jeune personne, aujourd'hui elles ont passé en usage : enfin, autre-

fois, pour avoir un amant, il falloit surmonter de grands obstacles et s'exposer à mille dangers; il étoit impossible de le recevoir chez soi, et très-difficile de le rencontrer; on étoit donc obligée de recourir à des moyens qui demandoient une audace dont peu de femmes sont capables; ainsi, la crainte et la timidité arrêtoient souvent celles que la vertu seule n'auroit pu retenir : présentement on ne peut plus ni s'afficher ni se perdre, et il me semble également difficile de se déshonorer ou de conserver une réputation sans tache. Cette liberté, dégénérée en licence, se manifeste en tout, dans les actions, dans les discours; le ton se corrompt comme les mœurs; on voit les jeunes personnes (qui sont dans le monde depuis six ou sept ans) se piquer ouvertement d'irréligion, croyant que l'impiété tient lieu d'esprit, et qu'être athée c'est être philosophe; la modestie n'est plus qu'un maintien de cérémonie, qu'une *grimace de cercle* à laquelle on renonce entièrement dès qu'on n'est plus avec cinquante personnes; en un mot, cette révolution se

fait remarquer jusques dans l'habillement des femmes. Je ne puis m'accoutumer à les voir aux spectacles, aux promenades, sans collier, sans poudre, avec ces robes à-la-fois si négligées et si recherchées; avec ces cheveux en désordre et traînant sur les épaules, après une toilette de trois heures; enfin, il me semble que cette affectation de négligence et cet air d'abandon doivent moins en imposer aux hommes, que la parure et l'habillement décent et noble que nous étions obligées de porter dans notre jeunesse, toutes les fois que nous paroissions en public (*). Ah! ma chère amie, qu'il est cruel de penser

(*) Je n'ai pas changé un mot à cette peinture fidelle, faite plusieurs années avant la révolution. La décadence des mœurs étoit dès-lors très-marquée; mais que diroit la Vicomtesse aujourd'hui, que diroit-elle de l'indécence des habillemens, de la manière de *dessiner le nu* en relevant sa robe, des promenades nocturnes de Tivoli, Frascati, etc. des femmes allant dans les cafés, de la multiplicité des petits spectacles, de l'éducation, du divorce, etc. etc.!

qu'Adèle et Constance seront bientôt à la veille de débuter dans un monde rempli d'écueils ! Comment les armer contre tant de dangers ! Comment, sur-tout, les empêcher de profiter de l'extrême facilité qu'elles trouveront à s'égarer, à se perdre !..... Il s'en faut bien maintenant que je sois spectatrice indifférente des événemens de la société : tout ce que j'y vois, tout ce que j'y remarque, m'affecte et m'intéresse, puisqu'enfin c'est là le théâtre où Constance doit passer sa vie. Les ridicules, les travers, les folies que j'observe, ne me fournissent plus à présent des sujets de moqueries et de plaisanteries ; je m'afflige véritablement de ce qui m'eût amusée jadis ; aussi j'ai perdu toute cette gaîté que l'on m'a tant enviée. La raison ne me vaut rien, car elle m'a ôté tout ce que j'avois d'agrémens, elle ne sied qu'à ceux qui l'ont toujours consultée ; c'est pourquoi elle vous va si bien et me rend si maussade. Adieu, mon cœur. Madame d'Ostalis est arrivée lundi dernier en parfaite santé, elle m'assure que vous serez ici vers la fin de novembre,

mais je n'ose pas encore m'en flatter. Je ne vous attends toujours qu'au mois de décembre.

LETTRE XXXVIII.

Réponse de la Baronne.

Toutes vos observations sont parfaitement justes, ma chère amie. Il est bien vrai que le monde est infiniment plus dangereux qu'il ne l'étoit de notre temps, mais je crois qu'une jeune personne bien née et bien élevée pourra facilement éviter les écueils qu'on y rencontre (*). Le plus grand de tous est certainement, comme vous le remarquez, l'excessive liberté que l'usage, depuis quelques années, accorde à toutes les jeunes femmes: mais quand ma fille entrera dans la société, elle aura sûrement de la raison, des principes bien affermis, un cœur

(*) Elle ne pressentoit pas la révolution, et cette contagion de licence effrénée dont si peu de personnes ont su se garantir, et dont on ne pouvoit se préserver qu'avec une extrême piété, ou bien un grand caractère et beaucoup d'esprit, qualités toujours bien rares.

pur, un esprit juste, des sentimens nobles, et un grand desir de se distinguer par sa conduite et ses vertus. Alors je lui présenterai le tableau du monde que vous m'avez tracé si fidèlement, et je lui dirai : « Songez que cette liberté, dont les jeunes femmes jouissent aujourd'hui, nuit » beaucoup plus à leur réputation qu'elle » ne peut servir à leurs plaisirs ; n'en profitez donc point si vous voulez passer » pour être irréprochable ».

Mais, me direz-vous, êtes-vous bien sûre que malgré la mode et l'exemple, votre fille aura le courage de suivre ce conseil ? Oui, sans doute, elle le suivra, ou tout ce que je fais pour elle seroit inutile et perdu. Je dirai plus, elle le suivra, ce conseil, sans aucun effort, et même avec plaisir : quand on est honnête, quand on a le ferme projet de l'être toujours, quand on est enfin bien véritablement exempte de toute coquetterie, on respecte toutes les bienséances, parce qu'aucune alors ne peut paroître gênante. Vîtes-vous jamais la beauté redouter l'éclat brillant du grand jour ? De même, la tranquille

innocence n'évite point les témoins, et ne craint point d'être observée. Ainsi, ma fille n'ira pas au bal de l'Opéra en secret avec sa femme-de-chambre; elle n'aura point à vingt ans de petite loge; elle n'ira jamais sans y être accompagnée d'une femme plus âgée qu'elle; on ne la rencontrera point montant à cheval, et suivie seulement d'un palefrenier, etc. Lorsqu'on n'a point d'intrigues, il est bien facile de faire à sa réputation d'aussi légers sacrifices. D'ailleurs, comptez-vous pour rien le plaisir si noble et si satisfaisant de se distinguer, et de n'être jamais confondue dans la foule insensée des étourdies et des coquettes? Au reste, la contagion n'est pas si générale, qu'on ne puisse citer encore beaucoup d'exemples et de modèles dignes d'être imités. J'ose dire que madame d'Ostalis en est un (*). Madame de L..... plus âgée, mais

(*) Je désignois là ma fille aînée, dans le monde alors depuis un an, sans belle-mère et sans Mentor; elle se conduisit ainsi jusqu'à sa mort, pendant cinq ans, et je n'ose la citer que

jeune encore, a-t-elle jamais fait une démarche imprudente ou légère? Avec une figure si noble, si intéressante, avec tant d'éclat et de fraîcheur, a-t-elle seulement donné lieu de dire qu'aucun homme fût amoureux d'elle? Sa modestie a tant de charmes, que nous avons vu un moment toutes les jeunes femmes chercher à paroître timides comme elle. Mais malheureusement *ne rougit pas qui veut;* aussi cette mode a-t-elle peu duré. Il existe encore plusieurs autres jeunes personnes aussi distinguées par leur conduite que par leurs agrémens; entr'autres, madame de P..... qui, avec l'esprit le plus séduisant, le plus charmant visage et toute la gaîté de la jeunesse, a su cependant obtenir une réputation que l'envie même n'osa jamais essayer d'attaquer. Ces exemples doivent vous prouver, ma chère amie, qu'il est très-possible qu'un bon naturel puisse préserver de tous les

---

parce qu'il est très-remarquable d'avoir une telle perfection de conduite à cet âge, avec un jeune mari et une entière liberté.

dangers que vous craignez tant pour Constance. Elevez-la bien, occupez-vous toujours autant d'elle, et soyez sans inquiétude pour l'avenir.

LETTRE XXXIX.

Madame d'Ostalis à la Baronne.

Je vous ai déja dit, ma chère tante, que j'avois vu le chevalier de Valmont, et combien il m'avoit paru aimable; mais je puis à présent vous en parler avec plus de détail, car j'ai soupé hier avec lui chez madame de Limours. Madame de Valcé y étoit, et je ne l'ai jamais vue plus parée, plus gaie et plus brillante. Tout cela n'étoit point sans dessein, et peut-être sans succès.... Le chevalier de Valmont est bien jeune, il a bien peu d'expérience.... Cependant j'ai cru remarquer que la coquetterie de madame de Valcé l'étonne encore plus qu'elle ne le séduit.... Ah! s'il pouvoit lire dans l'avenir, et prévoir le bonheur qu'on lui destine s'il sait le mériter!... il échapperoit, j'en suis sûre, à tous les piéges qu'on va lui tendre!... Après le souper, il s'est approché de moi, et m'a demandé de vos nouvelles avec un air d'in-

térêt qui m'a touchée : il a fait deux ou trois questions sur Adèle ; et quand j'ai dit qu'elle étoit prodigieusement grandie, embellie, je crois en vérité qu'il a rougi, mais je suis certaine qu'il a soupiré. Madame de Valcé est venue nous interrompre en lui présentant une carte de wisk, et il m'a quittée pour aller jouer avec elle tout le reste de la soirée. Je n'ai pu pénétrer si madame de Limours s'apperçoit des projets de madame de Valcé : elle a de la pénétration naturelle, mais elle ne voit bien que lorsqu'elle est de sang-froid, et le plus léger degré d'intérêt suffit pour l'aveugler. Il y a des momens où elle se persuade encore que sa fille n'a que des imprudences à se reprocher, et, par exemple, elle croit de très-bonne foi que l'existence de madame de Valcé dans le monde est tout aussi agréable qu'elle le fut jamais. Quand on a un beau nom, de la jeunesse et un mari que rien ne peut fâcher, on n'est point bannie de la société. Madame de Valcé est jolie, elle est bien mise, elle danse à merveille, elle orne une fête, elle est priée à tous les bals et à tous les sou-

pers, ce qui durera jusqu'au moment où elle sera forcée de quitter les plumes, les fleurs et la danse. Voilà en quoi consiste toute sa considération actuelle. Du reste, elle éprouve continuellement toutes les humiliations auxquelles expose inévitablement la mauvaise conduite. Il n'y a pas une jeune personne nouvellement mariée qui voulût paroître en public avec elle; les femmes même qui la voient chez elle, évitent avec soin tout ce qui pourroit afficher une intimité véritable : enfin, toutes les belles-mères et toutes les mères qui craignent pour leurs filles une semblable liaison, la traitent avec un dédain qui va très-souvent jusqu'à l'impolitesse la plus marquée. On la voit sans cesse faire des avances ou froidement reçues, ou rejetées ouvertement; essuyer tous ces dégoûts sans oser s'en plaindre, et chercher à s'en venger en déchirant toutes les femmes qui jouissent d'une bonne réputation. Elle vient de perdre, du moins pour quelque temps, son amie madame de Germeuil : le mari de cette dernière, moins insouciant que M. de Valcé, a pris de l'humeur; et après

beaucoup de scènes et d'éclat, il a emmené madame de Germeuil dans une terre à soixante lieues de Paris. On dit qu'il reviendra sur la fin de l'hiver, mais qu'il laissera sa femme dans cet exil, au moins pendant deux ans.

Adieu, ma chère tante; j'ai commencé le portrait de mes deux filles, et sûrement vous le trouverez à votre retour dans votre cabinet. J'ai trouvé Séraphine un peu gâtée par ma belle-mère, qui s'est trop amusée de son espièglerie naturelle; ce qui l'a fort augmentée; mais Diane est toujours aussi douce et aussi bonne. Je leur enseigne moi-même la musique et le dessin. Etant l'une et l'autre de même âge, et apprenant ensemble, elles ont beaucoup d'émulation, sentiment que j'entretiendrai autant qu'il me sera possible, car il peut être infiniment utile quand on sait en profiter adroitement.

LETTRE XL.

Réponse de la Baronne.

Je serai dans trois semaines au plus tard à Paris, ma chère fille, et j'écris par ce même courrier à la Vicomtesse, pour l'instruire enfin de mon projet de voyager en Italie le printemps prochain. Je vous prie d'aller la voir, et de lui faire comprendre mes raisons, car il est impossible qu'une lettre puisse les expliquer toutes.

Parlons à présent de vos filles : mettez tous vos soins à corriger Séraphine de cette espiéglerie et de cette mutinerie qui pourroient si facilement dégénérer en véritable malignité. Montaigne a dit :

« Et tel père est si sot de prendre à bon » augure, quand il voit son fils gourmer » un paysan ou un laquais qui ne se dé» fend point ; ce sont les vraies semences » racines de la cruauté, de la tyrannie

» et de la trahison (*) ». Ainsi, punissez sévèrement Séraphine à la première malice, et sur-tout ne riez point de ses espiégleries, et ne les contez jamais devant elle en plaisantant; car l'amour-propre est plus puissant que la crainte des châtimens; et le plaisir d'amuser les autres, et d'être citée, lui feroit braver toutes les pénitences du monde. Il est bien important qu'un enfant soit convaincu que tout ce qui est mal est haïssable, et ne peut inspirer que le mépris : mais lorsque vous le punissez en riant de sa faute, il doit en conclure qu'il y a des vices séduisans, et qui peuvent même contribuer

(*) Rousseau dit aussi la même chose : « Si un » enfant osoit frapper sérieusement quelqu'un, » fût-ce son laquais, fût-ce le bourreau, faites » qu'on lui rende toujours ses coups avec usure ... » J'ai vu d'imprudentes gouvernantes animer » la mutinerie d'un enfant, l'exciter à battre, » s'en laisser battre elles-mêmes, et rire de ses » foibles coups, sans songer qu'ils étoient autant » de meurtres dans l'intention du petit furieux, » et que celui qui veut battre étant jeune, voudra » tuer étant grand ». (*Emile*, *tome premier.*)

à rendre plus aimable : cette pernicieuse idée a gâté plus d'un caractère. Vous connoissez madame de Clarence, elle ne doit tous ses défauts qu'au desir de paroître piquante, parce qu'elle est persuadée qu'une personne douce est toujours insipide. Il faut être bien peu capable de réflexion, pour croire que les charmes de la douceur et de la complaisance nuisent aux autres agrémens, et pour penser que la brusquerie, les caprices et la contrariété puissent donner de la grace et tenir lieu d'esprit.

Je vous recommande aussi, ma chère enfant, de n'employer qu'avec une extrême précaution le dangereux moyen de l'émulation; prenez bien garde de les rendre envieuses l'une de l'autre; si jamais elles se livroient à cet affreux sentiment, leurs cœurs se corromproient sans ressource. Pour les en préserver, soyez toujours invariablement juste. Un éloge mérité n'excite l'envie et la haine que de ceux qui sont entièrement pervertis, excepté dans tout ce qui touche directement le cœur : par exemple, si Diane pénétroit

que vous pensez qu'elle ne vous aime pas avec la tendresse que Séraphine a pour vous, elle éprouveroit certainement un chagrin jaloux qui lui feroit prendre sa sœur en aversion. Il n'y a point d'enfant auquel cette idée, fondée ou non, ne donne une excessive jalousie, même celui qui, sans aucune envie, entendroit louer son frère ou sa sœur sur les qualités dont il seroit dépourvu. L'équité naturelle nous persuade qu'on ne nous accorde que le degré d'affection qu'on nous croit nous-mêmes susceptibles d'éprouver; et dans l'âge où rien n'a pu corrompre encore, on préfère le bonheur d'être aimé au vain plaisir d'être applaudi : et voilà pourquoi la même enfant qui verroit avec joie les succès de sa sœur, ne pourroit cependant supporter l'idée d'être moins aimée qu'elle. Que vos filles soient persuadées qu'au fond vous n'aimez pas mieux l'une que l'autre, et que vous comptez également sur la tendresse de toutes deux. Louez-les ou blâmez-les sans aucune partialité, et vos jugemens ne produiront jamais d'aigreur entr'elles. Mais

si vous aviez la foiblesse de témoigner à l'une ou à l'autre la plus légère préférence sur des choses frivoles, sur des avantages personnels; si, par exemple, vous caressiez Diane plus que sa sœur, parce qu'elle est plus jolie, ou si vous paroissiez préférer l'entretien de Séraphine, parce qu'elle est plus spirituelle, vous les rendriez bientôt jalouses l'une de l'autre, et vous leur raviriez toutes les qualités qu'elles doivent à la nature et à vos soins.

Je vois très-clairement, par le détail que vous me faites, que le chevalier de Valmont va devenir amoureux de madame de Valcé; d'après l'opinion que je m'étois formée de son caractère et de son cœur, je n'aurois pas cru qu'une coquette dût lui tourner la tête si promptement. Ah! s'il est vain, s'il est foible, tout est dit.... Je vous avoue cependant que je renoncerois avec peine à une idée qui, malgré moi, m'occupe depuis que je le connois; je l'ai bien étudié dans son enfance, il promettoit tant!.... Les lettres de son grand-père et celles du comte de Roseville en font tant d'éloges! il a un extérieur si agréable!....

Enfin, je le verrai, je l'observerai moi-même, et sûrement je saurai à quoi m'en tenir avant de partir pour l'Italie. Au reste, prenez bien garde que madame de Limours ne puisse s'appercevoir de l'intérêt que vous prenez à lui, car elle en devineroit facilement le motif, et c'est un secret que je ne lui confierai jamais. Si le chevalier de Valmont justifie l'idée que j'ai de lui, si j'emporte en Italie les espérances que j'ai conçues, je veux que ma fille n'ait pas le plus léger soupçon de mes desseins. Il faut que non-seulement une jeune personne ne soit dans aucun moment occupée de l'idée de se marier, mais qu'elle puisse penser qu'il est très-possible qu'on ne la marie jamais. On n'aime point son état quand on sait qu'on doit le quitter bientôt. D'ailleurs, faire connoître à sa fille l'époux qu'on lui destine, c'est l'autoriser à placer son bonheur dans des projets que mille événemens peuvent renverser; et même, en supposant qu'ils se réalisassent, une pareille confidence seroit toujours imprudente : elle doit naturellement enflammer l'imagination d'une jeune personne, exalter sa tête, et

la livrer aux illusions séduisantes de la plus dangereuse de toutes les passions.

Vous connoissez madame de Limours, elle est dans la société d'une extrême sûreté, mais elle ne peut garder fidèlement que les secrets qui ne l'intéressent point, et il est impossible qu'elle ne trahisse pas tous ceux qui la touchent. Sa sensibilité est trop vraie pour ne pas attacher fortement, et trop imprudente pour inspirer la confiance. Quand son cœur ne prend que peu de part aux confidences ~~qu'on lui~~ fait, elle montre une discrétion, une réserve à toute épreuve, elle est alors impénétrable; mais quand le secret lui cause du chagrin ou de la joie, il est écrit dans ses yeux, sur son visage, et les moins clair-voyans peuvent le deviner. Ainsi, par une bizarrerie peu commune, de toutes les personnes de sa société, son amie intime est précisément la seule qui doive se défier d'elle. A-t-elle pu garder le secret du mariage projeté entre Constance et Théodore? Je suis certaine que sa fille même en est instruite: graces à toutes mes précautions, Théodore l'ignore encore, mais je ne pourrai peut-être pas le lui ca-

cher aussi long-temps que je l'aurois voulu : au reste, cette découverte a bien moins d'inconvéniens pour un homme que pour une jeune personne. Adieu, ma chère fille, je vous écrirai encore avant mon départ.

LETTRE XLI.

La Baronne à la Vicomtesse.

J'ai, ma chère amie, une confidence à vous faire qui me pèse beaucoup, je l'avoue, et je sens même que je n'aurois pas la force de vous dire moi-même une chose qui, soyez-en bien sûre, coûtera à mon cœur autant qu'au vôtre. Je suis forcée de me séparer encore de vous et pour long-temps : je vais passer l'hiver à Paris, mais nous partirons ce printemps pour l'Italie, et nous y resterons dix-huit mois. Vous trouverez sans doute que mes enfans sont bien jeunes pour les faire voyager, cependant il faut observer qu'ils sont plus raisonnables qu'on ne l'est communément à leur âge : d'ailleurs, ce ne sont ni les hommes ni les loix qu'on doit étudier en Italie, mes enfans y prendront le goût des arts, y perfectionneront le talent du dessin ; et en s'amusant, en admirant les monumens et les débris de la grandeur romaine, ils

acquerront une connoissance approfondie de cette intéressante histoire : enfin, mon fils, guidé par un père aussi tendre qu'éclairé, apprendra à bien faire un journal, à n'écrire que ce qui mérite d'être retenu; en un mot, à voyager avec fruit. Je ramènerai Adèle à quatorze ans, excellente musicienne, dessinant parfaitement, parlant et chantant l'italien comme une Italienne même, et ayant perdu pour toujours toutes les petites délicatesses de femme dont on ne se guérit entièrement qu'en voyageant; elle ne craindra ni la mer, ni les mauvais chemins, elle saura dormir dans un cabaret aussi bien que dans sa chambre; elle apprendra à se contenter d'un mauvais souper, et à se passer de mille choses qu'elle regarde à présent comme absolument nécessaires. Je trouve encore dans ce projet beaucoup d'autres avantages que je ne puis détailler dans une seule lettre, mais que vous connoîtrez par la suite, et dont vous sentirez sûrement toute l'importance.

N'ajoutez point, ma chère amie, à la douleur que j'éprouverai en me séparant de vous, le chagrin de vous voir injuste et

déraisonnable. Pensez-vous que je n'aye pas besoin de tout mon courage pour me résoudre à m'éloigner de vous et de madame d'Ostalis ? Mais est-il un sacrifice que je puisse refuser à mes enfans ?... Adieu, ma chère et véritable amie. Au nom du ciel, ne me répondez point dans votre premier mouvement ; épargnez-moi des reproches qui affligeroient mon cœur sans soulager le vôtre. Adieu, je pars dans quelques jours, ne m'écrivez plus, je vous en conjure, attendez mon retour, écoutez-moi encore avant de vous plaindre et de me condamner.

LETTRE XLII.

Le chevalier d'Herbain à la Baronne.

Il faut absolument, Madame, que je vous demande raison des procédés et de la conduite de madame d'Ostalis. Il n'y a plus moyen d'y tenir, et réellement elle devient tout-à-fait insociable. Je conviens qu'elle a toujours plusieurs bonnes qualités, elle a du naturel, de la douceur, elle ne dit du mal de personne, elle paroît ne rien blâmer de ce qu'elle voit; mais il y a bien de l'hypocrisie dans cette indulgence apparente, ou, pour mieux dire, elle a une manière de critique infiniment plus mordante que ne pourroit l'être la médisance; car ce n'est point par ses discours qu'elle censure nos actions, mais par sa conduite. Je vais entrer dans quelques détails qui vous feront connoître à quel point elle pousse à cet égard la dissimulation et la noirceur.

J'ai fait un petit voyage à la campagne, il y a trois semaines, chez madame de R***; il y avoit beaucoup de monde, madame d'Ostalis y vint, et y réussit assez bien pendant vingt-quatre heures. Après le dîner, en sortant de table, les hommes alloient jouer au billard, et les dames se retiroient et s'enfermoient dans un petit cabinet pour parfiler à tête reposée. Madame d'Ostalis eut la complaisance de leur sacrifier sa broderie et sa tapisserie, et de leur lire tout haut, sans en être écoutée, de mauvais romans qui sûrement l'ennuyoient beaucoup. Un jour, avant la promenade, nous étions tous rassemblés dans le salon, quand tout-à-coup madame de R*** remarqua que les franges d'or de mon habit seroient excellentes à parfiler; au même instant, un mouvement de gaîté la porte à couper une de mes franges : aussi-tôt je suis entouré de dix femmes, qui avec une grace et une vivacité charmante, me déshabillent, m'arrachent mon habit, et mettent toutes mes franges et tous mes galons dans

leurs sacs. La seule madame d'Ostalis ne daigna pas me prendre un brin d'or, sous prétexte qu'elle ne parfiloit pas, mais elle rit beaucoup de la plaisanterie, et elle eut l'air de la trouver fort simple. Outré, je vous l'avoue, de sa fausseté, je résolus de la démasquer : j'envoie sur-le-champ mon valet-de-chambre à Paris, il m'en rapporte le lendemain un grand manteau de femme entièrement bordé de superbes franges d'or : alors j'arrive dans le salon. A la vue du manteau, toutes les femmes se lèvent, je les écarte, je m'approche de madame d'Ostalis, et je lui tiens ce discours : Madame, comme vous êtes la seule qui ne m'ayiez point volé, et qui n'ayiez point voulu tremper dans *la conjuration des franges*, je vous donne cet or pour vous récompenser de votre probité. A ces mots, je lui présente le manteau ; madame d'Ostalis trouvant la plaisanterie assez mauvaise pour les autres femmes, rougit, et me dit en riant qu'elle ne parfile point, et que mon présent lui est inutile. . . . Mais, Madame, répondis-je, je vous ai

vue parfiler cent fois des épaulettes de M. d'Ostalis et vos garnitures de robes. A cette dernière réplique, madame d'Ostalis s'embarrasse davantage, et voit clairement que je veux prouver publiquement qu'elle n'a point adopté, même dans les plus petites choses, la façon de penser générale. Sa situation étoit pénible ; elle a la bizarrerie de ne vouloir accepter, sur-tout d'un homme, ni or ni argent ; sous quelque forme qu'on les lui présente, et cependant elle ne vouloit point afficher une délicatesse qui eût offensé dix femmes ; enfin, se remettant de son trouble, et reprenant son air ouvert et gai : encore une fois, dit-elle, je ne parfile plus, la broderie m'a fait absolument abandonner le parfilage ; ainsi, je ne veux point accepter une très-jolie chose qui ne me feroit qu'un médiocre plaisir ; mais vendez-le-nous ; c'est-à-dire, faisons-en une loterie. Je fus confondu de la proposition, qui prit fort bien dans l'assemblée. Madame d'Ostalis, sans vouloir m'écouter, estime la valeur du manteau, fait faire les billets, en

prend un, distribue les autres, en met l'argent dans mon chapeau, et tire la loterie. Le sort donne le manteau à madame de R***, qui fut parfaitement satisfaite de ce dénouement, et qui trouva cette plaisanterie tout aussi bonne que celle de la veille.

Le lendemain, j'eus une explication avec madame d'Ostalis : Pourquoi, lui dis-je, refusez-vous un présent de parfilage, quand toutes les femmes en reçoivent et en demandent ? Madame de L***, que vous voyez sans cesse, ne se fait-elle pas donner par tous les hommes de sa connoissance des poupées d'or, des chiens d'or, des galons et même des bobines ! Mesdames de G...., de C***, de R***, etc. n'ont-elles pas toutes la même manie ?.... — Fort bien, mais ce n'est pas la mienne. — Mais vous blâmez donc ces dames ?..... — Moi ! point du tout, j'ai même très-bonne opinion de toutes celles que vous venez de nommer, sur-tout de madame de R***, que j'estime particulièrement, et à qui je crois des sentimens fort nobles.... — Et trouvez-vous aussi *fort*

noble cette manière de demander continuellement des présens qu'elle ne desire que pour les vendre? Par exemple, hier, au lieu de me dégalonner mon habit, n'eût-il pas été plus simple, plus naturel, plus franc de me demander dix louis? ....
— Croyez que si madame de R*** eût fait quelques réflexions sur ce sujet, elle seroit exempte du petit ridicule que vous lui reprochez; et moi, je l'aurois peut-être, si j'eusse reçu une éducation différente. J'avoue que cette dernière réponse me toucha, car je dois convenir qu'en excusant dans les autres les torts qu'elle est incapable d'avoir, madame d'Ostalis montre une sincérité qui persuade qu'elle pense en effet tout ce qu'elle dit, et que l'indulgence qu'elle témoigne est aussi vraie qu'estimable. Mais mon projet n'est point du tout de la louer; ainsi, reprenons le récit de mes sujets de plainte.

De retour à Paris, je me trouve avec madame d'Ostalis à souper chez madame de Limours. Madame de Valcé et deux autres femmes arrivent à dix heures, et nous apprennent qu'elles ont été *aux*

Variétés amusantes, et qu'elles ont vu *Jérôme Pointu*, *Eustache Pointu*, et *le Fou raisonnable*. Tout le monde se récrie sur le mérite de ces pièces ; chacun les vante avec enthousiasme, excepté madame d'Ostalis, qui garde un profond silence : enfin, nous la questionnons, et elle est obligée de convenir qu'elle ne connoît ni *le Fou raisonnable*, ni *Eustache Pointu*, ni *Jérôme Pointu*. Quoique ces comédies soient nouvelles, tout Paris les sait déja par cœur, et il est aussi honteux de n'y avoir point été, qu'il seroit extraordinaire de n'avoir jamais vu jouer Phèdre ou Cinna. En effet, madame d'Ostalis fut huée par tout ce qui étoit dans la chambre ; nous la pressâmes unanimement d'aller le plus promptement qu'elle le pourroit aux Variétés amusantes : deux ou trois femmes l'engagent à fixer le jour, se chargent de faire louer une loge, et madame d'Ostalis, pour se débarrasser de leurs persécutions, promet d'y aller le surlendemain, *si elle n'est pas obligée de partir pour Versailles*. Le surlende-

main elle part pour Versailles, et au moment où je vous écris, Madame, elle ne connoît encore de *Jérôme Pointu* et du *Fou raisonnable* que ce qu'elle en a pu apprendre par la renommée, ce qui n'en peut donner qu'une idée très-imparfaite, car les traits les plus saillans de ces deux pièces sont justement ceux qu'il est absolument impossible de pouvoir citer dans la conversation. Je me crus obligé de lui parler encore à ce sujet : Convenez, lui dis-je, que vous ne voulez point aller aux Variétés amusantes, parce qu'on vous a dit que ce spectacle n'est pas d'une décence bien exacte ; mais vous aimez la Comédie Française, et vous y voyez jouer souvent des pièces très-libres : toutes celles de Dancourt, par exemple?... — Si l'on n'y jouoit que celles-là, je n'irois point, car alors ce spectacle seroit avili, et l'on ne pourroit s'y montrer sans afficher le mépris des bienséances qu'une femme doit respecter le plus. D'ailleurs, pensez-vous que la pièce la plus libre de la Comédie Française le soit autant que le *chef-*

d'œuvre des Variétés amusantes ? — Oh ! non certainement ; mais enfin tout le monde y va.... — Je pourrois vous citer plusieurs femmes que l'exemple n'a point entraînées, mesdames de S***, de Cr***, et sans doute beaucoup d'autres que je ne connois pas : au reste, quand la mode dont vous parlez seroit absolument universelle, il ne m'en paroîtroit que plus tentant de ne pas l'adopter, puisque je me distinguerois mieux encore en ne la suivant pas.

Comment trouvez-vous, Madame, cet excès de vanité dans une jeune personne si simple et si modeste en apparence ? Cet orgueil révolte d'autant plus, qu'assurément aujourd'hui toutes les femmes, en général, en sont bien incapables : on peut même dire, sans les flatter, qu'excepté la petite prétention de se faire remarquer par leur parure, elles sont d'une humilité singulière, car elles n'ont pas le plus léger desir de se distinguer ; elles font toutes les mêmes choses, parlent et agissent de même, et sûrement (si l'on en juge par leur con-

duite) elles ne prétendent à l'admiration de personne. Pour madame d'Ostalis, elle parvient, il est vrai, à son but; elle se distingue, elle jouit d'une très-grande considération dans la société; elle est si douce, si égale et si obligeante, que ses envieux même ne peuvent la haïr; elle a des amis sincères, elle est adorée de sa famille et de son mari; mais, malgré tous ces avantages apparens, la singularité de sa conduite, l'expose à tous les traits les plus cruels dont la médisance et la calomnie puissent accabler une jeune femme. Par exemple, on dit qu'elle n'est point *piquante*, parce qu'elle n'est jamais ni dédaigneuse, ni coquette, ni capricieuse; on compte pour rien l'attachement qu'elle a pour vous, Madame, pour son mari et pour ses enfans; et l'on prétend qu'elle n'a point d'amant, uniquement parce qu'elle manque de sensibilité. Le déchaînement va plus loin; quoique les hommes la trouvent à-la-fois belle et jolie, les femmes disent seulement qu'elle a *de la beauté*, expression inventée malignement par elles, et qui signi-

fie *de la régularité sans graces et sans agrément*; d'autres soutiennent qu'elle n'a *point d'aisance dans la taille*, etc. Enfin, Madame, vous n'imaginez pas tous les ridicules qu'on lui donne; et voilà ce qu'elle s'attire elle-même, vous en conviendrez, par des manières qui deviennent tous les jours plus étranges et moins supportables. Mon attachement pour vous, et mon penchant pour elle, m'engagent à vous parler avec cette franchise qui, j'ose m'en flatter, ne vous déplaira point. Adieu, Madame; mandez-nous donc s'il est vrai que votre retour ici soit différé, ou si nous pouvons espérer de vous voir arriver sur la fin du mois.

LETTRE XLIII.

Madame d'Ostalis à la Baronne.

CETTE lettre, ma chère tante, ne vous parviendra peut-être point, car je vous suppose en route à présent; mais dans le doute, je ne puis m'empêcher de vous écrire quelques détails qui sont faits pour vous intéresser. Madame de Valcé a rompu entièrement avec M. de Créni; elle a tout-à-coup fait connoissance avec la tante du chevalier de Valmont, madame d'Olcy; elle soupe chez elle trois fois par semaine, et tout le monde dit que c'est uniquement pour y rencontrer le chevalier de Valmont; enfin, son penchant pour lui n'est plus ignoré que de madame de Limours. M. d'Aimeri s'en est apperçu, et il a parlé de sa coquetterie à M. d'Ostalis. Le chevalier de Valmont jusqu'ici se conduit à merveille; je crois qu'il trouve madame de Valcé fort jolie; mais il est certainement révolté de ses

avances et n'y répond point du tout. Madame de Valcé commence à prendre une autre tournure avec lui ; elle a quitté le ton de la plaisanterie et l'air de la gaîté ; elle affecte la tristesse, et joue la distraction; cette manière est plus dangereuse, et il ne seroit pas étonnant qu'elle séduisît un jeune homme sensible et sans expérience. Mais vous arrivez, ma chère tante, et mon oncle pourra donner d'utiles conseils au chevalier de Valmont; ainsi, j'espère que ce dernier ne sera point la dupe de tous les artifices qu'on va mettre en œuvre pour lui ravir sa liberté. Vous ne le trouverez point ici à votre arrivée; M. d'Aimeri l'arrache de Paris, peut-être à dessein; il part demain, et va passer quinze jours dans un château de Picardie, chez une parente de son grand-père. Je ne puis vous dissimuler qu'il paroît quitter Paris avec beaucoup de peine; il a dîné aujourd'hui chez ma belle-mère ; on a parlé de son départ, et j'ai remarqué avec chagrin que cet entretien l'attristoit infiniment.

J'ai été avant-hier, pour la première

fois de ma vie, à un *Colin-Maillard*, chez madame de Clarence ; car il faut que vous sachiez, ma chère tante, que depuis six mois on donne au lieu de soupers dansans, des soupers où l'on joue au Colin-Maillard, à *Traîne-ballet*, etc. Vous croyez sans doute que ces divertissemens enfantins ne sont point prémédités, et que la seule gaîté les fait naître au sein d'une société peu nombreuse et bien choisie, point du tout ; vous recevez tout-à-coup une invitation de *Traîne-ballet* quinze jours d'avance, et souvent de la part d'une personne avec laquelle vous n'avez aucune liaison particulière, comme moi, par exemple, avec madame de Clarence. J'arrivai donc hier chez elle à huit heures et demie, et en habit de Colin-Maillard, c'est-à-dire, en lévite ; je trouve huit ou dix jeunes personnes, autant d'hommes de leur âge, et cinq ou six belles-mères, toute cette compagnie tristement rangée en cercle, et paroissant attendre sans aucune impatience l'heure indiquée pour les jeux, qui ne commencent qu'après souper, car on ne peut se

résoudre à se décoiffer et à déranger sa parure avant onze heures ou minuit, disposition qui s'accorde mal avec la gaîté que semblent exiger de semblables parties. Madame de Valcé et le chevalier de Valmont étoient à ce souper, la première affectant de ne prendre part à rien, et plongée dans une profonde rêverie, cependant, de temps en temps, cherchant des yeux le chevalier de Valmont, et fixant sur lui un regard aussi doux que trompeur..... Enfin, onze heures sonnent, les belles-mères s'établissent à une partie de wisk, et le Colin-Maillard commence; alors se manifestent très-clairement plusieurs sentimens ignorés ou seulement soupçonnés: on voit le Colin-Maillard ne s'attacher qu'à saisir celle dont il est occupé; d'embarras feint ou vrai, d'un côté; l'empressement, de l'autre, la coquetterie, la fatuité, tous ces différens mouvemens en activité, décèlent aux yeux les moins pénétrans les petites intrigues de la société. Le jeu étoit fort animé; à l'exception de deux ou trois personnes indifférentes, tout le monde

touroit et crioit, mais la gaîté innocente est la seule véritable et la seule communicative ; en faisant beaucoup de bruit, de folies, on la contrefait, mais on ne l'inspire point : aussi M. d'Ostalis, mesdames de S.... et moi, étions-nous d'une tristesse mortelle, et *Traîne-ballet* même, auquel vous nous avez vu jouer de si bon cœur à la campagne, ne put nous égayer un moment. J'avoue que j'éprouvois un embarras insurmontable toutes les fois que j'étois obligée de poursuivre cinq ou six jeunes gens que je connois à peine, et certainement je leur donnois très-gauchement les coups de mouchoirs que je recevois d'eux, moi-même, avec encore plus de répugnance. Une *polissonnerie* générale termina cette charmante soirée, on renversa les tables, les meubles, on jeta dans la chambre vingt carafes d'eau ; enfin, je me retirai à une heure et demie, excédée de fatigue, assommée de coups, et laissant madame de Clarence avec une extinction de voix, une robe déchirée en mille morceaux, une écorchure au bras, une contusion à la tête, mais s'applau-

dissant d'avoir donné un souper d'une semblable gaîté, et se flattant qu'il feroit la nouvelle du lendemain. Je crois que vous êtes bien sûre, ma chère tante, qu'on ne me verra plus à ces bruyantes assemblées, et que je n'y aurois même pas été du tout si j'avois trois ou quatre ans de moins. Adieu, ma chère tante, envoyez-moi de grace le fidèle Brunel, pour m'instruire du jour de votre arrivée, afin que je puisse aller au-devant de vous.

LETTRE XLIV.

La Baronne à madame de Valmont.

De Paris.

Je suis arrivée, Madame, avant-hier, et je ne puis vous parler encore de M. d'Aimeri et du chevalier de Valmont; ils sont toujours en Picardie; mais j'ai reçu aujourd'hui une lettre de M. d'Aimeri, qui m'annonce que j'aurai le plaisir de le voir dans quatre ou cinq jours au plus tard : au reste, tout ce qui connoît ici le chevalier de Valmont est enchanté de lui, et l'on vante également ses agrémens, son esprit, sa douceur et sa conduite. Il est bien à desirer que M. d'Aimeri ne le livre à lui-même que dans deux ou trois ans, c'est-à-dire, qu'il le suive par-tout jusqu'à cette époque, comme il a fait jusqu'ici. M. d'Aimeri n'aime pas le monde, mais il n'est permis de suivre ses goûts qu'après avoir rempli ses devoirs, et l'on ne peut songer

à vivre pour soi, que lorsqu'on n'est plus utile à ses enfans.

J'ai reçu hier la visite de madame d'Olcy; le chevalier de Valmont réussit trop bien dans le monde, pour qu'elle n'ait pas pour lui, non-seulement les sentimens d'une tante, mais ceux *d'une mère;* ce sont ses expressions. Elle m'a fait entendre qu'elle avoit déja des vues pour son établissement, il me semble que c'est s'en occuper de bien bonne heure; et j'avoue que ce ne seroit pas madame d'Olcy qui me détermineroit dans mon choix, car j'imagine qu'elle compte pour peu de chose le mérite personnel, et pour rien l'avantage d'une bonne éducation: dans une affaire d'où dépend le bonheur de la vie, je crois qu'il ne faut jamais consulter les personnes que la vanité seule conduit et détermine.

Je vous envoie, Madame, les livres que vous desiriez, et j'y joins un livre nou-veau qui fait assez de bruit. C'est le coup d'essai de Porphire, ce jeune homme, parent de M. de Lagaraye, dont vous m'avez entendu parler si souvent. Cet ouvrage

me paroît digne de vous intéresser; quoiqu'il soit moderne, vous le lirez plus d'une fois avec plaisir; le style en est pur et naturel; on n'y trouve point de phrases obscures, recherchées, amphibologiques, et de ces disparates choquantes qui décèlent tout-à-coup le mauvais goût d'un écrivain: on sait bien que le meilleur ouvrage a ses défauts et ses morceaux foibles, mais un auteur qui sait écrire aura toujours de la clarté, de la vérité, et le ton qui convient au sujet qu'il traite.

LETTRE XLV.

La même à madame d'Ostalis.

Eh bien! ma chère fille, malgré tout le desir que nous en avions l'une et l'autre, vous n'aurez point été témoin de la première entrevue d'Adèle et du chevalier de Valmont! M. d'Aimeri qui ne devoit partir de S..... que le vingt, est arrivé hier au soir, et j'ai reçu sa visite ce matin; Adèle venoit de me quitter pour aller écrire. J'étois seule dans mon cabinet, quand tout-à-coup on m'annonce M. d'Aimeri et le chevalier de Valmont; ce dernier nom m'a causé une espèce de saisissement qui certainement auroit trahi mon secret aux yeux de madame de Limours, si elle eût été présente. Nous ne devons pas tirer vanité de notre prudence, car il y a des momens où la femme la moins étourdie est bien indiscrète..... Pour revenir au chevalier de Valmont, il a un maintien, une physio-

nomie, et des manières qui me plaisent également. Au bout d'un quart-d'heure de conversation, M. d'Aimeri m'a demandé à voir Adèle; je sonne aussi-tôt, je fais appeler Adèle, et un moment après, elle entre en courant; mais appercevant M. d'Aimeri et son petit-fils, elle s'arrête tout-à-coup avec un air embarrassé, et elle fait une grande révérence bien niaise, en rougissant de la manière la plus marquée.... Quel mouvement l'a fait rougir? Etoit-ce timidité, surprise, *instinct, pressentiment?* Voilà ce que nous ne saurons peut-être jamais. Vous imaginez bien que, dans cet instant, j'ai regardé le chevalier de Valmont, et j'ai été très-satisfaite de l'impression que j'ai vue sur son visage; il considéroit Adèle avec autant de plaisir que de curiosité, et je suis bien sûre qu'il l'a trouvée charmante. M. d'Almane est entré dans mon cabinet, et il a retenu M. d'Aimeri à dîner avec nous. En sortant de table, M. d'Aimeri s'approche d'Adèle, et lui dit que le chevalier de Valmont se ressouvenant du goût

qu'elle témoignoit dans son enfance pour l'histoire naturelle, s'est occupé, pendant ses voyages, du soin de rassembler plusieurs échantillons de cailloux assez rares, et mon fils, continua M. d'Aimeri « n'osant prendre la liberté de vous les » offrir lui-même, m'a prié de vous les » présenter ». A ces mots, M. d'Aimeri prend des mains du chevalier de Valmont une grande boîte contenant la plus charmante collection de cailloux, et il supplie Adèle de vouloir bien l'accepter; Adèle interdite me regarde pour me consulter, je l'autorise par un signe, et la boîte est reçue avec un peu d'embarras et beaucoup de reconnoissance.

Je vous le répète, je suis enchantée du chevalier de Valmont; il est impossible, à dix-huit ans, d'être plus formé, plus aimable, en même temps d'avoir plus de réserve et de simplicité; mais son cœur n'est plus à lui, j'en suis certaine; il a de la mélancolie, de la discrétion, il est rêveur, il soupire; enfin, il est amoureux et passionnément, j'en répondrois d'après tout ce que vous m'avez dit; et

d'après ce que j'ai vu moi-même : ce ne peut être que de madame de Valcé ; j'avoue que le choix m'afflige encore plus que le sentiment !... Ah ! s'il a réellement une passion pour madame de Valcé, il n'aimera jamais Adèle !...... Et je suis très-sûre qu'en effet madame de Valcé lui tourne la tête. Je mourois d'envie de lui parler d'elle, et j'en ai trouvé une occasion très-simple. Vous savez qu'une des plus jolies miniatures que vous m'ayiez données, est celle qui représente madame de Limours avec ses deux filles ; on a parlé de peinture, et j'ai dit que le portrait le plus ressemblant que j'eusse jamais vu, étoit celui que vous aviez fait de madame de Valcé : à cette phrase, le chevalier de Valmont a rougi jusqu'à perdre contenance. J'ai eu l'air de ne pas m'en appercevoir, il s'est un peu remis de son trouble, et moi j'ai envoyé chercher le tableau ; M. d'Aimeri l'a beaucoup loué ; pour le chevalier de Valmont, il étoit si hors de lui, qu'il en perdoit jusqu'à la crainte de se trahir ; il contemploit l'image de madame de Valcé

avec un ravissement qui, je ne vous le cache pas, m'a causé autant de surprise que d'humeur. Je ne conçois pas qu'une coquette aussi déclarée, avec un ton si léger, un esprit si médiocre, une femme enfin qui n'a pour tout mérite qu'une figure de fantaisie, puisse inspirer des sentimens qui paroissoient si passionnés! Un jeune homme, en général, décèle son caractère et ses principes par son premier attachement. Que doit-on penser de sa délicatesse et de son cœur, s'il fait un choix véritablement méprisable? D'ailleurs, un homme juge toutes les femmes d'après une seule, c'est-à-dire, celle qu'il a le plus aimée; communément c'est l'objet de ses premiers sentimens qui, à cet égard, détermine et fixe son opinion. Je veux sur-tout que le mari de ma fille ne méprise point les femmes en général; ainsi, vous voyez que si le Chevalier s'attache réellement à madame de Valcé, il cessera de me convenir. Je le regretterois beaucoup, j'en conviens; mais enfin nous verrons, je ne veux point renoncer à une espérance qui me devient

encore plus chère depuis que j'ai revu le chevalier de Valmont. Adieu, mon enfant; M. d'Ostalis m'a dit ce soir que vous resteriez peut-être à Versailles jusqu'à jeudi; je vous prie de me mander positivement quel jour vous reviendrez.

LETTRE XLVI.

M. d'Aimeri à madame de Valmont.

Enfin, ma chère fille, je connois les sentimens de Charles; son *secret* n'en est plus un pour moi, et sûrement je vais vous causer autant de surprise que j'en ai moi-même éprouvé en recevant cette confidence inattendue. Vous savez quel fut le véritable motif de mon voyage en Picardie; je voulois pour un moment éloigner Charles de madame de Valcé, j'espérois que le besoin de parler d'elle l'engageroit bientôt à m'ouvrir son cœur, mais je fus trompé dans mon attente; Charles, triste et rêveur, cherchoit la solitude, me fuyoit, et, pour la première fois de sa vie, paroissoit craindre de se trouver tête-à-tête avec moi. Enfin, un jour me promenant seul avec lui, je fis tomber la conversation sur madame de Valcé, je parlai d'elle avec mépris, et Charles ne témoigna pas la plus légère

émotion ; une dissimulation si profonde m'affligea autant qu'elle me surprit ; mais voulant voir jusqu'à quel point elle pourroit aller, je ne le poussai pas davantage, et je revins à Paris sans avoir pu obtenir la confidence que je désirois si vivement. Le lendemain de mon arrivée, lundi dernier, je fus chez madame d'Almane, et c'est là que Charles se trahit entièrement. Madame d'Almane nous montra un portrait de madame de Valcé, fait par madame d'Ostalis ; le trouble de Charles, en considérant ce tableau, fut si visible, qu'il n'échappa sûrement pas aux yeux pénétrans de madame d'Almane ; alors je sentis qu'une prompte explication étoit absolument nécessaire : le lendemain j'entrai dans la chambre de Charles au moment où il alloit se lever, je renvoyai ses gens ; et m'asseyant près de son lit : « Charles, lui dis-je, il » est temps de rompre un silence qui » m'afflige et me blesse. Votre gouver- » neur, votre père, vient vous demander » un secret que votre ami n'a pu obte- » nir : ce n'est plus de la confiance que

» j'exige, vous avez perdu l'occasion de
» me la témoigner; j'ai lu malgré vous
» dans votre cœur, mais du moins j'at-
» tends encore de vous de la sincérité, et
» songez que, dans cet instant, la plus
» légère dissimulation de votre part me
» prouveroit une ingratitude qui me ra-
» viroit sans retour la seule espérance de
» bonheur que le ciel m'ait laissée ». A ces mots, Charles trop attendri pour pouvoir me répondre, saisit ma main et la serra fortement dans les siennes; il trembloit, j'étois moi-même vivement ému.... Nous fûmes un moment sans parler; enfin, Charles, prenant la parole.... J'ai pu craindre, dit-il, de vous avouer une folie...... mais pourriez-vous me croire capable de dissimuler avec vous?.... — Cependant j'ai dû vous en accuser plus d'une fois..... Mais, quoi qu'il en soit, vous aimez, vous avez livré votre ame à la passion la plus criminelle; et quels combats avez-vous rendus pour vous en garantir ou pour en triompher?.... — En ne cherchant jamais l'objet qui l'a fait naître, en l'évitant même....... — Mais

vous la rencontrez par-tout..... Il est vrai que, jusqu'ici vous avez reçu ses avances avec assez de réserve... — Ses avances!... Que dites-vous? De qui donc voulez-vous parler?... — Mais, de madame de Valcé. A ces mots, l'étonnement et le dédain se peignirent également sur le visage de Charles. Madame de Valcé! s'écria-t-il; qui, moi, j'aimerois une personne si méprisable!.. Ah! cessez de vous abuser; le sentiment que j'éprouve est plus excusable, mais il n'en est que plus dangereux... — Eh! quel est donc l'objet qui l'inspire?... Quoi! seroit-ce madame d'Ostalis?... A cette question, il rougit en baissant les yeux; et par cet aveu tacite, il me causa un étonnement que vous partagerez sans doute : j'éprouvai en même temps une joie secrète que j'eus de la peine à cacher. Après un assez long silence : Enfin, repris-je, quelle est votre espérance?...— Je n'en ai aucune. — Si vous croyez cela, mon fils, vous vous abusez vous-même; on n'aime point sans espérance. Je conçois bien que la réputation de madame d'Ostalis vous

effraie un peu, mais vous vous flattez confusément qu'une passion véritable, une constance à toute épreuve, ne trouvent point de rigueur éternelle, sur-tout lorsqu'on possède les agrémens que vous avez... — Non, non, j'estime trop madame d'Ostalis... — Eh bien! êtes-vous fermement décidé à ne jamais lui parler de votre passion? Formez-vous de bonne-foi le projet de la lui laisser ignorer toujours?... Non, sans doute; au contraire, dans le fond de votre ame, vous avez peut-être fixé le moment où vous lui ferez connoître vos sentimens, et vous pensez qu'elle vous tiendra compte de la discrétion qui vous les aura fait cacher si long-temps; mais cette prétendue discrétion n'est qu'une politique adroite, qu'un piége de plus que vous lui préparez pour la mieux surprendre un jour : voilà quelles sont les chimères qui vous séduisent. Ah! Charles, seriez-vous assez malheureux pour ne pas croire à la vertu?... — Ah! je crois celle de madame d'Ostalis aussi solide que sincère....
— Pourquoi voulez-vous donc essayer

de la corrompre ?... — Je voudrois seulement qu'elle me plaignît.... — Vaine erreur !.... vous vous déguisez à vous-même vos propres intentions : descendez au fond de votre cœur, examinez-le bien, vous serez effrayé de sa situation.... Je n'ai plus qu'une réflexion à vous offrir ; si madame d'Ostalis, comme je n'en doute pas, est véritablement vertueuse, le fol espoir que vous nourrissez ne pourra que vous rendre malheureux : si, au contraire, elle doit sa réputation plutôt aux circonstances qu'à ses principes, vous parviendrez peut-être à la lui ravir ; mais dans cette supposition, pouvez-vous envisager, sans frémir, l'abîme affreux dans lequel vous l'entraîneriez ? Songez combien elle est heureuse, admirée de tout ce qui la connoît, chérie d'un mari vertueux et d'une famille dont elle fait la gloire et le bonheur.... Pouvez-vous concevoir le cruel dessein de lui enlever à jamais une félicité si pure ?.... Vous l'aimez éperdument ; eh bien ! s'il est vrai, respectez donc ses devoirs, sa réputation, son bonheur ; triomphez d'une

passion insensée, qui ne pourroit que vous rendre ridicule, si elle étoit connue. — Ridicule !... Peut-on l'être en aimant la personne la plus digne d'être adorée ?... — En osant paroître amoureux d'elle, vous laisseriez voir une témérité qu'aucun homme encore n'a montrée... D'ailleurs, réfléchissez donc à la disproportion d'âge qui se trouve entre vous et madame d'Ostalis ; elle a vingt-six ans, et vous n'êtes que dans votre dix-neuvième année ; elle est mère de famille, et je ne puis encore songer à vous marier : cette idée seule devroit vous faire sentir l'extravagance d'un attachement dont la raison vous guérira bientôt, si vous le voulez sincèrement. Cette conversation finit par des protestations réitérées de la part de Charles, de suivre tous mes conseils avec une exactitude scrupuleuse.

A ne vous rien cacher, ma chère fille, je ne puis être sérieusement effrayé d'un penchant dont l'objet est si estimable ; la disproportion d'âge s'oppose nécessairement à sa durée. Madame d'Ostalis est encore dans tout l'éclat de sa beauté ;

mais dans quatre ou cinq ans, elle ne sera plus comptée parmi les jeunes personnes. Ah! si nous ne nous abusions point dans nos espérances, avant ce temps un sentiment plus heureux pourroit remplir le cœur de Charles.... En effet, d'après la connoissance que j'ai du caractère de madame d'Almane, je ne doute pas qu'elle n'ait pensé plus d'une fois à Charles, et je suis bien sûr que l'éducation, la conduite et les qualités personnelles seront les principales considérations qui détermineront son choix. S'il est vrai qu'elle ait déja quelques vues, je suis persuadée qu'une des choses qui pourroit le plus nous nuire, seroit l'idée que votre fils éprouve une passion véritable pour une femme de la tournure de madame de Valcé; ainsi, je crois qu'il est essentiel de la tirer d'erreur à cet égard, et, à l'insu de Charles, de lui avouer la vérité. Si la charmante Adèle avoit seulement deux ans de plus, Charles connoîtroit bientôt l'inconstance; il a été très-frappé de la figure et de la grace d'Adèle, et il me seroit bien facile de

disposer son cœur à l'aimer..... Ah! si mes yeux, avant de se fermer pour jamais, pouvoient voir cette union si desirée, malgré tous les maux que j'ai soufferts, je descendrois au tombeau satisfait de ma destinée. Adieu, ma chère fille; je parlerai demain à madame d'Almane, et je vous rendrai compte de cet entretien.

LETTRE XLVII.

Le comte de Roseville au Baron.

Je souscrirai sans peine, mon cher Baron, à tout ce que vous dites en faveur des femmes : je crois qu'on pourroit citer plus d'une mère en état d'élever son fils aussi bien et peut-être mieux que le meilleur père ou le plus habile instituteur. Qui de nous peut se flatter de les égaler en délicatesse, en finesse, tandis qu'elles peuvent s'élever aux qualités qui doivent nous caractériser, le courage et la grandeur d'ame ? Je pense, comme vous, que l'éducation qu'elles n'auront pas ou dirigée ou perfectionnée, ne sera point entièrement finie, mais ce principe n'est rigoureusement vrai qu'à l'égard des particuliers : et voici sans doute une des différences des plus frappantes qu'on puisse remarquer dans les deux plans d'éducation, d'un particulier (quelle que soit l'élévation de son rang),

et d'un prince fait pour régner. Il est important au bonheur de votre fils qu'il ait, en général, une opinion avantageuse des femmes; c'est sur-tout le desir de leur plaire qui le fera paroître aimable; ce sont leurs suffrages qui rendront son existence véritablement agréable dans la société, et qui le retiendront dans la bonne compagnie. La femme que vous lui choisirez sera certainement digne de sa tendresse; il faut donc qu'il ait pour elle un sentiment profond d'estime et une confiance entière. Mais un prince, fait pour régner, n'est pas fait pour vivre dans ce qu'on appelle le grand monde: les femmes ne peuvent contribuer au succès qu'il doit desirer; sa gloire et sa félicité dépendent uniquement du guerrier, du magistrat, du citoyen vertueux, des suffrages de la nation et de l'amour du peuple. L'épouse qu'on lui donnera ne sera point choisie pour son mérite personnel, c'est la politique seule qui la fera préférer: peut-être sera-t-elle dure, implacable, impérieuse; peut-être joindra-t-elle à beaucoup d'incapacité le vain desir de

dominer. Il est donc important que le Prince soit décidé d'avance à ne point se laisser gouverner par elle. Au reste, je ne prétends point inspirer à mon Elève du mépris pour les femmes en général, mais je veux qu'il sache s'en défier, et qu'il soit convaincu d'une vérité dont je suis persuadé moi-même, c'est qu'on doit toujours les tenir éloignées des grandes affaires : elles peuvent nous égaler par la raison, mais bien rarement par la prudence. Moins sensibles qu'elles, lorsque nous avons passé la première jeunesse, nous sommes à l'abri de ces émotions subites et violentes que les femmes éprouvent si facilement, et qui, manifestées trop souvent par des évanouissemens, d'affreuses convulsions, peuvent découvrir en un instant le plus important secret. La foiblesse de leur constitution, la mobilité de leurs traits, l'expression de leurs yeux, la rougeur involontaire que la moindre surprise excite en elles, la délicatesse même de leur teint qui rend cette rougeur plus visible et plus marquée ; tout enfin concourt à rendre leurs

premiers mouvemens indiscrets. En un mot, il me semble que la nature ne les a pas mieux formées pour être dépositaires d'un secret d'Etat, que pour commander des armées. Je sais qu'on a vu des femmes gagner des batailles, et régner avec autant d'éclat que les plus grands rois; mais aussi je ne parle qu'en genéral, et j'admets volontiers des exceptions, dont l'histoire même de nos jours pourra fournir plus d'un exemple.

L'abbé Duguet, dans son *Institution d'un prince*, porte, des femmes, un jugement infiniment plus sévère que le mien, et je trouve même que le portrait qu'il fait d'elles n'est qu'une satire injurieuse, beaucoup moins fondée sur la vérité, qu'inspirée par l'humeur. Ce portrait, aussi long que peu galant, finit ainsi:

« Insensiblement, la Cour où elles ont » du pouvoir dégénère en une Cour pleine » d'amusemens, de plaisirs, d'occupa- » tions frivoles; le luxe, le jeu, l'amour » et toutes les suites de ces passions y » règnent. La ville imite bientôt la Cour,

» et la province suit bientôt ces pernicieux
» exemples. Ainsi, toute la nation, pleine
» autrefois de courage, s'amollit et de-
» vient efféminée, et l'amour du plaisir
» et de l'argent y succède à celui de la
» vertu. Il est donc nécessaire, pour écar-
» ter toute faveur, toute brigue, toute
» vénalité, tout intérêt, toute passion,
» de n'accorder aux femmes aucune part
» au gouvernement : elles seront modestes
» et pleines de raison quand elles seront
» conduites ; mais elles rempliront de cor-
» ruption la Cour et l'Etat, si elles devien-
» nent maîtresses (*) ».

Vous me demanderez sans doute comment je m'y prendrai pour préserver mon Elève de leur séduction. Je ne me flatte pas de le garantir des traits de l'amour ; mais si cette passion dangereuse peut l'égarer quelquefois, du moins je suis bien sûr qu'elle ne le maîtrisera jamais. Il est, ainsi que moi, bien persuadé que les femmes ne peuvent avoir la prudence des hommes : il conservera, toute sa vie,

(*) Voilà ce que j'osai écrire et citer en 1782.

cette idée que j'ai gravée dans sa tête, non-seulement par des raisonnemens, mais par toutes les preuves que j'ai pu rassembler. J'ai su lui inspirer deux sujets de défiance, au lieu d'un; je ne me suis pas contenté de lui dire que les femmes, en général, sont légères, indiscrètes, qu'elles aiment à parler, à se vanter de la confiance qu'on leur témoigne; j'ai ajouté : il en est cependant auxquelles on ne peut reprocher ces défauts, mais elles sont femmes, et par conséquent sujettes à toutes les émotions indiscrètes que produisent toujours en elles l'étonnement, la frayeur, la douleur et la joie; elles ne divulguent point les secrets qu'on leur confie, mais elles les trahissent involontairement : ainsi, quoique la cause soit différente, l'effet est toujours le même. De semblables discours répétés, depuis la plus tendre enfance, ne peuvent manquer de produire de profondes impressions, sur-tout lorsqu'ils sont appuyés par des exemples, et ceux de ce genre ne sont pas rares à la Cour. Il vient d'arriver ici un événement qui nous a

fourni plus d'une utile réflexion sur ce sujet. Une femme de la Cour, également distinguée par sa conduite et par sa beauté, dînoit chez le comte de*** avec cinquante personnes; son mari arrive au moment où l'on alloit se mettre à table, et conte tout haut que le baron de L*** vient de se casser la jambe en tombant de cheval : comme il achevoit ce récit, il jette les yeux sur sa femme, il la voit pâlir, changer de visage, et enfin s'évanouir. Cette fatale imprudence d'un cœur trop sensible, ravit à cette malheureuse femme sa réputation, l'estime et l'amitié de son mari, et toute la tranquillité de sa vie. Plusieurs personnes prétendent qu'elle est innocente, et que le secret qu'elle a trahi étoit ignoré de l'objet même d'une si violente passion. Cette aventure a vivement frappé le Prince, et l'a confirmé plus que jamais dans l'opinion que je lui ai donnée des femmes.

Nous avons eu à cette occasion une longue conversation sur l'amour. C'est une bien dangereuse passion, me dit le

Prince : oui, répondis-je, pour les caractères foibles ; c'est pourquoi elle a plus d'empire sur les femmes. — Elle a plus d'empire sur les femmes ? — Certainement, car elles lui sacrifient souvent l'honneur ; et l'homme le moins délicat ne balancera point à sacrifier l'amour à son honneur. — Mais pour nous, cette alternative est bien rare ? — Pas autant que vous le croyez ; moi, par exemple, je me suis trouvé dans cette situation.... — Ah ! contez-moi cela.... — J'étois amoureux d'une jeune personne charmante... — Étoit-elle blonde ou brune ?... — Elle avoit des cheveux châtain clair... — Un beau teint, une belle taille ?.... — Oui ; elle étoit parfaitement belle. Nous étions libres tous deux, nous nous aimions ; nos parens approuvent nos sentimens mutuels, et fixent le jour qui doit nous unir pour jamais. Je servois alors dans la marine ; la guerre se déclare : au même moment je vole à Versailles, je sollicite un commandement, on me l'accorde, mais à condition que je partirai sans délai, c'est-à-dire, le lendemain.

C'étoit me demander un cruel sacrifice; il falloit différer de quatre ou cinq mois un mariage auquel j'attachois le bonheur de ma vie; il falloit partir, m'embarquer et laisser celle que j'aimois, livrée aux plus mortelles alarmes..... Cependant je ne balançai point, j'acceptai le commandement, et je promis de partir à la pointe du jour. — Et vîtes-vous votre maîtresse? — Il fallut bien lui annoncer cette terrible nouvelle. Elle employa vainement, pour me retenir, les prières, les pleurs, les convulsions, les évanouissemens; je la quittai, je partis, et je m'embarquai. — Et que devint-elle après votre départ? — Elle se consola, et à mon retour je la trouvai mariée. — Je ne m'attendois pas à ce dénouement. — Si vous étiez plus âgé, il vous surprendroit moins. — Au reste, votre action ne m'étonne point. — Elle est en effet très-simple..... — Je suis bien sûr que je ne balancerai jamais entre l'amour et mon devoir..... — D'ailleurs, l'amour n'est pas un sentiment fait pour vous... — Comment? — A moins d'être insensé, on ne s'y livre

que lorsqu'on peut se flatter d'obtenir un retour sincère. . . — Eh bien ? . . . — Eh bien ! dans le rang où vous êtes, qui vous assurera que l'ambition ne sera pas le motif secret des préférences qu'on vous témoignera ? — Cette idée seroit bien cruelle. Je dois donc renoncer aussi à l'espoir d'avoir des amis ? — Oh ! cela est tout différent : c'est par des actions vertueuses, par des services réels, qu'un homme vous témoignera son attachement. De telles preuves doivent obtenir votre confiance et votre estime ; tandis qu'une femme, excepté celle qui sera votre épouse, ne pourra vous montrer sa tendresse qu'en se rendant méprisable, même à vos propres yeux. Si quelqu'un, dépositaire d'un secret, vous le révéloit en vous disant qu'il ne peut vous rien cacher, qu'il ne fait cette trahison que par tendresse pour vous, cette prétendue preuve d'affection vous toucheroit-elle ? Vous persuaderoit-elle que vous êtes véritablement aimé ? non sans doute, parce que la personne qui se déshonore ne mérite nulle confiance : l'action même

qu'elle regarde comme un témoignage de son amitié, ne sert qu'à la rendre suspecte... — Cependant il y a des hommes qui se croient réellement aimés par des femmes qui ne sont point *estimables*... — Assurément. Quand une femme renonce à sa réputation, au repos, à l'honneur, pour un particulier, on doit croire en effet que c'est la passion seule qui l'égare, mais vous, Monseigneur, pourrez-vous avoir cette certitude?... — Et si un Prince étoit aimé d'une femme désintéressée qui parût dédaigner la fortune, les honneurs?... — Et qui lui répondra que cette femme ne soit pas, au fond du cœur, aussi ambitieuse qu'elle semble modérée? En supposant même qu'elle persévérât dans cette conduite, le Prince pourroit toujours douter de sa tendresse, car on a vu quelquefois des personnes capables de mépriser l'argent et de dédaigner des places, quoiqu'en même temps elles fussent cependant très-sensibles à l'espèce de considération que peuvent donner le crédit et la faveur. Je vous dirai bien plus; très-souvent le même Prince qui

LETTRE XLVIII.

M. d'Aimeri à madame de Valmont.

Enfin, j'ai eu un entretien particulier avec madame d'Almane, je lui ai tout avoué, et je m'en applaudis : elle m'a dit sans détour qu'elle étoit enchantée que Charles se montrât plus sensible aux charmes de la modestie et des talens, qu'aux séductions de la coquetterie : elle m'a parlé de lui avec un air d'intérêt, et même d'amitié, qui me confirme dans mes espérances : elle étoit d'avis que j'exigeasse de Charles le sacrifice absolu de sa passion, c'est-à-dire, qu'il partît sur-le-champ avec moi sans revoir madame d'Ostalis, et que nous ne revinssions à Paris que dans un an. Mais ce parti m'ayant semblé trop rigoureux, nous sommes convenus que je parlerois fortement à Charles, et que je l'engagerois à éviter madame d'Ostalis autant qu'il seroit possible. Le jour même de cette conversation, j'ai

mené Charles à un bal l'après-dîner, Adèle y étoit; mon petit-fils ne l'avoit jamais vue danser, et il m'a paru charmé de sa grace; il l'a entendue chanter aujourd'hui, il l'a vue dessiner, et il m'a dit ce soir qu'il étoit persuadé qu'Adèle auroit un jour tous les talens, tous les agrémens et toutes les vertus de madame d'Ostalis. Au reste, madame de Valcé persévère toujours dans ses projets, elle se conduit même à cet égard d'une manière si imprudente, que tout le monde est convaincu que Charles a remplacé M. de Créni, car on ne suppose pas qu'un jeune homme de dix-huit ans puisse résister à de semblables avances.

Dimanche dernier, nous soupâmes chez madame d'Almane, où nous rencontrâmes, pour la première fois depuis trois semaines, madame d'Ostalis. Charles ne put cacher son trouble, et trouva le moyen de se placer à table à côté d'elle; j'étois trop loin de Charles pour pouvoir l'observer; mais après le souper, je remarquai sur son visage une impression de tristesse qui m'alarma : je lui en deman-

dai la cause, il me serra la main sans pouvoir me répondre, et je vis que ses yeux étoient remplis de larmes. Inquiet autant que surpris, je cherchai un prétexte pour m'en aller, et je l'emmenai sur-le-champ. Quand nous fûmes seuls, il cessa de se contraindre, et donna un libre cours à ses pleurs; je le pressois vainement de m'expliquer le sujet d'un chagrin si violent, je n'en pouvois arracher que des mots entrecoupés; enfin, s'étant un peu calmé : Je suis, me dit-il, le plus malheureux de tous les hommes, j'ai manqué à mes résolutions, à mes promesses... Madame d'Ostalis me méprise, et je suis indigne de vos bontés...—Mais, que vous est-il donc arrivé? — J'ai parlé, j'ai déclaré, ou du moins j'ai fait connoître des sentimens que j'avois promis de cacher toujours...— Quoi! vous avez osé déclarer à madame d'Ostalis? .. — Enivré du plaisir de la revoir, de me trouver à côté d'elle, j'ai tout oublié, jusqu'à la crainte de lui déplaire; je ne sais moi-même ce que je lui ai dit, mais je ne me rappelle que

trop le regard qu'elle a jeté sur moi... ce regard qui montroit un mépris si froid, une fierté si dédaigneuse ! ... et qui m'imposoit un silence si absolu... Cet aveu de Charles m'affligea beaucoup, je sentis que madame d'Ostalis ne manqueroit pas d'instruire madame d'Almane de tout ce détail, et je résolus d'aller lui en parler moi-même. En effet, le lendemain j'eus à ce sujet une conversation avec elle. Ma confiance parut la toucher ; et après m'en avoir remercié : Vous voyez, me dit-elle, que j'avois quelque raison en vous conseillant de partir sans délai, les grands partis sont toujours les plus sûrs ; vous eussiez déterminé le chevalier de Valmont au sacrifice entier de sa passion ; vous n'avez point exigé de lui ce que vous étiez en droit d'en attendre, et vous n'en avez rien obtenu ; vous avez augmenté sa foiblesse en la ménageant, vous auriez accru sa force en paroissant y compter. Ces réflexions de madame d'Almane m'ont fait beaucoup d'impression ; mais à présent il n'est plus temps de partir, Charles n'y consentiroit qu'avec déses-

poir : d'ailleurs, l'amour l'occupe bien moins maintenant que le desir de regagner l'estime de madame d'Ostalis; il sent qu'il n'y peut parvenir qu'en la fuyant de bonne-foi, et en lui persuadant qu'il veut sincèrement se guérir d'un sentiment qu'elle condamne et qui l'offense. Ainsi, je ne vois nul inconvénient à rester à Paris jusqu'au mois de mai : au reste, ma chère fille, si je change de dessein, vous en serez instruite aussi-tôt, et je ne quitterai Paris que pour vous aller retrouver.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

